

Christian Jacomino

Arsène et Elvire

Nice-Nord, 5

Arsène et Elvire

1.

Longtemps je suis resté seul à associer leurs noms. À me souvenir quel équipage ils avaient formé. Eux-mêmes en avaient-ils gardé le souvenir? Ce n'était pas certain.

Je les avais connus quand ils étaient élèves en classe de seconde au lycée de Contes, au nord de Nice, où je venais d'être nommé. J'avais choisi d'habiter sur place, dans la cité Torrin et Grassi où habitaient la plupart de nos élèves avec leurs familles. Un joli deux-pièces ouvert sur un balcon où je sortais le soir pour boire une bière, et qui m'offrait une vue agréable sur les jardins et les terrains de sport aménagés sur les rives du Paillon. Avec, au loin, les tours grises de la cimenterie.

Les fumées de la cimenterie déposaient une poussière blanche sur tout le paysage. Sur les feuilles des platanes qui ombrageaient la route, sur les toits des voitures, sur les jardins et leurs végétations. Les roses n'étaient pas épargnées, et on ne doutait pas qu'elle abîmait aussi nos poumons, mais la cimenterie offrait du travail à presque tous les habitants de Contes, et ses représentants se montraient généreux à l'égard de la commune. Ils finançaient chaque année de nouvelles installations. On leur devait la construction de la piscine, d'une bibliothèque, des jardins et des terrains de sport où les jeunes se retrouvaient le soir. Où je les voyais jouer au football du haut de mon balcon.

Le lycée Henri Bosco était un établissement professionnel largement financé par la cimenterie. Grâce à elle, les autorités locales avaient pu le doter d'une section artistique. On y enseignait la musique, la danse, le théâtre et les arts visuels. J'enseignais les arts visuels et j'étais venu à Contes avec l'idée de produire une œuvre vidéographique. Je m'étais dit qu'il me serait facile de capturer des images dans un lieu que je ne connaissais pas, qui ne m'était rien.

Arsène et Elvire étaient élèves de la même classe de seconde du lycée Henri Bosco où j'étais professeur. Je pouvais les observer de près quand nous étions en classe mais le plus souvent je les apercevais de loin, de simples silhouettes, en passant sur la route ou du haut de mon balcon.

Elvire habitait à la cité Torrin et Grassi avec sa mère et son petit frère. Elle s'occupait beaucoup de lui. Le soir, après dîner, elle l'emmenait avec elle, en le tenant par la main, jusqu'aux terrains de sport. Les garçons jouaient au football tandis que les filles restaient à les regarder et à bavarder, assises sur des bancs. Elle avait toujours vécu ici.

Le père d'Arsène était un ingénieur arrivé depuis peu à l'usine où il occupait un poste important. C'était un homme discret et souriant. Il s'était laissé convaincre de participer au conseil d'administration de notre établissement, et tout le monde se réjouissait de ses conseils. La famille habitait une villa située sur les collines où, à la fin de la première année, les cadres de l'usine furent invités à un dîner dont on a dit qu'il fut émaillé d'incidents et qui n'eut pas de suite. La mère, au

contraire, était une personne extravagante. Elle apparaissait au lycée, vêtue de blanc, avec des chapeaux et des rubans de mousseline qui lui donnaient de faux airs de jeune fille. Notre principal acceptait de la recevoir. Il l'entraînait dans son bureau et s'y enfermait avec elle pour qu'elle ne perturbe pas le déroulement des cours.

Arsène avait choisi la musique en option principale. Il était très amateur de groupes anglais. Elvire avait choisi le théâtre, mais un jour elle m'a expliqué qu'elle ne voulait pas devenir comédienne. Qu'elle s'intéressait plutôt aux décors et aux costumes.

Comme savait-on qu'ils étaient ensemble, ainsi que le disaient leurs camarades. Tout le monde au lycée savait qu'ils étaient ensemble, les élèves comme les professeurs, mais à quoi pouvait-on le voir? Plutôt à leur façon de s'éviter. De se sourire soudain, quand leurs regards se croisaient, puis aussitôt de se détourner, de regarder ailleurs, de parler avec d'autres.

Il arrivait qu'on les voie s'embrasser au détour d'un couloir, se tenir un instant par la main, mais cela se passait si vite et la circonstance était si rare qu'il fallait qu'on l'annonce aussitôt en salle des professeurs. Et ce n'était pas pour les en blâmer, mais au contraire pour se réjouir de la grâce qu'ils montraient, et parce qu'on avait ainsi confirmation que jusqu'alors aucun rival n'était venu à bout de les séparer.

Pour ma part, je prenais garde de laisser trop voir l'intérêt que je portais à ces enfants, mais une vieille professeure de français en était une fervente admiratrice elle aussi, et elle avait trouvé auprès de moi une oreille

attentive aux évocations qu'elle pouvait me faire de leurs apparitions. "Tu as vu comme il suffit d'appeler Elvire au tableau pour que le silence s'établisse dans la classe?" me disait-elle. Et si, au lieu de réciter une poésie, elle se retourne pour écrire au tableau, et si elle lève bien haut la main tenant la craie, sa robe est si courte et ses jambes si jolies que tous les yeux s'écarquillent. Filles et garçons sont comme Actéon qui surprend Diane au bain."

Ai-je rêvé? Tout cela était-il autre chose qu'une illusion comme sont naturellement les amours de jeunesse? Tout cela était-il autre chose qu'une mythologie que je me suis inventée parce que, de mon côté, j'ai toujours été seul? À présent, beaucoup d'années sont passées et l'histoire a pris une couleur plus tragique.

2.

Les trois courts de tennis étaient fermés le soir, sauf pendant les deux mois les plus chauds de l'année où ils restaient ouverts jusqu'à dix heures. Ils étaient fréquentés par des employés de l'usine mais aussi par des maîtresses de maison qui profitaient de ce que leurs enfants étaient à l'école. Une pagode servait de bureau à des employés communaux qui veillaient à l'entretien des matériels et qui enregistraient les réservations dans de grands cahiers. En revanche, le terrain de football restait ouvert jusqu'à dix heures en hiver et onze heures en été. Ces horaires avaient été choisis pour accueillir les jeunes dont la plupart étaient nos élèves. On voulait éviter ainsi qu'ils errent dans la ville basse, qu'ils

traînent dans les rues désertes et qu'ils chahutent sous les fenêtres des habitants qui regardaient la télévision ou qui voulaient dormir.

Les jeunes s'y retrouvaient le soir, après dîner, quand les postes de télévision étaient allumés et qu'ils projetaient une lumière bleutée sur les fenêtres. Les filles venaient à pied, d'un pas nonchalant, en échangeant entre elles des paroles inaudibles, susurrées distraitemment, du bout des lèvres, tandis que les garçons faisaient vrombir leurs motos, aux guidons absurdement bas, qui les faisaient se coucher en avant pour les tenir, inlassables à pousser des accélérations sur le même tronçon de route qu'ils parcouraient plusieurs fois, dans des sens opposés. Arsène revenait ainsi de la villa des collines où il avait laissé ses parents. Sa moto était d'une marque anglaise conforme à ses goûts musicaux, plus puissante que les Ducati et les Malaguti de la plupart de ses camarades. Moins bruyante aussi. Certains venaient même à vélo, en montrant les acrobaties sur une roue dont ils étaient capables.

Le terrain était éclairé par des réverbères très hauts, aux cous de cigognes, qui diffusaient une lumière blafarde.

J'étais souvent tenté de filmer ces scènes, de loin, du haut de mon balcon, ou en m'approchant des grillages derrières lesquels j'y assistais. Ces bouts de films auraient pu trouver place dans mon projet d'œuvre vidéographique. Ils auraient même pu en fournir la matière principale, être le sujet de l'œuvre, et mes élèves se seraient volontiers associés à ce travail. Arsène et Elvire en premier lieu. Je leur faisais découvrir

semaine après semaine ce qu'avait été le cinéma expérimental de l'époque héroïque, en visionnant sur Youtube des extraits d'œuvres de Jonas Mekas et de Chantal Akerman. Ils m'aimaient bien. Ils montraient une vraie curiosité pour ces propositions formelles si éloignées du cinéma commercial auquel on les avait habitués. Mais les conditions d'exercice de mon métier m'interdisaient d'en faire les sujets de mon film. Pour les porter à l'écran où on aurait pu les reconnaître, il aurait fallu que je sollicite d'abord l'autorisation de leurs parents et surtout celle de ma hiérarchie, et les démarches qu'il m'aurait alors fallu entreprendre, les explications qu'il m'aurait fallu donner, les remarques qui m'auraient été à tout coup opposées étaient pour moi dissuasives. Je voulais bien parler du travail de Jonas Mekas et de Chantal Akerman à mes élèves. J'y prenais même beaucoup de plaisir. Mais je ne me voyais pas défendre leur travail, de si belles destinées, devant quelque obscur représentant du rectorat académique. Si bien que j'ai préféré filmer le terrain de football et les bancs où les jeunes filles se tenaient assises, partageant des cornets de popcorns, une fois seulement que tout ce monde était parti. Que ces lieux étaient vides. Si bien qu'il ne me reste pas beaucoup de documents visuels sur lesquels je puisse retrouver Arsène et Elvire, leurs visages, leurs regards, leurs prestances si particulières: quelques photos de classe où on ne les voit jamais l'un à côté de l'autre, comme si toujours ils s'évitaient, une page découpée dans *Nice-Matin* où il est question de notre participation à une exposition d'art contemporain.

Elle avait eu lieu dans une galerie située sur le port, et le soir du vernissage, Elvire avait bu trop de vin et Arsène s'était engagé à la ramener sur sa moto. Je me souviens maintenant de la marque. C'était une Triumph Bonneville. Et je les avais regardé partir dans la nuit, en me demandant si j'avais bien fait de les y autoriser, si Arsène n'avait pas trop bu, lui aussi, mais il m'avait juré que non. Et c'était l'hiver ou le tout début du printemps. Il faisait froid. Ils avaient une assez longue route à parcourir jusqu'à Contes, et je me disais que le froid réveillerait Arsène s'il en était besoin, et je me disais qu'Elvire se tiendrait attachée plus étroitement à lui, des deux bras noués autour de sa taille, de la tête posée sur son épaule, les yeux fermés. Puis, je suis rentré dans la galerie en me disant: "Que Dieu les protège!" Sur le quai étaient amarrées une enfilade de barques de pêcheurs aux coques colorées que, chez nous, on appelle des "pointus".

3.

J'ai beaucoup de mal à raccorder l'Arsène que j'ai connu au lycée Henri Bosco à celui qu'il est devenu par la suite. Une pareille dégringolade! Une fin si tragique! On a du mal à l'imaginer. Parfois je me demande si je ne fais pas erreur, si je parle bien de la même personne. J'ai pourtant été un des rares témoins des étapes successives de sa transformation. Le hasard en a voulu ainsi. Voici comment.

Après le bac, Arsène est parti à Paris. Pendant les sept ou huit ans qu'il est resté là-bas, nous étions sans nouvelles. Faisait-il des études? Avait-il rejoint une

autre partie de sa famille qui l'avait engagé à tenir un restaurant? Vendait-il des voitures? Son père, que nous continuions de rencontrer, ne nous en disait rien. Plus d'une fois, j'ai été tenté d'interroger Elvire. Elle continuait d'habiter la cité Torrin et Grassi. Nous étions voisins, je la rencontrais tous les jours. Mais il était évident qu'elle construisait sa vie. Après le bac, elle avait intégré un IUT niçois et, à sa sortie, elle avait trouvé un emploi dans une compagnie d'assurances mutualiste. Et il était évident aussi qu'elle y faisait son chemin. En plus de cela, elle s'était mariée et elle avait un enfant. Le père apparaissait quelquefois mais il habitait ailleurs. Elle disait qu'il habitait à Grenoble pour son travail, qu'il cherchait à se rapprocher d'eux mais que c'était difficile. Puis, elle trouva moyen de tomber enceinte une deuxième fois. Après quoi, le géniteur supposé ne se montra plus. Et elle ne sembla pas s'en plaindre le moins du monde. Elle restait aussi simple, aussi gaie, aussi précise.

La cité Torrin et Grassi était composée de logements sociaux. Nous étions tous locataires. Puis les logements furent proposés à la vente, avec des conditions avantageuses pour ceux qui les habitaient, et Elvire comme moi devint prioritaire du sien. Ses deux parents vivaient encore. Enfin, après leur mort, elle a continué d'y habiter avec ses deux enfants.

Elle avait accédé au rang d'assistante de direction. Son patron, Lucien Baleiro, était un vieux militant communiste qui avait joué un rôle dans la Résistance. Pendant l'Occupation, les faubourgs de Nice, de L'Ariane jusqu'à Contes, avaient abrité des jardins

partagés où des militants ouvriers venaient remplir des cagettes de légumes auxquels ils ajoutaient des œufs et quelquefois une poule. Ils transportaient ces victuailles à la ville sur le porte-bagages de leurs bicyclettes. Ils passaient les barrages de police on ne sait trop comment. On imagine la maigre clarté de leurs phares qui éclairaient la nuit sur les routes du Paillon. Mais sans doute, ces phares, les laissaient-ils éteints. Ils naviguaient à la clarté de la lune et des étoiles, comme le jeune Arthur dans la forêt d'Ardenne et comme des marins. À la Libération, le réseau des anciens FTPF était puissant, légitime. Ses hommes contrôlaient le syndicat des employés du rail, et la mutuelle d'assurances avait été créée par eux.

Lucien Baleiro était un vestige vivant de cette lointaine période. Il fourmillait d'anecdotes savoureuses qu'il égrenait en bout de table des banquets. Mais avec les années, le passé avait pris le pas sur le présent. Il n'entendait plus bien, il ne reconnaissait plus les visages et oubliait les noms, et Elvire se tenait près de lui pour prévenir ses erreurs. Elle était ses yeux, ses oreilles, sa mémoire, son intelligence vive, et lui la regardait avec confiance et admiration, comme sa propre fille.

Allais-je avec cela lui demander des nouvelles d'Arène? Étais-je censé me souvenir qu'ils avaient formé un couple d'amoureux à la manière de Roméo et Juliette? Je préférais lui parler de ses enfants. Plus d'une fois, il m'est arrivé de les garder chez elle, les soirs où elle devait sortir et où la jeune fille qu'elle employait ne pouvait pas le faire, occupée qu'elle était par ses études ou pour d'autres raisons. Alors, je leur racontais des

histoires, j'éteignais la lumière au-dessus de leurs lits, puis j'allais m'installer au salon pour lire un livre que j'avais apporté en attendant son retour.

Et puis un jour, je l'ai rencontré à Nice (je veux parler d'Arsène). Je me souviens de la scène. C'était dans le petit square qui se trouvait derrière l'hôpital Saint Roch. C'est lui qui m'a reconnu. Moi, j'ai hésité. Il m'est paru amaigri, les joues creuses, la peau tendue sur les pommettes, tout en os et en nerfs. Je me serais attendu à le voir vêtu d'un polo Lacoste gris ou d'un rose pastel. Il portait un complet sombre, trop grand pour lui, sur une chemise blanche, sans cravate, le col ouvert. Il m'a dit qu'il était de retour à Nice depuis bientôt six mois et qu'il avait ouvert une imprimerie. Il m'a dit: "Je parle souvent de vous. Vous savez, nous imprimons des catalogues d'expositions! Vous devriez venir voir comme nous sommes équipés!" Il m'a donné sa carte. J'ai reconnu l'adresse qui était proche de la place du Pin. Et je lui ai répondu que oui, je viendrais.

À cette époque, j'avais commencé à publier les catalogues annuels des travaux de mes élèves. Nous devions en être au deuxième ou troisième numéro. J'invitais des artistes locaux à venir les rencontrer dans ma classe. Certains parmi eux acceptaient d'animer des ateliers où l'on apprenait à rompre avec les genres académiques. Leurs contributions donnaient de l'éclat à nos productions ordinaires. Aux photos des œuvres, nous ajoutions des notices explicatives ainsi que des poèmes écrits en vers libres où il arrivait qu'on joue avec la typographie et l'orthographe des mots. Deux ou trois collègues soutenaient ma démarche, mais la

publication de ces catalogues était coûteuse. Je passais beaucoup de temps à remplir des dossiers pour obtenir les financements nécessaires. Je frappais à des portes. Et tout naturellement, j'ai pensé qu'Arsène pourrait peut-être consentir un effort pour réduire nos factures.

Et, en effet, quand je me suis rendu à son adresse de la rue Emmanuel Philibert, il m'a montré les machines, qui avaient dû lui coûter la peau des fesses, puis il m'a ramené dans son bureau où il m'a fait asseoir et où il m'a expliqué que la direction des musées lui avait assuré la commande des catalogues de plusieurs grandes expositions, ce qui lui assurait du travail pour les mois à venir, et il m'a dit aussi que l'impression de nos catalogues annuels serait désormais à sa charge. Les affaires tournaient bien. L'argent ne manquait pas. Il était heureux de pouvoir nous aider en souvenir de ses années d'études. "Ah, le lycée Henri Bosco! m'a-t-il dit. Nous avons eu de la chance. Avec vous, ce n'était pas comme avec les autres professeurs. Nous apprenions beaucoup mais nous nous amusions aussi." Puis, il m'a demandé si j'avais des nouvelles de ses anciens camarades, sans que le nom d'Elvire soit jamais prononcé.

J'étais étourdi. Je ne pouvais pas espérer mieux. Aussi, suis-je revenu souvent dans les années qui ont suivi. Au fil de mes visites, j'ai vu les murs de son bureau s'orner d'œuvres de Ben, de César, d'Arman, de Sacha Sosno et de Jean Mas. Plus d'une fois, il m'est arrivé d'y rencontrer les artistes eux-mêmes. Ils m'appelaient par mon prénom. Mais il ne pouvait pas m'échapper que tout se passait ici dans le plus grand

désordre. On fumait beaucoup. Il y avait toujours une machine en panne, une commande dont on n'était pas sûr de pouvoir la livrer à temps. Des coupons qui s'étaient égarés. De l'encre qui manquait. Du papier qui manquait. Un apprenti qui avait commis une erreur de manipulation. Les employés entraient et sortaient de son bureau sans frapper à la porte. On se disputait. On chahutait. On se livrait à des plaisanteries de mauvais goût. On parlait de clientes avec lesquelles on avait réussi à obtenir un rendez-vous, et qu'on emmènerait à la Siesta ou peut-être à Monaco. Il arrivait qu'on doive travailler une partie de la nuit. On était une équipe. On ne rechignait pas à la tâche. Mais pour tout ce beau monde, le pastis commençait à couler dès milieu de l'après-midi. Si bien que je sortais de là chaque fois un peu ivre, et triste, comme si j'avais assisté aux prémices d'un désastre ou que je m'étais compromis.

4.

Puis, un soir, comme elle rentrait d'une réunion qui s'était finie tard, et comme elle me trouvait assis dans son salon, elle s'est assise dans un fauteuil, en face de moi, et elle m'a dit: "Monsieur Morel, j'ai appris qu'Arsène était de retour à Nice. Vous le saviez?"

Je lui ai répondu que oui, que je l'avais rencontré, et que même il était devenu un peu notre mécène.

"Comment va-t-il?"

La question était venue trop vite. Visiblement, elle lui brûlait les lèvres. Et dans la demi-obscurité où nous nous trouvions, ses yeux étaient fixés sur moi. Des yeux noisette. Elvire Vanzetti est blonde, le teint clair, avec

des taches de rousseur sur les pommettes et sur le nez. Elle portait une robe jaune, à manches courtes, ornée de grosses fleurs roses et de feuillages verts. La réunion avait été celle du conseil d'administration de la mutuelle d'assurances, et elle avait voulu s'y montrer élégante en l'honneur des adhérents. Une réunion qu'elle avait préparée dans ses moindres détails et qu'elle avait animée de bout en bout, à côté du président qui avait ôté sa veste et qui voyait défiler les questions à l'ordre du jour en luttant pour ne pas s'endormir.

Ici, elle avait ôté ses sandales. D'un geste, une fois assise, elle avait retroussé le bord de sa robe sur ses cuisses. Nous étions dans les premiers jours de juin. Il faisait très chaud. On aurait du mal à trouver le sommeil. Elle n'a pas attendu ma réponse. Elle m'a dit: "Vous habitez ici. Vous savez comme les étés sont longs. Et vous savez comme la chaleur peut être écrasante. Deux longs mois pendant lesquels les jeunes s'occupent comme ils peuvent. Je voudrais vous raconter une petite histoire. J'y ai pensé souvent ces dernières semaines. Cela me ferait plaisir. Je peux?"

Je sentais le danger. Mais que pouvais-je répondre? "Bien sûr que tu peux. Je n'osais pas te parler de tout cela, évoquer ce passé, ce n'était pas mon rôle, mais c'est toi qui décides..."

Alors, elle a souri. Un très fin sourire, les coins de sa bouche dessinant des moustaches sous ses yeux de chat, et elle a dit: "C'est vrai alors, tu ne te fâches pas si je te raconte une histoire un peu indiscreète, qu'on ne raconte pas d'ordinaire à son professeur, une histoire du temps où j'étais amoureuse?"

Plusieurs fois auparavant, quand nous nous rencontrions dans l'escalier, je lui avais demandé de ne plus m'appeler Monsieur, et de ne plus me vouvoyer, maintenant que je n'étais plus son professeur. Ou alors, je la vouvoyerais moi aussi. Je l'appellerais Madame. Et chaque fois, elle avait protesté en riant et en disant: "Mais non, Julien, c'est impossible! Pour moi, tu resteras toujours Monsieur Morell!" Et comme elle rougissait d'avoir osé, elle s'était enfuie.

5.

Les vacances d'été n'en finissaient pas. Dans la ville basse, la chaleur était écrasante. Quand on avait des parents qui vivaient à la montagne ou dans d'autres pays, on envoyait les enfants là-bas. Pour quelques semaines. Arsène faisait partie de ceux qui partaient. Elvire faisait partie de ceux qui restaient. Et comme sa mère travaillait, elle avait à s'occuper de son petit frère Jeannot.

L'après-midi, elle l'emmenait à la piscine municipale. Tous les enfants s'y retrouvaient. On n'avait pas la place de beaucoup y nager. C'étaient des plongeurs, des gerbes d'eau éclaboussée dans le soleil, des rires et des cris. Ça sentait le chlore. Les grandes plongeaient pour se rafraîchir, puis elles remontaient sur la berge et reprenaient la conversation avec les camarades. Elles jouaient aux cartes, elles écoutaient des chansons sur un poste à transistors posé entre leurs jambes, sur les tapis de mousse qui recouvraient le sol. Elles s'enduisaient l'une l'autre de crème solaire qu'elles appliquaient sur les épaules, sur les cuisses, au

creux du dos et sur le nez. Elles disaient: “Si tu te voyais, tu es rouge comme une écrevisse.” Les bretelles de soutien-gorge glissaient alors sur les épaules.

Bien sûr, les intrigues amoureuses prenaient beaucoup de place. Il fallait toujours qu’une fille soit amoureuse d’un garçon qui était amoureux d’une autre fille. Ou dont on se demandait s’il sortait toujours avec elle. Ou qu’un garçon soit amoureux d’une fille qui en préférerait un autre. Et ce garçon, on le voulait quand même, parce qu’il avait de beaux yeux et paraissait timide. Ou, au contraire, parce que c’était le chef de la bande. Que déjà toutes les autres filles de la bande, à un moment ou un autre, s’étaient blotties dans ses bras et l’avaient embrassé.

L’une se levait pour aller lui poser une question. C’était de la part de son amie qui les regardait de loin, une main en visière devant ses yeux. Certaines jouaient volontiers le rôle d’entremetteuses. Elles tenaient un compte exact des intrigues, elles transmettaient les messages, rapportaient les réponses, s’informaient de la suite. Les garçons s’intéressaient davantage au sport. Ils avaient tôt fait de s’écarter du groupe pour jouer au ping-pong. Elvire jouait au ping-pong aussi bien que les garçons. Après avoir demandé à ses copines d’avoir l’œil sur Jeannot, elle allait disputer des parties avec eux.

Les journées les plus parfaites étaient celles où on descendait à Nice pour une baignade à la plage et une séance de cinéma. Ces journées étaient celles qui passaient le plus vite. Puis, quand on remontait à Contes, il arrivait qu’un bal se prépare sur la place Jean

Allardi. On s'asseyait sur des bancs, devant l'estrade, et on regardait les musiciens qui réglaienr leurs instruments. L'un faisait entendre sur sa guitare trois ou quatre notes seulement, et aussitôt les jeunes filles reconnaissaient la chanson d'où elles étaient tirées. C'étaient les premières notes, par exemple, avec lesquelles Keith Richards introduit *I Can't Get Know*. Ou celles avec lesquelles il introduit *Angie*. Alors, elles levaient le bras d'un seul coup pour en crier le titre, en faisant en sorte que le guitariste les remarque de loin, du haut de l'estrade, et il arrivait en effet que cet homme leur sourie. Et il y avait enfin, tout au bout du bal, au milieu de la nuit, le moment où on était trempé de sueur et où la chanteuse, une blonde qui était la seule fille du groupe, venait s'asseoir sur le bord de l'estrade, un micro à la main. Quelques accords à peine, égrenés derrière elle sur la basse, suffisaient à faire que les briquets s'allument. Une longue note futée, à peine murmurée, montait de la foule, et bientôt tout le monde chantait avec elle: "*Hummmm.... Derrière les barreaux / Pour quelques mots / Qu'il pensait si fort / Hummmm... Dehors / Dehors, il fait chaud / Et des milliers d'oiseaux / S'envolent sans effort...*"

La mère d'Elvire avait une amie qui tenait un salon de coiffure dans la ville basse, où Elvire a travaillé pendant plusieurs étés. Elle venait le matin, elle portait une jolie blouse et faisait les shampoings. Elle se souvenait d'avoir vu le *Batman* de Tim Burton, au cinéma Variété, en compagnie d'Arsène. Parce qu'Arsène revenait quelquefois, pour de courtes périodes, au milieu de l'été.

Tout cela, je le savais déjà. C'était à propos de tout cela que j'aurais voulu faire un film. Non pas un vrai film mais quelque chose à la manière de Chantal Akerman. Des plans fixes mis bout à bout. Avec, en *off*, une voix traînante et sourde qui aurait lu un texte. À la manière aussi de Marguerite Duras. Ce que les artistes nous apprennent, ce qu'ils nous montrent qu'il est possible de faire, de la façon toujours la plus simple et la plus directe. Avec les moyens les plus pauvres, les plus réduits. J'en viens maintenant à la petite histoire qu'Elvire m'a racontée bien plus tard, une nuit d'été, comme nous étions dans son salon et que ses deux enfants dormaient dans la chambre d'à côté.

Dans le jardin de la maison d'Arsène, il y avait une piscine. Et il arrivait qu'il invite quelques-uns de ses camarades à venir s'y baigner. Pas souvent. Une ou deux fois chaque année peut-être, au printemps. Tout le monde savait que la mère d'Arsène était un peu folle. Disons, extravagante. Elle recevait les amis de son fils en robe blanche, avec une cigarette à la main et une coupe de champagne dans l'autre. Elle faisait des remarques aux filles sur leur maquillage, sur la coupe de leur short, la couleur et la longueur de leurs ongles. Il n'y avait pas moyen d'échapper à ses regards. Et Arsène en était visiblement gêné. Et il se trouvait aussi que l'anniversaire d'Elvire était le douze août, et qu'Arsène, cette année-là, à cette date, était de retour chez lui. Et Elvire raconte: "Il m'a dit que le lendemain, il viendrait me chercher avec sa moto pour une baignade dans sa piscine. Et comme le lendemain était le jour de mon anniversaire, j'ai pensé qu'il le savait et que nous

retrouverions là-bas tout un groupe d'amis. Je pensais que lorsque nous arriverions à la villa, je serais accueillie par tout un groupe de camarades et que nous ferions la fête. Et bien sûr j'ai accepté. Mais, quand nous sommes arrivés, j'ai eu la surprise de voir qu'il n'avait invité personne d'autre que moi. Que nous étions seuls."

Et alors, elle s'est tue. Et moi, j'ai craint qu'elle me fasse des confidences que je ne voulais pas entendre, qu'elle me décrive des scènes que je ne voulais pas imaginer. Mais ensuite elle m'a seulement parlé de la piscine qui se trouvait sur une terrasse herbeuse, devant la maison, qui était située sur une colline au milieu d'autres collines couvertes de forêts, et elle m'a parlé de la maison elle-même qui n'était pas une villa moderne mais qui avait été aménagée dans une ancienne métairie.

Elle m'a dit: "La maison était toujours ouverte. C'était une folie de la mère d'Arsène de ne pas supporter qu'aucune pièce soit fermée, ni au rez-de-chaussée ni à l'étage où se trouvaient les chambres. Et cela en dépit de la chaleur et des moustiques qui pénétraient partout. Et, à l'arrière de la maison, il y avait un autre jardin plus ombragé. Qui sentait la menthe. Et la mère d'Arsène, que je m'étais attendue à trouver comme les autres fois dans la maison, était absente, elle aussi. Elle faisait un séjour dans une station balnéaire ou peut-être une clinique. Si bien que nous sommes restés seuls, Arsène et moi, dans la grande maison vide, tout au long de cette journée."

Elle s'est tue de nouveau. Puis, après un temps, elle m'a dit encore: "Nous nous trempions dans la piscine,

puis nous entrions dans la maison pour chercher l'ombre, pour boire de la limonade glacée, pour manger debout dans la cuisine ce que nous trouvions dans le réfrigérateur. Nous marchions partout, avec nos pieds mouillés qui faisaient des taches sur le carrelage, nos corps trempés qui cherchaient la fraîcheur, nous traversions la maison de part en part, je m'y égarais. Et comme Arsène me cherchait, lui aussi, qu'il m'appelait d'un étage à l'autre, nous nous retrouvions tout à coup dans une chambre."

Et, cette nuit-là, elle n'en a pas dit davantage, et je ne voulais rien savoir de plus. Je me suis levé, je suis venu vers elle, nos mains se sont serrées, je l'ai embrassée sur le front et je suis parti.

6.

Abel était son chef de fabrication. Je l'avais rencontré à la rue Emmanuel Philibert dès ma première visite, et chaque fois depuis lors j'avais eu affaire à lui.

Abel était plus âgé qu'Arsène d'une quinzaine d'années (presque aussi vieux que moi), et dès le premier jour j'avais apprécié son sérieux. Il avait les épaules larges, le regard sombre, il parlait peu. Arsène avait-il découvert le métier d'imprimeur quand il était à Paris? Ce n'était pas impossible. Mais ici, il s'appuyait de toute évidence sur l'expérience d'Abel. Entre eux, la répartition des rôles était claire. Arsène était le patron. C'était lui qui s'arrangeait pour obtenir les commandes et qui faisait rentrer l'argent, tandis qu'Abel se chargeait du reste. Arsène vantait la compétence d'Abel. Il disait de lui que, dans son métier, il était le meilleur, que

c'était un champion. Il s'en enorgueillissait comme d'un cheval de course qu'il aurait ajouté à son écurie et avec lequel il comptait remporter le Grand prix. Mais Arsène, quant à lui, avait-il un métier? Des relations, sans doute, on le voyait bien, on se demandait d'ailleurs où il allait les chercher. Mais l'avait-on jamais vu faire marcher la photocopieuse, ni établir un devis?

Arsène était flanqué, d'un côté d'un chef de fabrication et de l'autre d'un comptable. Sa place était entre les deux. Je parle d'un expert comptable, qui dirigeait un cabinet important, connu et respecté sur la place de Nice. Il s'appelait Jean-Marie Lourseau. Il avait ses bureaux à l'Arenas. Je ne l'ai jamais vu. Ce n'était pas lui qui venait à la rue Emmanuel Philibert, c'était Arsène qui se rendait là-bas, devait me raconter Abel qui l'y avait accompagné dans les premières années, mais qui ne l'accompagnait plus maintenant. Et quand Lourseau le recevait, c'était dans une salle de réunion où il apparaissait suivi de deux ou trois jeunes comptables qui ouvraient leurs ordinateurs, qui penchaient la tête sur l'écran et qui n'ouvraient pas la bouche pendant tout le temps où Lourseau faisait son laïus introductif.

Lourseau se montrait affable, il appelait Arsène par son prénom, il le tutoyait, demandait des nouvelles de sa femme et de leurs deux enfants. Il était question de pêche où on comprenait qu'Arsène l'avait accompagné quelquefois à bord de son bateau, et où il l'accompagnerait encore, sans doute, quand Lourseau l'inviterait de nouveau, peut-être pas tout de suite. Lourseau invitait à son bord des dirigeants d'entreprises,

des professeurs de médecine, des architectes, le rédacteur en chef de *Nice-Matin*. Tout ce petit monde formait une coterie, mais Arsène faisait-il encore partie de cette coterie, et en avait-il jamais été un membre à part entière, telle était la question. Puis, au bout de dix minutes, il quittait la pièce où il laissait Arsène en tête à tête avec ses acolytes. Et ceux-ci levaient alors les yeux de leurs écrans et la partie sérieuse commençait.

Ils avaient besoin, pour clore les comptes annuels de l'entreprise, de justificatifs qu'Arsène, sauf erreur de leur part, n'avait pas fournis. Les jeunes femmes étaient en tailleurs, les garçons en costumes serrés, à peine moins luxueux que ceux de leur patron, et ces blancs-becs se montraient alors d'une patience et d'une politesse inlassables, mais ils ne lâchaient rien. Ils réclamaient les tickets de restaurant, les billets d'avion, les notes d'hôtel, les bons de commande, les factures concernant des travaux de jardinage, des achats de meubles et pourquoi pas de bijoux, et beaucoup d'autres pièces indispensables dont ils avaient établi la liste et qu'Arsène était incapable de fournir. Ils ne paraissaient étonnés de rien. Ils ne portaient aucun jugement. Mais, avec cela, le bilan annuel s'avérait beaucoup moins positif, selon les chiffres qui s'alignaient à présent sur leurs ordinateurs, qu'Arsène avait feint de le croire. Et lui, de son côté, s'impatenait. Il suait à grosses gouttes. Il avait du mal à rester poli.

Voilà ce que j'ai pu comprendre par la suite, quand la situation s'est dégradée et qu'Abel s'est confié à moi, avec l'espoir toujours que je puisse raisonner Arsène, moi qui était son ancien professeur, qui avait de

l'influence sur lui, qui était le seul sans doute à avoir quelque influence sur lui. Abel répétait: "Arsène vous respecte, il vous écoute!" Mais qui étais-je pour lui parler d'argent? Et d'ailleurs Arsène ne m'écoutait pas. C'était tout juste s'il ne me demandait pas de lui dire le montant du salaire que je touchais au bout de vingt-cinq ans de bons et loyaux services dans l'Éducation nationale. Arsène, je le faisais sourire. Il ne me demandait pas davantage comment il pouvait se faire que je ne m'étais jamais marié et que je n'avais pas d'enfant. Mais je ne doutais pas que ce genre de question trottait dans sa tête et qu'elle faisait de moi, à ses yeux, un homme qui avait raté sa vie.

Et, au fil des ans, Abel est devenu mon unique interlocuteur. Arsène était désormais absent de son bureau à chacune de mes visites, et je n'avais aucune raison de m'en plaindre. Abel comprenait vite, les travaux de mes élèves ne le faisaient pas sourire, pas même les poèmes qu'ils avaient écrits et que nous ajoutions aux photos. Mais il n'en était pas moins évident que les finances de l'entreprise allaient à la dérive. Abel ne cachait pas son inquiétude. Il me disait: "À la fin du mois, il faut sortir les payes. Les ouvriers les attendent, c'est à moi qu'ils les réclament. Et c'est toujours le moment où Arsène disparaît.

— Vous l'avez appelé?

— Oui, oui, je l'appelle dix fois par jour, je lui laisse des messages, mais il ne répond pas."

Puis, il est arrivé qu'un jour je passe devant le Sélect, rue de Lépante, et que je le voie. Il était debout sur le trottoir, en compagnie d'un autre homme, et ils

discutaient tous deux avec beaucoup d'animation. Ou plutôt, c'était Arsène qui racontait, qui expliquait, tandis que l'autre accueillait ses propos avec un visage ravi. Je me trouvais sur le trottoir opposé. Je me suis glissé dans l'encoignure d'une porte, à l'angle de l'avenue Maréchal Foch, pour les observer sans qu'eux-mêmes me voient.

Ils étaient sortis pour fumer. Arsène était le plus grand, de la tête et des épaules, l'autre levait les yeux vers lui avec un air d'admiration. À voir sa mine, je me suis dit que l'histoire que racontait Arsène devait donner une preuve éclatante et drôle de son talent. Elle devait expliquer comment Arsène trompait le fisc, pensais-je. Elle devait révéler les stratagèmes dont il usait pour que les artistes lui fassent don de certaines de leurs œuvres dont le prix n'apparaissait pas dans les livres de comptes. Ou peut-être parlait-il de femmes, de la sienne mais aussi de ses maîtresses, et des voyages et des dépenses qu'il s'autorisait avec elles. Ou peut-être parlait-il de sa nouvelle voiture, rien d'extraordinaire mais une Porsche Carrera tout de même, dont il avait couvert une partie du prix en refourguant au patron du garage des dessins d'Arman et de César, peut-être même un tableau que Martial Raysse lui avait donné, ou qu'il lui avait acheté à bas prix, un jour où l'artiste avait besoin d'argent. Ou peut-être parlait-il de chevaux, ou peut-être parlait-il de la roulette du casino de Monte-Carlo. Que sais-je? Que savais-je de ces voitures, de ces maîtresses et de ces mœurs?

Puis, à un moment, il devait en avoir assez dit, alors il a plongé la main dans la poche de son pantalon et il en

a sorti une liasse de billets parmi lesquels il en a tiré deux ou trois qu'il a mis dans la main tendue de son compagnon, et celui-ci a empoché les billets et aussitôt il est parti. Et j'ai vu qu'Arsène rentrait maintenant dans le Sélect, qu'il s'accoudait au comptoir et qu'il faisait remplir son verre d'un liquide doré qui devait être du whisky.

Ai-je dit que nous étions alors au début de l'automne et qu'il ne devait pas être plus de six heures du soir?

Ou peut-être parlait-il déjà d'un bien autre trafic. Il était devenu si maigre, des poches sous les yeux, la peau tendue sur les pommettes! Un grand échalas au regard perdu, vieilli avant l'heure! Qu'est-ce que la vie avait donc fait de mon ancien élève, de ce si beau garçon et l'amoureux d'Elvire!

7.

J'étais attiré vers le port. Il y avait sur le port une boîte de nuit qui m'attirait de loin, certains soirs. Elle n'existe plus aujourd'hui. Elle s'appelait La Barque rouge. Je ne céda pas souvent à son attraction. Deux ou trois fois par an peut-être, en toute dernière extrémité. Je savais qu'en toute extrémité, je pouvais me rendre là-bas. Je gardais cette idée en tête. Et je savais aussi qu'il m'était difficile de revenir à Contes les nuits où je m'y attardais, disons au delà d'une certaine heure, ce qui arrivait toujours.

Je savais qu'en sortant de La Barque rouge, à deux ou trois heures du matin, je n'avais plus la force de rentrer chez moi. Il fallait que j'attende le jour. Je marchais sur les quais, à pas prudents, de crainte de

tomber à l'eau. L'enseigne de La Barque rouge restait éclairée derrière moi. Je n'allais pas bien loin. Je m'éloignais de dix pas, puis je revenais. Puis, de dix pas encore dans la direction opposée. En regardant le ciel et ses nuages lourds. L'enseigne de La Barque rouge ne s'éteignait qu'au petit jour, mais je n'attendais pas le petit jour pour quitter l'endroit. Chaque nuit, venait un moment où je craignais qu'une bagarre n'éclate. Que soudain un client, parmi les derniers, fasse étinceler une lame. Qu'il se tourne vers un autre soudain pour lui dire: "Je vais te saigner à blanc", d'un air terrible, et que l'autre réponde en brisant le cul d'une bouteille sur le bord du comptoir, et que la chanteuse alors, derrière son micro, sur sa petite estrade, arrête de chanter et éclate en sanglots. Les doigts ouverts comme des palmes sur ses tempes, le rimel sur les joues. Je préférais imaginer ça de loin, en marchant sur les quais, en cherchant un endroit où je pourrais dormir. À moins qu'il ne se mette à pleuvoir.

Il est arrivé quelquefois qu'un autre vienne parler avec moi. Un autre client sorti de La Barque rouge ou venu d'ailleurs, comment savoir? Une ombre. Celle d'un homme grand et maigre, dont les traits du visage s'effaçaient dans la nuit, rien qu'une silhouette et qu'il me raconte une histoire. L'un parmi ces hommes qui sont des marins, des joueurs de 421, des buveurs de whisky. Qui manient le couteau. Ils savent des histoires. L'une revenait souvent, déroulait son film ces nuits-là où je m'attardais sur le port, ou peut-être ne l'ai-je entendue qu'une fois. C'était celle de l'Homme à tête de chien qui hantait les cales des navires partis dans ces

mers lointaines où sont des îles avec leurs palmiers souffletés par le vent, et où, vers le soir, on tire une barque sur la plage où on voudrait dormir mais où on aura le sommeil agité à cause des tortues géantes qui, la nuit, hantent ces endroits en marchant maladroitement sur le sable, hautes comme des ânes. L'ombre seulement d'un homme à tête de chien qui glissait sur les parois intérieures du navire, dans le bruit des machines, et dont chaque apparition était suivie d'un terrible et inexplicable accident. Une main coupée, un œil crevé, le dos brisé dans des escaliers métalliques, un jeune matelot qui vomissait parce qu'il avait trop bu, plié en deux sur le bastingage et qui tombait à la mer, dans les remous de l'eau et dans le noir. Avec l'enseigne de La Barque rouge qui clignotait derrière nous, comme si l'orage qui grondait était près de l'éteindre. Avant qu'il ne se mette à pleuvoir.

Les rêves que j'ai faits ces nuits-là en attendant le jour. De brefs moments de sommeil remplis de rêves compliqués, qui me transportaient ailleurs, sur des îles où, derrière les quais et leurs façades colorées, le voyageur doit gravir des rues en pente bordées de villas. Leurs terrasses et leurs balustres débordent de bougainvilliers, et au plus haut de l'avenue, il y a la maison où est venue se réfugier une folle amoureuse, délaissée par un jeune et fier officier de l'armée et dont on disait qu'elle était la fille de Victor Hugo. Et ces rêves surtout quand il se mettait à pleuvoir.

Nous étions au printemps et pourtant la pluie était froide. Pénetrante. Comme des cris de souris. Je me disais d'abord qu'elle n'était pas mon adversaire mais

plutôt une amie. Rien qu'un peu de pluie de printemps, à quatre heures du matin, dans cette région du monde. Qu'auraient fait à ma place les clochards célestes de Jack Kerouac ou de Sam Beckett? Ils seraient restés là, bien sûr, à s'en réjouir, immobiles, comme auraient fait des moutons paissant au haut d'une falaise. Mais bientôt elle tombait à verses en même temps qu'elle s'irisait des premières clartés du jour, si bien que je finissais par me lever pour aller chercher un abri sous un porche. Je traversais le quai, plié en deux, mais il était trop tard. La pluie m'avait trempé jusqu'aux os. Et sous le porche, je restais assis, tremblant de tous mes membres, regardant les cordes de lumière zébrer la nuit jusqu'à ce qu'il fit tout à fait jour.

8.

J'en suis venu à me demander si La Barque rouge existait bien. Les souvenirs que je gardais des nuits passées là-bas, dont certains me revenaient en mémoire des semaines plus tard, de manière totalement imprévisible, parfois lorsque j'étais en cours, étaient si sombres et si confus, mêlés si étroitement d'ivresse et d'angoisse, que je croyais avoir rêvé. On m'aurait dit que, dans la pénombre du lieu et dans l'état d'ivresse où je m'étais trouvé, j'avais assisté à un meurtre, je l'aurais cru. Et on m'aurait dit que je m'y étais moi-même livré à la débauche, aux pires turpitudes, j'en aurais été horrifié, j'aurais juré que non mais je l'aurais cru aussi.

Le cabaret occupait le rez-de-chaussée d'une petite maison à peine plus haute que large, flanquée d'immeubles en pierre de taille qui avaient dû servir

d'entrepôts, à l'époque où l'activité du port battait son plein, et qui étaient maintenant abandonnés aux courants d'air et au vol saccadé des chauves-souris. Or, derrière la scène où se produisait la chanteuse, n'avais-je pas aperçu le départ d'un escalier étroit, à la rampe de fer, dont je n'imaginais pas où il pouvait conduire? Vers quelle soupente, quel couloir obscur? Vers quelles chambres sordides? Et à présent, étais-je bien certain de n'y être pas monté?

Le doute me torturait l'esprit, si bien que, pour me débarrasser de ces fantasmes, pour en revenir à la réalité des choses, je suis retourné sur le port, un jour, pour voir La Barque rouge en plein midi.

Je ne m'attendais pas à ce que l'établissement soit ouvert. Il m'aurait suffi d'en voir la façade. D'en relire l'enseigne. Mais un simple rideau de perles en obstruait la porte. Je l'ai écarté d'une main et je suis entré. Après la lumière du dehors, il a fallu que mes yeux s'accoutument à la pénombre. Celle-ci n'avait rien d'effrayant. Il y flottait une bonne odeur d'ail et de vinaigre. Un réchaud à gaz avait trouvé place derrière le comptoir. Une femme s'y tenait, qui n'était plus toute jeune. Sur un feu, elle faisait bouillir de l'eau, sur l'autre des tranches de foie de veau grésillaient dans une poêle. Elle s'est tournée vers moi: "Vous cherchez à déjeuner?" J'ai répondu que oui. "Ce sera près dans une minute, a-t-elle dit. Le temps que cuisent les pâtes. Mais il vous faudra vous asseoir à notre table. Nous n'avons pas fini de faire le ménage." Puis, en levant un peu la voix et en tournant la tête: "Claudio, tu sers l'apéritif à ce monsieur?" Claudio était assis sur un tabouret, devant

le comptoir. Il s'est levé lourdement et il est passé derrière. "Je vous sers un pastis?" Je savais bien que les pâtes ne cuiraient pas en une minute. J'ai répondu que oui.

J'ai déjeuné à leur table. Les pâtes étaient servies sans autre sauce que l'huile de la friture, avec beaucoup de poivre et de parmesan saupoudrés par-dessus. La femme s'appelait Teresa. Elle avait dû être belle. Imposante. Elle portait un tablier mais ses cheveux étaient coiffés, ses ongles étaient vernis et il n'était pas difficile de l'imaginer en manteau de fourrure, sortant d'une limousine pour entrer dans le hall d'un casino, des bijoux sur les mains. C'était la patronne, l'épouse de Claudio, qui lui avait un gros ventre et portait un tricot de corps gris sur sa poitrine velue. Puis, Julia nous a rejoints. Ses pas avaient claqué dans l'escalier. Elle était vêtue d'un peignoir mal fermé et elle fumait une cigarette. Elle s'est assise à notre table. Elle s'y est glissée sans rien dire, le peignoir découvrant ses jambes, des mules se balançant au bout de ses pieds nus. Teresa l'a servie. "Mange, petite!" Mais Julia continuait de fumer, elle ne touchait pas à son assiette. Elle buvait du vin. Et, de nouveau, j'ai trop bu moi aussi.

Claudio me servait. J'évitais de regarder Julia dont le peignoir mal fermé laissait pointer un sein. J'essayais de raccorder l'image de cette enfant malingre avec l'envoûtante apparition de la femme qui avait troué la nuit, en se produisant sur scène, lors de ma précédente visite. Ce pouvait-il que ce fût elle? Les deux images ne coïncidaient pas. Elles tremblaient comme pour s'ajuster l'une à l'autre mais elles ne coïncidaient pas.

Plus tard, je suis sorti au soleil pour boire mon café et fumer une cigarette. Il y avait un banc. Je m'y suis assis, le dos appuyé contre la façade. J'aurais pu m'endormir. Claudio m'a rejoint. Nous assistions à l'arrivée majestueuse du bateau de la Corse. En regardant droit devant lui, Claudio a parlé des îles lointaines où il avait navigué avant de se marier et de s'établir ici. Il n'attendait de moi aucune réponse. Il parlait pour lui seul.

Ce jour-là, je suis parti voir ailleurs, et quand je suis revenu, quelques semaines plus tard, aux petites heures de la nuit, mon état d'esprit n'était plus le même. J'étais moins angoissé. Je me suis accoudé au comptoir et j'ai commandé une bière. Claudio n'a pas fait mine de me reconnaître. D'autres buveurs occupaient de petites tables rondes mais, dans la demi-obscurité, leurs silhouettes étaient floues. Ils n'étaient que des ombres. Tout le monde attendait.

Julia est apparue. Elle portait une robe violette, longue et fendue, à manches courtes, qui moulait son corps et qui scintillait sous le projecteur. À ses pieds, un ampli. Elle commandait l'accompagnement musical avec son téléphone. Elle a chanté trois ou quatre chansons qui se ressemblaient, des litanies spectrales dont je ne me souvenais pas de les avoir jamais entendues ailleurs. Les accompagnements étaient joués à la guitare, avec des effets larsen qui par moments couvraient sa voix sans qu'elle paraisse s'en inquiéter. Julia était tout près de nous, à peu près immobile, devant le micro et sous l'unique projecteur, mais sa voix semblait émise d'un lieu situé quelque part derrière elle.

Elle résonnait encore au fond d'un tunnel d'où la jeune femme était sortie pour devoir y retourner bientôt après son tour de chant, quoi qu'elle veuille. Une grotte dans laquelle elle serait aspirée et de nouveau engloutie. Ses lèvres bougeaient mais le lieu d'émission de la voix pouvait être une tombe. Et cette voix exprimait la tristesse aussi bien que la peur.

Nous avions quitté le comptoir et les tables pour nous tenir debout, en demi-cercle devant elle. Nous étions des admirateurs, ou des juges, ou des témoins. Prêts à l'applaudir ou à prononcer peut-être une sentence. Ou à l'abandonner peut-être à la nuit d'où elle semblait sortir comme une chrysalide de son cocon, ou un cadavre de son suaire. Puis, il y a eu une chanson dont j'ai aussitôt reconnu les paroles. C'était *Heartbreak Hotel*.

C'était cette fois une chanson venue en écho de ma propre jeunesse. Que je reconnaissais à ses paroles, que je pouvais prononcer une à une avec la chanteuse — *Well, since my baby left me / Well, I found a new place to dwell / Well, it's down at the end of Lonely Street / At Heartbreak Hotel* —, mais dont la musique n'était plus celle qu'avait chantée Elvis. Le souvenir du King n'y affleurait qu'à peine. Une version plus proche de celle qu'avait maintes fois performée John Cale, pour ceux qui s'y connaissent. Les syncopes y étaient éludées. Les déhanchements aussi. Il restait cette maigre pincée de paroles murmurées, des notes étirées, des grincements de poulies et des plaintes.

Enfin, une silhouette est apparue, sortant de la coulisse. Celle d'un garçon grand et mince. Celle d'un

beau page dont Julia aurait été la princesse et qu'il serait venu servir. Et j'ai reconnu Arsène.

D'une main, il portait une cage à l'intérieur de laquelle il y avait un corbeau. Il a posé la cage sur une sellette que nous n'avions pas remarquée jusqu'alors, et tandis que Julia chantait toujours, qu'elle répétait les mêmes paroles tristes, il a ouvert la cage, il a tendu un index pour que l'oiseau s'y agrippe, et il l'en a sorti. Après quoi, mon souvenir de perd.

J'étais si étonné de reconnaître Arsène, qui était encore mon élève et le petit ami d'Elvire, que je ne voyais que lui. Le corbeau a-t-il volé au-dessus de nos têtes, a-t-il croassé sur les paroles de la chanson — *Now, the bellhop's tears keep flowin' / And the desk clerk's dressed in black* — est-il venu ensuite se poser sur une épaule de Julia sans que celle-ci lui prête la moindre attention, comme s'il n'existait pas? Je ne saurais le dire.

Je suis parti avant la fin de la chanson, et cette fois j'ai trouvé la force de reprendre ma voiture pour rentrer chez moi. J'habitais moi aussi dans un Heartbreak Hôtel, mais le mien se trouvait quelque part dans le faubourg nord de Nice.

9.

Je me souviens des images que j'aurais pu filmer et que je n'ai pas filmées quand j'étais professeur au lycée de Contes et que j'habitais là-bas. Elles sont inscrites dans ma tête. Celles des tours de la cimenterie que j'apercevais du haut de mon balcon. Celles que j'allais recueillir, au bout de ma promenade du soir, en

marchant le long de la route, jusqu'au terrain de sport où se retrouvaient les jeunes habitants du faubourg, que j'observais derrière les grilles, sans me laisser voir. Celles de leurs motos pétaradant, cabrées sur la roue arrière, au risque de se casser le cou. Celles de la piscine en plein été. Celles des nuits de bals. Des longs plans fixes, de lents travellings, à la manière de Chantal Akerman, qu'il me suffirait de raccorder maintenant que je n'y habite plus et que je ne suis plus professeur. Que je ne suis plus empêché par rien. Je disposerais à présent de tout le temps nécessaire pour en faire le montage. Il me suffirait d'y ajouter un texte que je lirais en *off*, et j'obtiendrais ainsi un petit film que j'intitulerais *Contes* ou *Arsène et Elvire*. Et sous l'un ou l'autre de ces titres, le film montrerait quelque chose que j'ai connu. Quelque chose du monde qu'à la fois j'ai vu et inventé lorsque j'habitais là-bas et que j'y enseignais, une vision du monde qui est la plus significative que j'aie jamais inventée, la plus personnelle, et qui ne peut pas se dire mais seulement se montrer. Et peut-être même se partager avec d'autres, encore que cette apparition ne se soit produite qu'une fois, durant cette période assez longue de ma vie où j'en ai été à la fois l'inventeur et le témoin.

Ludwig Wittgenstein dit que le monde se compose de faits et non pas de choses. Contes se compose d'une pluralité de faits, tels que je les ai perçus, et non pas d'êtres ni de choses qui se retrouveraient ailleurs, en-dehors de cette histoire. Arsène et Elvire sont des inventions, c'est ce que j'essaie de dire, encore que sous d'autres noms ils ont bien existé, et leurs personnages

ne sont pas séparables du paysage où ils me sont apparus. Où je les ai inventés. Tandis que, faute d'avoir fait ce film, il faut que je me débrouille avec les mots, ce qui suppose une technique compliquée, beaucoup plus incertaine. Car les mots ne sont pas impuissants à montrer mais, pour le faire, il leur faut raconter des histoires. Et il n'est pas certain qu'Arsène et Elvire aient eu ce qu'on appelle une histoire, ou du moins ai-je pu en douter jusqu'à ce que cette histoire se termine. Et même alors, ces bribes, ces quelques rencontres nocturnes. Des moments si épars.

Puis il est arrivé que l'imprimerie soit mise en liquidation judiciaire. Enfin, je ne suis pas certain que ce soit le terme juridique exact pour parler de faillite, mais il me semble que c'est celui qu'a employé Abel quand je l'ai rencontré à la rue Emmanuel Philibert pour la dernière fois. Il était seul dans l'atelier, tous les autres employés étaient partis. Un liquidateur avait été nommé, les ordinateurs et tous les documents comptables avaient été saisis, et tout le reste du matériel était mis sous séquestre. Par quel privilège Abel se trouvait-il encore là? Il m'avait téléphoné pour que je vienne. La nuit précédente, il avait imprimé le dernier numéro de notre catalogue annuel et il m'en a remis une cinquantaine d'exemplaires dans une boîte en carton. "Ceux-là au moins ne vous coûteront rien", m'a-t-il dit. Ai-je seulement prononcé le nom d'Arsène? Dans ce cas, il m'aura répondu qu'Arsène avait disparu, qu'il était injoignable. Il m'aura dit aussi qu'il n'habitait plus chez lui, dans la villa de Saint Pancrace où il avait vécu avec sa femme et leurs deux filles. La villa appartenait à sa

femme, et celle-ci l'avait mis à la porte, plusieurs mois auparavant, quand elle avait demandé le divorce. Et, depuis, il habitait à l'hôtel. Et il m'aura dit aussi qu'Arsène était inculpé de faillite frauduleuse et d'abus de biens sociaux, ce qui l'empêcherait de se refaire avant longtemps.

“Il avait une maîtresse?

— Oui, nous la connaissions, elle venait ici, une grande et belle femme, plutôt voyante, perchée sur ses talons, qui habite quelque part derrière le lycée Calmette et qui roule en voiture de sport. Mais elle aussi a rompu avec lui, maintenant qu'il n'avait plus d'argent.”

Tout de suite, je me suis dit qu'il était retourné à Paris. Qu'il devait avoir ses arrières à Paris où il avait passé pas mal d'années, où il devait connaître des gens. À quel moment avais-je entendu dire, ou avais-je cru comprendre, ou avais-je inventé, qu'à Paris, il avait travaillé dans les machines à sous, les flippers, les baby-foot et les jukebox des bars? Si bien que je l'imaginais faisant la tournée des bars pour ouvrir les machines et ramasser les sous qu'il faisait pleuvoir dans un grand sac en toile, et s'occuper peut-être aussi des réparations. Et ainsi, je pensais que nous ne le reverrions plus ici. Que je pouvais l'oublier, qu'il valait mieux l'oublier. Et bien sûr je n'ai rien dit à Elvire de ce qu'Abel m'avait appris. Une seule fois, elle m'avait parlé de lui, et des années étaient passées. Peut-être l'avait-elle oublié. Il valait mieux qu'elle l'oublie. Mais je me trompais. Je devais le revoir.

10.

Devant Le Select, à partir de six heures du soir, il y avait des voitures garées en double-file, et c'étaient plutôt de jolies voitures. Les hommes qui se retrouvaient là étaient des Don Juan. Il suffisait de les observer depuis le trottoir opposé, d'observer leur manège. Ils étaient un petit groupe, occupés à rire et à parler, debout au comptoir, à boire des bières ou des whiskys en piquant du bout des doigts dans des bols d'olives, en même temps qu'ils passaient des coups de téléphone. Parfois, c'était déjà la nuit et le bar était éclairé par des lampes au néon. Mais le plus souvent c'était l'été, les jours n'en finissaient pas. À Nice, l'été commence au mois de mai, et il est difficile de garder l'esprit au travail et à la famille quand les soirées n'en finissent pas, que les plages se couvrent de tables blanches où dînent les touristes et que les ciels sont émeraude. Il en arrivait d'autres. Puis, il fallait qu'il y en ait un qui sorte, l'air content, en agitant les clés de sa voiture. Il en faisait vrombir le moteur, il disparaissait au coin de la rue pour revenir, une demi-heure plus tard, avec une femme à son bord. Et cette femme sortait en même temps que lui de la voiture, elle tirait sur sa jupe parce qu'elle était trop courte et ensemble ils entraient dans le bar.

On les voyait debout au comptoir, derrière la vitre. Quand c'était une nouvelle conquête, il la présentait à ses amis, il disait le prénom de chacun et ceux-ci l'accueillaient avec de grands sourires. Des garçons qui se connaissaient depuis les années de lycée, devaient-ils préciser. Qui étaient pour la plupart des commerçants ou

de petits entrepreneurs, parfois des journalistes. Qui partageaient des histoires de virées nocturnes. Qui jouaient ensemble au tennis, qui skiaient à Valberg ou Auron, qui fréquentaient l'hippodrome de Cagnes-sur-Mer, qui regardaient le sport à la télé, qui louaient des films pornos en DVD pour les regarder avec leurs femmes, le samedi soir, quand les enfants étaient couchés, en fumant du cannabis qu'ils avaient commandé par téléphone et qu'un jeune motocycliste était venu leur livrer à la grille de leur villa. De loin en loin, une partie de poker, pour faire comme dans les films. Puis, dix minutes plus tard, c'était au tour d'un autre de disparaître pendant une demi-heure avant de revenir avec une femme.

Je ne sais pas ce qu'ils pouvaient se raconter. Je n'ai jamais assisté à ce genre de scène que de loin, du trottoir opposé, ou bien au cinéma. Parmi les femmes qui étaient là, debout au comptoir, au milieu de ces hommes, on s'attendait à surprendre le beau sourire de Romy Schneider. Elle aurait tourné la tête et, en vous voyant, elle aurait souri, et la caméra se serait attardée en gros plan sur son visage. Cet air d'indulgence qu'elle montrait envers les hommes (pensez à Yves Montand ou Michel Piccoli, jamais bien loin), en même temps que cette expression d'une douleur secrète, venue de loin et qui devait l'emporter de façon tragique, au bout du compte.

J'imagine que la plupart étaient mariés ou en instance de divorce. J'imaginai que les uns avaient été témoins au mariage des autres. Qu'ils s'invitaient le dimanche pour faire des barbecues au bord de la piscine,

avec femmes et enfants. Mais maintenant ils étaient ailleurs, dans une autre dimension de la vie, comme si pour quelques heures ils avaient eu vingt ans de moins

Il devait être question de l'endroit où ils iraient dîner, pas forcément à Nice. Des restaurants où il y avait un orchestre et où on pouvait danser devant l'estrade. Il fallait réserver des tables. Combien seraient-ils, au juste? Il fallait que l'un d'entre eux au moins connaisse le patron. "Tu lui dis qu'on est douze!" Enfin, arrivait le moment où ils posaient de l'argent sur le comptoir, en même temps qu'ils écrasaient leurs cigarettes. Je les voyais s'en aller en se répartissant dans différentes voitures qui démarraient sur les chapeaux de roues. Il me restait à les imaginer sur la route du bord de mer, filant au pied des hautes vagues blanches des Marina, en direction de La Siesta. La lumière des phares, la musique qu'ils faisaient jouer sur le tableau de bord. *Joe le taxi*, peut-être. Et Arsène faisait partie du groupe.

Voilà ce que j'ai pu observer à deux ou trois reprises avant que l'imprimerie de la rue Emmanuel Philibert ne soit mise en faillite. Mais ensuite, quand je suis repassé devant Le Select, je ne l'ai plus vu parmi ces hommes. Je ne m'en suis guère étonné, maintenant qu'on avait saisi sa voiture et qu'il était interdit bancaire, pensant qu'il avait dû quitter Nice et qu'il était à Paris où il avait peut-être repris son activité dans le commerce interlope des machines à sous. Où peut-être il gérait une salle de billard.

Le Select n'était pas le seul bar à Nice à remplir cette fonction de lieu de rendez-vous, et il n'en manquait sans doute pas à Paris non plus, du côté de Montparnasse, où

les Don Juan comme lui devaient emmener de jolies femmes, et peut-être aussi enregistrer des paris sur des matchs de boxe, et même acheter et vendre des voitures volées. Car l'idée de délinquance s'attachait maintenant, dans mon esprit, au souvenir de mon ancien élève.

11.

Je suis debout, sur le trottoir opposé, et je regarde Arsène au milieu de ses amis, derrière la vitre du Sélect. Je ne les entends pas. J'imagine ce qu'ils se disent. Je ne suis pas dans le film, j'en suis le spectateur intermittent, et cette histoire m'est pourtant la plus personnelle. Il n'y a pas d'histoire qui me soit plus personnelle que celle d'Arsène et Elvire, que j'ai si peu connus, que j'ai regardés de loin.

Et pendant plusieurs années encore, ce fut l'oubli, jusqu'au jour où de nouveau je l'aperçois derrière les vitres d'un café, mais cette fois ce n'était plus Le Sélect, c'était un bistrot de miséreux, le KWa, situé à l'angle de la rue Vernier et de la rue Trachel, devant lequel je passais souvent depuis que j'étais revenu à Nice, où se retrouvent à longueurs d'années des hommes de tous âges, immigrés d'Afrique du Nord, accablés de tristesse, dont certains au moins attendent là, dès le matin, en buvant des cafés, qu'un contremaître vienne les chercher pour une journée ou deux de travail sur le chantier d'un immeuble.

Il se tenait au comptoir, et d'abord, derrière la vitre, je l'ai vu de dos, et à quel trait dessiné sur son dos ai-je eu l'intuition que c'était lui? J'ai marqué le pas, mais d'abord j'ai eu peur qu'il se retourne et qu'il me voie,

ainsi arrêté à l'observer depuis la rue. Nous aurions eu honte tous les deux. Alors, je me suis éloigné. J'ai tourné dans la rue Vernier, je ne voulais plus y penser, mais je n'étais pas arrivé à la hauteur de l'église Saint Étienne, que je me suis dit que mon attitude était stupide. Il était bien peu probable que ce fût lui, mais si c'était lui, dans quel état de misère morale et matérielle devait-il se trouver, et dans ce cas ne devais-je pas lui donner l'occasion au moins de me parler?

Alors, je suis revenu sur mes pas, j'ai poussé la porte du bistrot, et je suis venu m'accouder au comptoir, près de lui.

C'était bien lui, Arsène, je ne pouvais plus en douter, habillé du même costume que je lui avais vu la première fois où je l'ai rencontré en traversant un square, derrière l'hôpital Saint Roch, à son retour de Paris. Mais depuis, il avait beaucoup maigri, le costume baillait sur sa carcasse comme sur un épouvantail, et son étoffe en était défraîchie comme s'il était resté pendant des années, dressé au milieu d'un champ de betteraves, exposé au soleil, aux vents et à la pluie nuitamment accourus des quatre horizons qui crucifient le monde. Et lui, d'abord, ne s'est pas tourné vers moi. Un petit verre de rhum était posé entre ses mains, qu'il semblait hésiter à toucher. Parmi tous ces hommes qui buvaient des cafés, lui seul avait obtenu qu'on lui serve de l'alcool, me suis-je dit. À quoi devait-il ce privilège, ou au contraire cette indulgence coupable eu égard aux préceptes religieux? Ce n'était sans doute pas le premier rhum qu'il s'enfilerait aujourd'hui, d'une seule lampée, les yeux clos, mais ce pouvait être le dernier qu'il était

encore assez riche pour s'offrir. Alors, il le ménageait. Il le regardait entre ses mains, comme un chat aurait fait d'une souris. Ensuite, il faudrait qu'il dorme. Que le jour s'abolisse jusqu'au soir, et ensuite, pour ce fantôme de mon ancien élève, qu'est-ce que serait la nuit?

J'aurais pu m'enfuir, mais un calme est descendu sur moi, comme venu du ciel. Alors, je me suis retourné pour observer la salle. Elle était petite et obscure. Il n'était pas loin de midi, nous étions en hiver, et bien que dehors le ciel était bleu, une faible lumière éclairait les tables et les visages des hommes qui y étaient assis. La plupart étaient de vieux Arabes silencieux, aux visages de santons, que je m'étais attendu à trouver là, mais parmi eux se trouvaient aussi un petit groupe de personnes très jeunes, de type européen, quatre garçons et deux filles, dont tout de suite j'ai songé que c'étaient des étudiants et qu'ils devaient être liés par les mêmes idéaux politiques, ceux-là même qui avaient marqué notre jeunesse et que avions perdus. Que pouvaient-ils comploter ainsi, si loin de la faculté des Lettres où ils auraient dû être occupés à suivre des cours concernant la logique d'Aristote ou le marxisme transgressif de Louis Althusser? Impossible de le savoir.

Je n'entendais pas ce qu'ils pouvaient se dire, mais un seul parlait et les autres l'écoutaient avec attention, en hochant la tête et en lui répondant, d'un mot jeté ici ou là, sans l'interrompre, pour appuyer ses propos et affirmer leur accord. Leur engagement personnel. C'était comme un groupe de flamenco dans lequel un seul chante, d'une voix extrême, tandis que les autres font claquer les os de leurs doigts sur le bois de la table,

mis à part qu'ici les voix s'entendaient à peine. Et ils étaient ensemble d'une beauté à vous crever le cœur, si bien que je ne pouvais pas les regarder plus longtemps, et risquer qu'ils me voient les observer de la sorte, sans me mettre à rougir.

Alors, je leur ai tourné le dos et j'ai commandé un second café. Et alors, Arsène s'est tourné vers moi, et il m'a regardé. Mais, les yeux dans les yeux, il est resté sans rien dire, le visage impassible, figé dans ses rides, dans sa couleur de cendre, comme s'il ne me voyait pas, ou comme si, à travers moi, il voyait un autre visage peut-être, ressurgi de l'enfance, celui d'une jeune fille qu'il avait aimée, dont le prénom était sur ses lèvres comme sur les miennes était celui d'*Arsène, mon petit!*, sans que j'ose davantage que lui le prononcer.

Alors, j'ai laissé de l'argent sur le comptoir en faisant signe au patron que je payais aussi le rhum de mon voisin. Et je suis parti.

12.

“Mais non, ce n'étaient pas des étudiants”, devait me déclarer Arsène la dernière fois que je l'ai vu, ce jour où pour la première fois il m'a parlé comme sans doute il n'avait jamais parlé à personne auparavant, jamais du moins aussi longtemps, tandis que nous marchions au bord de la mer en direction de l'aéroport, que nous regardions les avions atterrir et s'envoler dans la nuit, et que moi-même je l'écoutais comme sans doute je n'avais jamais écouté personne, et sans doute savions-nous alors sans nous le dire qu'il n'embarquerait pas le lendemain à l'aéroport ainsi qu'il

avait prévu de le faire en destination de je ne sais plus quel pays, comme il avait beaucoup compté de pouvoir le faire depuis que l'attentat avait été commis, c'était sa dernière chance, en sachant tous les deux qu'il serait arrêté avant, au tout dernier moment, comme cela se termine dans les vieux films d'aventures policières, et peut-être abattu s'il tentait d'échapper à cette arrestation.

“Oui, enfin, je veux dire qu'ils n'étaient plus étudiants déjà au moment où je les ai rencontrés”, devait-il ajouter tandis que j'avais le nez levé vers les ombres blanches des avions planant dans le ciel noir, comme des fantômes, des âmes errantes.

“Ils s'étaient connus, dit-il encore, à la faculté des Lettres, en section de philosophie où ils avaient été élèves du même professeur. C'était alors qu'ils s'étaient constitués en cellule d'action autonome dissidente des autres groupes gauchistes, mais ensuite, au bout de la première ou de la deuxième année, ils avaient décidé de passer à l'action clandestine, et c'était alors qu'ils avaient arrêté leurs études, qu'ils avaient rompu avec l'université, qu'ils avaient rompu tout lien avec leurs familles, avec leurs anciens camarades, seul le professeur Célestin Vuibert savait où les trouver dans ce quartier Vernier où désormais ils habitaient ensemble, où je devais habiter avec eux, où d'une certaine façon ils m'avaient recueilli alors que je n'étais qu'un clochard, et je me souviens de certains soirs où le professeur a dîné avec nous, d'un couscous et de thé à la menthe, derrière le rideau de fer à demi baissé du restaurant de chez Kader.

— Combien étaient-ils?

— Ils me disaient qu'ils étaient neuf, mais il y en a deux que je n'ai jamais vus, qui n'étaient pas avec nous, peut-être pas à Nice, peut-être pas en France, et dont les noms n'ont jamais été prononcés devant moi.

— Ils étaient donc sept. Cinq garçons et deux filles, d'après ce que disent les journaux. Et avec toi, ça faisait huit.

— Oui, mais moi je ne comptais pas. Ils m'avaient recueilli. Je crois qu'ils me faisaient confiance, ils parlaient librement devant moi, mais ils ne m'expliquaient rien. Ils citaient des noms, des lieux, des dates, mais ils savaient que je ne les raccordais pas, que je ne m'en souvenais pas, que j'étais trop vieux, trop malade, et que le plus souvent j'étais ivre.

— Celui que les journaux appellent Arthur était leur chef?

— Oui, ce n'est pas son vrai nom mais c'était bien lui qui commandait. Il avait un lieutenant qui lui servait aussi de garde du corps, celui que les journaux appellent Matteo et qui est mort avec lui.

— Et comment étais-tu entré en contact avec eux?

— Un jour, par hasard, je suis entré au KWa où tu m'as vu. C'était au début d'un après-midi d'hiver, il faisait froid, avant il avait plu, maintenant le soleil était revenu mais j'étais trempé, et j'ai commandé un rhum et d'abord Selim n'a pas voulu me servir, il m'a dit qu'ici on ne servait pas d'alcool, mais Arthur s'est levé et il a demandé à Selim de me servir de la bouteille cachée sur une étagère, qui était pour eux, puis il m'a fait asseoir à leur table. Je grelottais. J'essayais de les écouter, de

garder les yeux ouverts mais je m'endormais sur ma chaise. Nous sommes restés jusqu'au soir, puis ils m'ont emmené pour dîner pas loin de là, au restaurant de chez Kader, où il n'y avait pas d'autres clients, où ils étaient attendus, puis ils m'ont emmené pour dormir dans la soupente qu'ils habitaient ensemble, au-dessus des hangars désaffectés, dans la rue Pierre Pietri.

— Et en vivant avec eux, tu as compris en quoi consistait leur action clandestine?

— Ils disaient qu'ils s'appropriaient des logements inoccupés pour y accueillir des migrants. Cela, c'était facile à comprendre, ils ne s'en cachaient pas. Quelque temps après mon arrivée, ils m'ont emmené dans un appartement où ils m'ont dit que j'aurais à repeindre les murs et où je suis resté assez longtemps parce que mon travail n'avancait pas. L'appartement était vide. Ils y avaient apporté de gros seaux de peinture, des rouleaux, des pinceaux, une échelle et un poste de radio à transistor sur lequel j'écoutais de la musique. Et par terre, il y avait un matelas où je pouvais dormir.

— Tu dis que ton travail n'avancait pas, mais ils te traitaient bien?

— Oh, oui, très bien. Je n'étais pas prisonnier. Ils étaient très gentils avec moi. Chaque midi, l'une des filles m'apportait mon repas, et quand c'était Maria Luisa, il arrivait qu'elle le partage avec moi puis qu'elle reste un long moment en ma compagnie. Nous écoutions de la musique, nous fumions des cigarettes, nous buvions un peu de vin, nous laissions les fenêtres ouvertes à cause de l'odeur de peinture, parfois il faisait grand soleil et nous avions très chaud, d'autres fois il

pleuvait dans la cour et c'était comme si nous étions en vacances au bord de l'Atlantique, ou au bord de la Manche, et que nous faisions la sieste. Elle me parlait d'Arthur.

— Elle était la maîtresse d'Arthur?

— Les deux filles étaient les maîtresses d'Arthur. Mais Frida s'en fichait un peu, elle couchait aussi bien avec les autres garçons, tandis que Maria Luisa était très amoureuse. Elle voulait savoir ce que je pensais de lui. Elle se demandait si un jour ils pourraient avoir une autre vie, sans plus s'occuper de l'avenir du monde. Elle me parlait de l'Irlande. Elle imaginait d'aller vivre avec lui dans ce pays qu'elle connaissait un peu, et d'y avoir des enfants. Elle me demandait si je connaissais ce pays. Elle me disait qu'ils pourraient y vivre à la campagne, tous les deux, avec leurs enfants, dans une petite maison en pierre avec un jardin où des légumes pousseraient dans la terre très noire, deux chevaux et une rivière qui passerait devant. C'était tout ce qu'elle voulait de la vie, la pauvre petite, Arthur et des enfants, et surtout elle me demandait de ne pas le répéter à Arthur qui se fâcherait contre elle s'il entendait qu'elle avait dit cela, et qui préférerait désormais coucher avec Frida, et à force, parce qu'il faisait trop chaud, ou parce qu'il pleuvait doucement dans la cour, derrière les fenêtres ouvertes, et aussi parce que nous écoutions de la musique, nous finissions par nous endormir, l'un par terre et l'autre sur le matelas, ou tous les deux parfois sur le matelas, sa tête posée sur mon épaule.”

Il s'est tu, puis il a dit encore: “Un jour, nous écoutions de la musique, je ne saurais pas dire quelle

musique c'était, peut-être un piano seul, peut-être un orchestre tout entier, je ne m'en souviens plus, en même temps qu'il y avait des manutentionnaires qui parlaient dans la cour, trois étages plus bas, toute la journée et même tard dans la nuit ils déchargeaient des caisses apportées par camions, de la vaisselle je crois, et nous entendions leurs voix sourdes, parfois un rire, alors nous nous sommes endormis en laissant la radio allumée et les fenêtres ouvertes, et quand nous nous sommes réveillés il faisait déjà nuit." Et tandis qu'il parlait je me suis dit, je ne sais pas pourquoi, que la musique qu'ils avaient entendue et sur laquelle ils s'étaient endormis, ce pouvait être la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel dans sa version pour piano seul. Enfin, ce pourrait être celle que j'ajouterais en *off* à mon film.

13.

Cette nuit-là, Arsène devait raconter aussi: "Il y a des images d'elle que je garde. Il y une image d'elle que je garde je ne sais pas pourquoi. C'était l'été où nous avions passé le bac. Il était convenu avec mes parents qu'à la rentrée j'irais à Paris, et à ce moment de l'été, je revenais d'un séjour que je faisais tous les ans en Suède, dans la famille de ma mère, et il n'était pas prévu que je reste longtemps, mais quand je suis arrivé j'ai retrouvé Elvire. Nous n'étions pas ensemble. Déjà quand nous étions très jeunes, nous n'étions pas ensemble. Nous nous retrouvions à l'improviste puis nous nous séparions le lendemain ou quelques jours plus tard. Elvire ne voulait pas qu'on dise qu'elle était ma petite amie, ni celle de personne, mais surtout pas de moi. Elle

ne voulait faire aucun projet avec moi. Ce que nous faisions ensemble, quand nous étions ensemble, c'était toujours à l'improviste, et le lendemain il fallait que j'oublie. C'était comme si chaque fois c'était une erreur, un moment d'égarement qui resterait sans conséquence, qui ne se reproduirait pas, qu'il fallait oublier. Elle voulait savoir avec quelles autres filles j'étais sorti dans l'intervalle, je le lui disais, elle ne m'en faisait pas le reproche, mais d'elle je ne savais rien. Et cet été-là, je suis revenu de Suède pour quelques jours, et aussitôt nous avons recommencé avec le même emballement, la même force, comme si nous venions de nous rencontrer, comme si c'était la première fois. Et un soir, nos amis avaient décidé de faire un pique-nique à Nice, tous ensemble, sur la plage. Il faisait si chaud que, dans la journée, il était presque impossible de rester sur la plage, mais le soir c'était agréable, et Elvire a voulu que nous nous joignons à eux, et avant de partir de Contes, ce soir-là, comme elle grimpait sur ma moto, elle m'a dit qu'elle avait dans son sac la clé d'un studio qui était celui d'une amie partie en vacances, et qu'après le pique-nique, nous pourrions aller y dormir, au lieu de revenir à Contes, et j'en ai été surpris. Combien de fois auparavant était-il arrivé que nous passions toute une nuit ensemble? Deux fois, trois fois peut-être, à la villa, quand mes parents étaient absents. Et je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Qui était cette amie?"

Il s'est arrêté, puis il a dit: "On ne sait pas le nombre de fois. Il aurait fallu écrire chacune de ces fois sur un carnet, bien sûr on ne l'a pas fait et dans la mémoire les

choses se confondent. J'ai gardé le souvenir de cette nuit, de la plage, du glacier, elle vaut pour les autres."

J'avais peur qu'il s'égare. J'ai dit: "Et donc, cette nuit-là?" Alors, il a repris. Il a dit: "Je me souviens du pique-nique. Nous étions assis sur les galets avec les autres, il y avait des pizzas dans leurs boîtes en carton et il y avait des bouteilles de bière. Deux ou trois d'entre nous se levaient tout à coup pour aller se jeter à l'eau, ils s'aidaient à se lever des galets en se donnant la main, ils basculaient dans le noir, on ne les voyait plus, puis au bout d'un moment ils revenaient s'asseoir, tout trempés, le corps gluant de sel. Ils demandaient une nouvelle part de pizza, une autre bouteille de bière, une autre musique. Parfois ils s'embrassaient. La nuit était épaisse comme de la poix. On ne voyait pas les vagues devant nous. Il n'y avait pas de lune ni d'étoiles au-dessus de la mer pour iriser les vagues, encore moins de feu d'artifice comme cela arrive souvent, les soirs d'été, sur la Promenade des Anglais. Il y avait de la musique, celle encore d'un poste à transistor posé sur les serviettes mouillées, avec les boîtes de pizzas et les bouteilles de bière. Je me souviens d'une chanson de Bob Dylan, très belle et douloureuse, c'était la *Ballad Of The Thin Man*. Je l'ai réentendue il n'y a pas très longtemps chantée par une femme. Le poste à transistor était insuffisant bien sûr à rendre cette musique, le son était affreux, mais certaines paroles entendues cette nuit-là, sur la plage, sont restées gravées dans ma tête. *Because something is happening here but you don't know what it is / Do you, Mr. Jones?* Puis à un moment, Elvire s'est approchée de moi et elle m'a dit "On y va?" et nous les avons quittés.

Et c'est alors que les choses, en effet, prennent un tour étrange."

Je l'ai laissé se taire, fouiller dans sa mémoire, puis il a dit: "Le studio était très loin, tout à fait dans le quartier nord de Nice, dans la rue Parmentier, et au lieu de prendre l'autobus, nous montons à pied. Des kilomètres à parcourir. Dans mon souvenir, je ne sais pas pourquoi, il n'y a pas d'autobus et l'avenue Jean Médecin est très mal éclairée. Déserte et très mal éclairée. Et je ne sais pas non plus pourquoi nous ne sommes pas à moto. Et plus nous montons, plus la nuit est épaisse. Nous sommes épuisés par la journée de chaleur, par la baignade et maintenant par la marche. Elvire porte une tunique de coton aux fines rayures, bleu ciel et blanc, délavée, et des sandales, et elle me tend la main pour que je la tire. Elle rit, elle semble heureuse, alors que je reste muet, incapable de prononcer une parole dans quelque langue que ce soit, de croire tout à fait ce que je vois. M'entraîne-elle dans le royaume des morts? Je l'y suivrais bien volontiers, je n'ai pas peur, j'hésite seulement à croire ce que je vois. Dans l'épaisseur de cette nuit, un lion, un griffon, un Sphinx pourrait soudain apparaître devant nous, nous barrer le chemin, exiger que nous répondions à une énigme pour nous laisser le passage, ou au contraire ce serait Virgile dans sa longue toge blanche pour nous servir de guide, et cela jusqu'à ce qu'enfin nous parvenions sur l'avenue Malaussena et que là, soudain, dans un îlot de lumière, apparaisse un glacier."

Nouvelle interruption, plus longue cette fois. Quelle heure pouvait-il être? Des joggers venaient vers nous ou

nous doubleraient parfois, vêtus d'étoffes phosphorescentes, des écouteurs aux oreilles. Et comme Arsène semblait perdu dans ses pensées, ou comme peut-être il hésitait à me livrer un secret, j'ai dit: "Allons, au point où tu en es... Raconte-moi la suite!" À quoi il m'a répondu: "Je garde des images très précises. Il y avait cinq ou six tables sur le trottoir, l'intérieur était vivement éclairé, c'était comme une grotte, comme une crèche, et cette lumière s'étendait sur les tables disposées sur le trottoir. Depuis notre départ de la plage, nous n'avions pas rencontré dix passants et là soudain c'était un petit groupe de gens du quartier. Des personnes que la chaleur empêchait de dormir et qui resteraient sur ce bout de trottoir, à manger des glaces de différentes couleurs, et à boire des laits frappés de différentes couleurs, jusqu'à ce qu'on rentre les tables, qu'on éteigne les lumières, et que, dans la nuit épaisse comme de la réglisse, elles soient obligées de retourner chez elles. Parmi elles, des vieillards, un garçon de notre âge qui lisait sans lever la tête, avec un fin sourire, dans un livre de Philip K. Dick, une famille d'asiatiques, ainsi qu'un couple de jeunes parents avec un bébé. Et tandis que j'allais au comptoir commander les glaces, Elvire s'est assise à une table et aussitôt elle est entrée en conversation avec le jeune couple dont elle admirait le bébé. Et je l'observais. Elle semblait tellement heureuse. Elle n'avait aucun mal, quant à elle, à trouver les mots alors que, dans ma bouche, ma langue s'était changée en pierre. Et derrière ce comptoir, il y avait deux jeunes filles en uniforme qui servaient les glaces, vêtues comme des poupées, et il y avait un homme

d'une quarantaine d'années, mince et musclé, en chemise blanche, qui semblait le patron. Et comme, bien plus tard, Elvire ne se montrait pas décidée à partir, et comme en fin de compte les jeunes filles derrière le comptoir fermaient les bacs de glace, ôtaient leurs uniformes, éteignaient les lumières, le patron est venu s'asseoir avec nous. Il a allumé une cigarette. Et alors j'ai compris qu'Elvire et lui se connaissaient très bien."

14.

Je suis tenté d'ajouter beaucoup de choses à ce récit. De parler un peu de moi. De l'été étouffant où nous sommes, du bleu du ciel vers le soir, mais aussi de la fraîcheur que je garde dans le studio que j'habite, avec le store que je déroule sur mon balcon, et les tourterelles dans les feuilles des arbres qui bruissent devant, dont je ne sais pas les noms, maintenant que j'habite dans les quartiers nord de Nice et non plus à Contes où j'étais professeur.

Là-bas aussi, à la même saison, je passais de longues soirées sur mon balcon, à observer les tours grises de la cimenterie et les terrains de sport où se retrouvaient les jeunes, Arsène et Elvire parmi les autres, à la tombée de la nuit et encore quand la nuit était venue. Je les voyais alors éclairés par de hauts lampadaires dont la clarté jaune leur faisait des visages étranges, mais de si loin pouvais-je les voir, ou fallait-il que je m'approche, suivant la route toute droite, bordée de platanes? C'était à l'heure où, dans la ville basse, leurs parents étaient assis devant leurs postes de télévision. Ils avaient laissé les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, ce qui faisait

résonner dans les rues désertes les musiques des films, les voix des acteurs, les coups de revolver, les claquements de fouet sur le dos des chevaux tirant les diligences, qui fuyaient la horde des indiens à travers la prairie, et leurs flèches qui dessinaient des courbes dans le ciel.

Je suis maintenant assis à l'ombre, dans un fauteuil de toile, en deçà de la baie vitrée laissée ouverte sur mon balcon, avec le store déroulé qui me protège de la lumière tombée du ciel, mais de celle aussi qui se réfléchit sur la façade blanche de l'immeuble d'en face. Dans le livre que je relis (*Molloy*, 1951), il est dit que "Ce dont j'ai besoin c'est des histoires, j'ai mis longtemps à le savoir". Il est question des autres dont on a parfois beaucoup de mal à se distinguer soi-même dans le souvenir. Qui étais-je alors? Lequel d'entre eux que je reconnais à peine, que je ne suis plus aujourd'hui?

En racontant l'histoire d'Arsène et Elvire, j'avais dans l'idée qu'elle me donnerait l'occasion de parler un peu de moi, il en était temps, me semblait-il, je l'ai si peu fait. Mais voilà qu'elle file et se termine sans me laisser beaucoup de place. En me laissant sur le côté. Sur le bord de la route où je marche vers eux. Mais il se peut aussi que je me trompe. Peut-être ne parle-t-elle en réalité que de moi. Comment savoir? Et s'adressant à qui? Et pour dire quoi?

Un soir, le téléphone a sonné. C'était Abel. J'étais resté sans nouvelles de lui depuis la faillite de l'imprimerie, mais j'ai reconnu sa voix. "Allo, monsieur Morel, c'est Abel. Vous vous souvenez de moi?" Aussitôt j'ai deviné la raison de son appel. Après un si

long silence, il ne pouvait pas avoir d'autre motif. Ma voix tremblait mais je voulais penser que je me trompais peut-être. J'ai parlé comme celui qui ne veut pas savoir. J'ai dit: "Oui, bien sûr, Abel. Que devenez-vous depuis si longtemps?"

Il devait être onze heures du soir. Je regardais un film. Abel avait trouvé mon numéro dans l'annuaire. Il n'a pas fait mine de répondre à ma question. Il a dit: "Je vous appelle parce qu'Arsène est chez moi, à l'hôtel.

— À l'hôtel?

— Oui, je suis propriétaire d'un petit hôtel, à Caucade, et Arsène est venu se réfugier chez moi. C'était il y a trois jours. Il est recherché par la police. Mais vous devez le savoir. Vous avez lu les journaux?"

Si je le savais! Julius Orbach avait fait une conférence à Nice, au Centre Culturel Méditerranéen. Il était connu comme l'un des meilleurs spécialistes de l'œuvre de Walter Benjamin, mais en cette occasion il avait parlé des *Récits hassidiques* de Martin Buber sur lesquels il avait publié un important ouvrage déjà traduit en plusieurs langues, et la même conférence avait déjà été donnée dans plusieurs autres villes. Et partout où il était passé, le public avait été nombreux et enthousiaste. Mais déjà à Londres et à Bruxelles, de petits groupes de protestataires avaient levé des pancartes dénonçant, en la personne du philosophe, un agent du Mossad. Julius Orbach, professeur émérite de l'université de Tel Aviv, était-il aussi un agent du Mossad? Un journaliste de France-Culture s'était permis de lui poser la question. Julius Orbach avait éclaté de rire et déclaré en français (une langue qu'il parlait avec un fort accent mais à la

perfection) que si on attendait de lui une réponse, il était préférable de venir le chercher sur le sujet de ses livres. Et le journaliste en question se l'était tenu pour dit. Mais hélas, après la conférence, le taxi qui le ramenait à son hôtel avait été assailli par des motards. La première salve de kalachnikov avait fait éclater les vitres et criblé le philosophe qui se trouvait à l'arrière. Son secrétaire, qui était aussi son garde du corps, avait réussi à se dégager. Il avait roulé sur le sol, pistolet au poing, et il avait abattu les deux motards. Mais lui-même avait été touché, et il devait mourir, la nuit suivante, sur la table d'opération.

En l'espace d'une heure, Nice était devenue le centre de l'attention et de l'émoi de la presse du monde entier. L'assassinat de Julius Orbach faisait les gros titres. Il soulevait l'indignation. On avait retracé les grandes étapes de sa carrière. Des chefs d'état, des artistes, des intellectuels avaient voulu lui rendre hommage. On avait exhumé l'enregistrement d'un entretien avec Philip Roth où il disait (en anglais) tout ce qu'il devait à l'enseignement d'Emmanuel Levinas. Surtout on avait rappelé la liste interminable des assassinats terroristes commis, au fil des décennies, au nom de la cause palestinienne. Car on ne doutait pas que l'assassinat d'Orbach s'inscrivait dans la même série. Et dès l'aube du lendemain, un vaste coup de filet avait été effectué dans les milieux radicaux de Nice et de ses environs. Et c'est ainsi que, pour la première fois, j'ai entendu parler du squat de la rue Pierre Pietri et du groupe auquel appartenait sans l'ombre d'un doute les deux assaillants. Et comme la rue Pierre Pietri est adjacente de l'église

Saint Etienne où j'avais mes habitudes lorsque j'étais enfant, je me suis souvenu du bar du KWa, situé tout près de là, à l'angle de la rue Vernier et de la rue Dabray. Je me suis souvenu de ce jour d'hiver où j'avais aperçu Arsène derrière la vitre, qui se tenait debout au comptoir, devant un verre de rhum, et où j'étais entré pour vérifier que je ne me trompais pas, que c'était bien lui, et pour tenter vainement de renouer le contact. Et le groupe d'étudiants qui étaient alors assis à une table voisine, et qui m'avaient impressionné par leur beauté et par leur gravité, par leurs yeux cernés dans des visages trop pâles, et par les quelques mots que j'ai pu entendre, sortant de la bouche de celui qui paraissait leur chef, où il était question de colonialisme, de la Nakba, de l'occupation de la Cisjordanie, de résistance, de résistance encore, j'ai cru les revoir aussi, et en un instant j'ai eu l'intuition que les deux assaillants figuraient sur l'image.

Je n'en ai rien dit à personne, et d'abord, dans la presse, il ne fut pas question de lui, de mon ancien élève, mais deux jours plus tard son portrait figurait en première page des journaux avec son nom écrit en toutes lettres. Il était recherché. Il avait trempé dans cette affaire. Et maintenant il était traqué comme un animal.

J'ai dit: "Il est chez vous? Je ne vois pas bien ce qu'il espère. Il doit se rendre à la police. Il faut lui dire cela, qu'il doit se rendre à la police. Et au plus vite.

— C'est bien ce que j'essaie de lui faire entendre, mais il parle de prendre un avion.

— Pour aller où?

— Il dit que des gens qui se trouvent en Algérie ont pris contact avec lui, par un intermédiaire, et qu'ils l'attendent.

— Cela n'a pas de sens. L'aéroport est surveillé. Il sera arrêté.

— Il le sait, mais il veut tenter sa chance. Il dit qu'il est malade, qu'il ne lui reste pas longtemps à vivre et qu'il ne veut pas finir en prison.

— Mais il ira en prison, et vous aussi, vous aurez à vous expliquer avec la police. Enfin, Abel, il est bien temps qu'il se souvienne de vous. Vous ne lui devez rien. Il vous a causé déjà assez d'ennuis. Ou est-ce que je me trompe?

— Je ne peux pas le chasser, je ne peux pas le dénoncer, monsieur Morel. Et il me parle de vous.”

J'ai fait mine de ne pas entendre. J'ai dit: “Tel que je vous connais, j'imagine que vous lui avez donné de l'argent pour acheter son billet d'avion?

— Exact. Je lui ai même donné des vêtements propres et des médicaments. Il tousse, il est maigre, on croirait qu'il dort sous les ponts depuis des mois. Il dit qu'il n'est pour rien dans cet assassinat. Qu'il ignorait tout de ce projet. Qu'il a été accueilli par ces jeunes gens quand il était au plus mal, mais qu'ils ne l'ont jamais mêlé aux affaires de leur groupe.

— On veut bien le croire! Comment auraient-ils pu lui faire confiance? Là n'est pas la question. Et que veut-il de moi?

— Il me parle de vous, de ses années au lycée de Contes, et d'une jeune fille qu'il a connue là-bas. Il dort dans la journée, et la nuit, quand les autres clients sont

montés se coucher, il n'en finit pas de me parler de cette personne à laquelle je comprends qu'il n'ose pas s'adresser, et à laquelle peut-être il voudrait faire passer un message. Et il me dit que vous restez le seul à les avoir connus quand ils étaient ensemble."

On raconte qu'une boutade courait dans les studios hollywoodiens de l'époque héroïque, selon laquelle, quand une histoire finit bien, c'est qu'elle n'est pas finie. J'avais pu croire que l'histoire d'amour entre Arsène et Elvire était finie depuis longtemps. Qu'elle n'avait été qu'une chimère d'adolescents, qu'elle s'était dissoute dans l'air comme les rêves s'effacent au réveil. Qu'eux-mêmes l'avaient oubliée, qu'il ne restait que moi pour en garder le souvenir et pour confondre notre faubourg ouvrier de la vallée du Paillon avec la Véronne du conte de Shakespeare. Et voilà qu'Abel m'annonçait qu'au moins dans le cœur du garçon, ce vieil amour parlait encore. Mourir, dormir, rêver peut-être... Selon toute apparence, Arsène était arrivé au bout de son chemin. Mais avant que la police ne l'arrête et qu'il ne meure, il suffirait que je me rapproche de lui, que je l'interroge, que je l'écoute, pour que leur belle histoire finisse comme un roman.

15.

"J'aurais dû être avec les autres quand la police a envahi le squat de la rue Pierre Pietri, mais Arthur m'avait envoyé dans un appartement de la cité Aristote, à Bon Voyage. Vous connaissez?

— Oui, bien sûr. Que faisais-tu là-bas?

— J'étais chargé de peindre les murs. Depuis le début, j'étais chargé de petits travaux de peinture. Cela se passait dans des appartements qu'ils squattaient pour y accueillir des migrants, sans doute aussi des personnes qui étaient recherchées par la police mais que je n'ai jamais vues. Je prenais tout mon temps. Il me fallait un mois pour faire le travail qu'un autre aurait réalisé en trois jours. En plus, je pouvais rester des semaines sans rien faire parce que j'étais malade. Ils ne m'en faisaient pas le reproche. Ils me soignaient. Et d'habitude, le soir, quelqu'un venait me chercher en voiture pour me ramener au squat de la rue Pierre Pietri où je partageais le repas et où je dormais avec eux. Mais ce soir-là, ils m'avaient oublié. Cela arrivait quelquefois, et j'ai dormi dans le même appartement où je travaillais sans me poser trop de questions. Ce n'est que le lendemain matin, quand je suis allé boire un café au PMU du coin... Il était question de l'attentat. Sur l'écran de télévision où on suivait, l'après-midi, les arrivées des courses de chevaux, on voyait des photos de l'attentat, des vidéos d'interviews de la victime et d'autres personnes qui lui rendaient hommage, et on disait que les complices étaient activement recherchés. Alors, il n'était pas question d'eux... Mais tout de suite j'ai eu peur. J'ai essayé d'appeler Arthur, mais son téléphone ne répondait pas. Alors, j'ai eu encore plus peur, et je suis retourné à l'appartement où j'avais mon chantier.

— Et ensuite, quelqu'un est venu te dire que tu pouvais trouver refuge en Algérie?

— Oui, quelqu'un de là-bas. Trois jours étaient passés. On avait annoncé l'arrestation des autres

membres du groupe, et ma photo avait été publiée en première page de *Nice-Matin*...

— Ils t'ont proposé de l'argent pour payer le voyage?

— Oui, mais j'ai refusé. Je ne connaissais pas ces gens. Je ne sais pas pourquoi mais je me suis imaginé que ce pouvait être un piège. Et puis, j'ai pensé à Abel. Je me suis souvenu qu'il avait repris le bail d'un hôtel situé à Caucade, près de l'aéroport. Alors, j'ai traversé la ville en craignant de me faire arrêter."

L'hôtel Marilyn fait partie des villas d'allures modestes, à la façade blanche, précédées d'un jardin, qui s'alignent dans l'avenue du Docteur Émile Roux, tout à l'ouest de Nice. On se demande à quels touristes timides il peut bien convenir. Il semble mieux fait pour accueillir les amants de passage, mais aussi des couples de retraités qui y prennent pension parce qu'ils s'y sentent comme chez eux, avec le soleil en plus et des roses sous leurs fenêtres.

Abel m'avait demandé d'arriver un peu tard, quand il aurait fini de servir ses clients et que ceux-ci auraient regagné leurs chambres. Et d'abord, nous avons dîné tous les trois, et j'ai été surpris que le menu fût le même que celui que j'avais partagé un jour, sur le port, avec les patrons de La Barque rouge et leur chanteuse. Des tranches de foie persillé, cuites à la poêle, accompagnées de tagliatelles.

Nous avons bu du vin. Abel a fait la conversation. Il a parlé du bruit que les avions faisaient dans le ciel. Certains clients s'en plaignaient mais ceux qui restaient plus longtemps en prenaient l'habitude. Surtout les plus

vieux. Ils disaient qu'il était rassurant de savoir ainsi que le monde continuait de fonctionner. Que c'était comme le bruit des sirènes des voitures de police et celui des ambulances qu'ils entendaient la nuit. Eux ne servaient plus à grand chose, disaient-ils, mais qu'au moins les avions continuent d'atterrir en douceur, et que les ambulances continuent de transporter les malades, et que les pompiers courent éteindre les incendies avant que les habitants des immeubles ne sautent par les fenêtres! Que demander de plus au monde et à la vie? La France était tout de même un beau pays! Et pendant tout ce bref repas, Arsène n'a pas dit un seul mot. Il a bu plus que nous. Mais ensuite, Abel a allumé une cigarette, il s'est levé pour débarrasser la table et, comme j'ai voulu l'aider, il m'a répondu que non, qu'il fallait maintenant que j'emmène Arsène faire une promenade au grand air. "Il n'attend que cela, m'a-t-il dit. Il t'attendait depuis trois jours. Prenez votre temps. Je crois qu'il a beaucoup de choses à te raconter." Et c'était la première fois, depuis que nous nous connaissons, qu'Abel me tutoyait.

Et alors, ça n'a pas fait un pli. À peine nous étions-nous éloignés que, sans préambule, Arsène a commencé à me raconter tout ce que j'ignorais encore.

Il m'a expliqué comment le groupe commandé par Arthur avait pris soin de lui. Comment il avait pu survivre en marge de ce groupe sans se sentir complètement perdu. Sans se noyer. Il a dit: "Ils parlaient devant moi, c'est vrai, mais ils savaient que je ne les écoutais pas, que j'avais l'esprit ailleurs. C'était surtout le soir, quand nous allions manger notre

couscous au restaurant de chez Kader, où nous étions les seuls clients, derrière le rideau de fer à demi baissé, et où il y avait toujours de la musique. Ensuite, nous rentrions en marchant lentement dans la rue déserte. Je marchais derrière eux. C'était le moment où Arthur prenait Maria Luisa par le cou. Il tenait une cigarette dans l'autre main, et il continuait de parler. Maria Luisa était plus grande que lui. Ils étaient rigolos. Arthur parlait pour les autres en même temps que pour elle. Il faisait son métier de chef. De nuit comme de jour, il ne cessait pas d'expliquer, de raconter. Mais à présent, c'étaient plutôt des anecdotes concernant des aventures qui s'étaient déroulées ailleurs, dans d'autres villes. Souvent en Italie. Et c'était le moment où les autres riaient avec lui. Leurs voix résonnaient dans la rue déserte, sur la façade grise de l'église Saint Étienne. Parfois c'était Frida, parfois c'étaient les deux qu'il prenait par le cou, et elles se trouvaient ainsi emportées avec lui comme s'ils avaient volé, pas très loin du sol, plutôt comme s'ils avaient glissé sur des tapis volants ou sur des courants d'air.

Puis, il m'a parlé de ses habitudes de peintre, des visites que Maria Luisa venait lui faire, à l'heure du déjeuner, dans les appartements où il s'employait tant bien que mal à repeindre les murs. Où elle lui disait les doutes, les espoirs, les tourments que lui inspirait son amour pour Arthur. Où elle lui parlait de l'Irlande où elle aurait voulu aller vivre avec lui. Et comment ils finissaient par s'endormir en écoutant la pluie qui tombait dans la cour, derrière les fenêtres ouvertes.

Enfin, après longtemps, il m’a parlé d’Elvire. Il m’a raconté cette soirée étrange où ils avaient pique-niqué sur la plage, avec leurs amis, avant de remonter à pied, seuls tous les deux, dans l’obscurité, jusqu’à se retrouver à la terrasse d’un glacier qui formait un îlot de lumière. J’avais compris la chaleur étouffante qui collait les vêtements sur la peau, et la présence soudain de cet homme en chemise blanche qui semblait trop bien connaître Elvire, sans s’étonner d’ailleurs qu’elle fût avec Arsène. Mais ils étaient si jeunes, et c’est seulement alors que j’ai pu lui demander si, depuis cette lointaine époque, il l’avait revue. Et il m’a répondu que oui, oui, bien sûr, un certain nombre de fois, quand il était imprimeur, depuis qu’il était revenu de Paris.

“Oui, oui, a-t-il redit encore. Mais combien de fois, je ne saurais le dire. Elle m’appelait à mon bureau et elle me disait: ‘Ce soir, demain, s’il te plaît, tu m’emmènes faire un tour dans ta belle voiture? Tu veux bien?’ J’avais alors de belles voitures. Et nous allions nous promener ainsi sur les routes des collines. Des nuits entières à errer, à parler, à nous arrêter n’importe où dans les vignes de Bellet, à couvrir les vitres avec la buée de nos souffles. Puis, nous sortions pour faire quelques pas dans les chemins creux. Parfois il faisait froid et nous tremblions de tous nos membres en nous tenant la main. De là-haut, vous savez, on voyait les pistes de l’aéroport mieux qu’on ne les voit d’ici. Et puis nous repartions sans savoir où aller, juste pour errer jusqu’au petit matin.

— Et tu dis que c’était elle parfois qui t’appelait?

— Non, c'était elle toujours. Quant à moi, je n'osais pas le faire. Je n'avais aucune place dans sa vie. Je ne voulais pas déranger sa vie. Elle avait des enfants, un vrai métier. Et moi, qui étais-je pour la solliciter, pour la distraire, qu'avais-je à lui offrir, même si je ne pensais qu'à elle? Elle était la personne la plus merveilleuse du monde et, malgré mes belles voitures, je n'étais qu'un voyou.

— Tu n'étais qu'un voyou, Arsène, mais elle t'a aimé!

— Ne dis pas cela, professeur! Peut-être que je mens. Peut-être que j'exagère. Tu sais comme j'ai bu! Je ne sais pas combien il y a eu de fois pendant toutes ces années. Peut-être dix, peut-être cinq, peut-être deux seulement.

— Peu importe combien de fois, Arsène. L'important, c'est qu'elle t'a appelé.

— Tu es gentil, professeur. Tu lui diras que nous avons parlé d'elle et que je l'ai aimée.”

Et c'était la première fois qu'à son tour, il me tutoyait.

Le lendemain, à l'aéroport, il a été arrêté. Il a été mis en prison et quatre mois plus tard, il a été libéré pour raison de santé. Nous nous sommes vus une fois dans un café. Il est venu chez moi, un soir, et nous avons dîné en écoutant de la musique. Il ne pouvait plus boire, il ne pouvait plus fumer, il fermait les yeux pour écouter la musique. Je lui ai fait écouter *Where Is My Love* de Cat Power. Il est mort bientôt après.

Au crématorium de l'hôpital Pasteur, nous étions quatre: Elvire, Maria Luisa, Abel et moi. J'avais apporté

quelques photos de Contes, Elvire en avait apporté d'autres. Nous les avons alignées sur un banc.

“Vous pourriez en faire un petit livre”, a dit Maria Luisa.

“Il faudrait y ajouter un texte”, a dit Abel.

J'aurais aimé y ajouter leurs voix.

(Juin-juillet 2024)

Un père venu d'Amérique

1.

Quand Violaine est rentrée, il devait être un peu plus de minuit, et j'étais en train de regarder un film. Le second de la soirée. À peine passé la porte, j'ai entendu qu'elle ôtait ses chaussures et filait au fond du couloir pour voir si Yvette dormait bien. Dans la chambre, j'avais laissé allumée une veilleuse qui éclairait les jouets. Violaine l'a éteinte et maintenant l'obscurité dans le couloir était complète. Et douce.

Elle est venue me rejoindre au salon. Elle s'est arrêtée sur le pas de la porte. Pas très grande. Mince pas plus qu'il ne faut. Yeux noirs, cheveux noirs coupés à la Louise Brooks. Elle a dit: "Tout s'est bien passé?"

— À merveille.

— Elle n'a pas rechigné à se mettre au lit?

— Pas du tout. Je lui ai raconté une histoire et elle s'est endormie avant la fin.

— Elle n'a pas réclamé sa Ventoline?

— Non. D'abord, elle est restée assise dans son lit, et j'ai vu qu'elle concentrait son attention pour respirer lentement. Elle m'écoutait à peine, puis elle a glissé sous le drap et très vite elle s'est endormie."

Un bras levé avec la main qui s'agrippe au chambranle de la porte. Les pieds nus, l'un qui vient se poser sur l'autre, qui le caresse. J'avais déjà vu cela dans un film ou dans un roman policier, ce qui n'enlevait rien au plaisir de le revoir ici. Elle s'est tournée vers l'écran du téléviseur sur lequel apparaissait

l'image arrêtée, en noir et blanc, d'une voiture qui roulait sur une route de campagne, bordée de grands arbres. Elle a dit: "Tu regardais un film?

— Oui, mais j'en connais la fin."

J'ai failli lui parler des chevaux que le gangster allait retrouver. C'était lui qui conduisait la voiture. Il était salement amoché, sa blessure saignait et la voiture faisait des embardées sur la route. Mais il ne tarderait pas à retrouver les chevaux de sa jeunesse, gambadant dans un pré, et alors il quitterait la voiture pour marcher jusqu'à eux, plié en deux, en se tenant le côté où le sang faisait une tache énorme sur sa chemise, avant de tomber sur les genoux, puis de se coucher dans l'herbe. J'ai dit seulement: "Je vais te laisser dormir. Il est tard."

Elle a hoché la tête. Elle a baillé. S'est étirée. Visiblement, elle avait bu et sans doute un peu fumé aussi. Où? Avec qui? Il ne m'appartenait pas de le savoir, ce n'était pas mon affaire.

Elle s'est avancée dans le salon. Elle s'est jetée sur un fauteuil, les jambes balancées par-dessus l'accoudoir. Je ne sais pas dire de quelle couleur était sa robe, seulement qu'on ne pouvait pas faire plus court ni plus léger.

En mai, la chaleur arrive en même temps que les touristes. C'est le moment où les restaurants ouvrent leurs terrasses sur les plages. Elle avait transpiré. On jouait de la musique sur la plage où elle était. Peut-être avait-elle dansé. Puis, tournant le dos à la musique, elle avait marché sur les galets pour aller tremper ses pieds dans l'eau noire. Une ombre derrière elle? À cette heure, elle aurait mieux été sous la douche, puis tout de

suite dans son lit. Mais elle ne voulait pas que je parte. Elle a dit: “Je voudrais d’abord que tu me racontes une histoire. Je ne te demande pas de m’accompagner sous la douche, ni de m’aider à me brosser les dents, ni d’attendre que je m’endorme. Je sais qu’il ne faut pas. Je veux juste que tu me racontes une histoire, comme tu as fait pour Yvette. Que tu me parles un peu, s’il te plaît. Et puis, je te laisse tranquille.

— Dans ce cas, je vais me servir un verre.”

Quand je garde Yvette, je mange un sandwich et je bois de l’eau, mais maintenant qu’elle dormait et que sa mère était près d’elle... Dans son sommeil, Violaine l’entendrait respirer. Et demain, ce serait dimanche, elles auraient toute la journée devant elles pour s’occuper l’une de l’autre. Pour visiter les boutiques qu’elles trouveraient ouvertes. Pour déjeuner au restaurant. Et, quant à moi, il était largement l’heure de mon whisky du soir.

“Il y a de la Vodka au frais, a-t-elle dit.

— Merci. Mais je vais chercher chez moi ce qu’il me faut.”

Il suffisait de traverser le palier. Nos portes se font face. J’ai fait de la lumière juste assez pour mesurer la dose de Glenfiddich que je versais dans mon verre, puis j’ai éteint, j’ai refermé la porte et je suis revenu m’asseoir sur le même canapé, auprès de la même Louise Brooks, avec un seul verre à la main. Je ne voulais pas qu’elle boive.

Elle n’avait pas bougé de son fauteuil, elle me regardait d’un drôle d’air, elle hésitait, puis elle a dit: “Comment étais-tu quand tu étais jeune, Quentin? Tu as

bien des photos? Montre-moi des photos! Et tu étais marié?

— Je n'ai pas de photos et j'étais beaucoup plus délabré à l'époque que tu me vois maintenant. Tu n'as aucun regret à avoir, je n'aurais pas fait l'affaire.

— Je suis sûre que tu étais très beau. Et tu étais marié?

— J'ai connu une mauvaise période, et oui j'étais marié. J'avais renoncé à être professeur pour devenir écrivain, mais ça ne marchait pas. J'ai laissé ma femme travailler toute seule pendant cinq ou six ans sans arriver à rien. Puis, nous avons eu un enfant et, après deux ou trois ans encore, elle est partie avec lui. Elle s'est envolée. Alors, j'ai recommencé à enseigner dans les collèges. J'ai pensé qu'en vivant seul, je pourrais travailler mieux à mes projets de romans, mais je réussissais seulement à boire beaucoup, à fumer beaucoup et à prendre des médicaments. Je t'assure que je n'étais pas beau à voir.

— Et comment t'en es-tu sorti?

— En devenant portier de nuit à l'hôtel Meurice. Je voulais me renseigner sur le métier de portier et sur la vie de l'hôtel pour écrire une histoire. Je n'ai pas écrit l'histoire mais le propriétaire de l'hôtel s'est intéressé à moi, il m'a pris en amitié, et c'est lui qui m'a appris à vivre, comme s'il était mon père.

— Il vit toujours?

— Non, il est mort dans son pays, à Tel Aviv. Mais avant de mourir, il a fait de moi son successeur.

— Et maintenant, tu ne bois plus, tu fréquentes la salle de sport, le stand de tir, et tu t'occupes de cinéma! Et tu t'occupes de moi!

— Non, je m'occupe de la petite Yvette. Tu es trop grande pour que je m'occupe de toi. Et maintenant que je t'ai tout dit, il faut dormir!”

2.

Nous avons rendez-vous à l'hippodrome de Cagnes-sur-mer. Nous arrivons en fin d'après-midi et presque aussitôt je reçois un appel de Philippe qui me dit qu'il sera en retard. Il est retenu par une affaire, il en aura terminé d'ici une heure ou deux, et si nous voulons l'attendre, il dînera avec nous.

Amar pénètre pour la première fois sur un champ de course. Je lui fais découvrir les lieux, je lui explique les règles, surtout je lui montre les chevaux. Il y a foule. Beaucoup d'amateurs restent perchés sur les tribunes. Ils se servent de jumelles et se dressent pour mieux voir. Quelques-uns sont vêtus comme on ne s'habille qu'ici et peut-être à l'opéra. Dans les allées, de lourds essaims se forment et se déplacent à l'aveugle pour prendre les paris. Des baraques éclairées proposent des hot-dogs et de la bière. Des cloches sonnent. Des appels sont diffusés par les haut-parleurs. Amar s'amuse de ce qu'il voit. Il me raconte que son grand-père a longtemps travaillé sur l'hippodrome du Caroubier, à Hussein-Dey, près d'Alger. Qu'il n'a pas connu ce grand-père ni d'ailleurs l'Algérie, puisqu'il est né à Lyon, mais que sa mère a gardé des photos qu'elle lui montre parfois.

Je l'entraîne du côté des paddocks. Je l'impressionne à bon compte en lui montrant que je connais des entraîneurs et même des jockeys. Ceux-ci nous parlent des chevaux comme si nous étions d'authentiques turfistes. La petite taille des jockeys, les jambes fines des chevaux, l'air qu'ils soufflent par leurs larges narines, le crottin qu'ils lâchent derrière eux, leur façon de balancer la tête et de se tordre le cou, leurs larges flancs qu'on caresse, leurs yeux tristes. Amar m'interroge: "C'est un endroit où vous venez souvent?" Je lui réponds que non, mais que nous sommes un petit groupe de camarades à nous y retrouver à intervalles réguliers, au fil des ans. Certains plus assidus que d'autres, mieux introduits dans le milieu, qui nous servent de guides. Et puis, on y rencontre de jolies femmes.

C'est l'automne, la nuit tombe et maintenant il fait froid. Philippe nous a rejoints. Nous montons nous installer à la table que j'avais réservée, devant la verrière depuis laquelle on aperçoit les pistes et, derrière les pistes, dans le ciel noir, les avions qui approchent de l'aéroport et qui semblent, un instant, s'immobiliser dans le ciel. C'est moi qui ai provoqué cette rencontre. Une fois les commandes passées, les autres attendent que je m'explique. Je m'adresse à Amar. Je dis: "Je voulais te présenter à Philippe Veilhan, commissaire divisionnaire et un vieil ami." Puis, en regardant Philippe: "Je t'ai parlé d'Amar. Il travaille à l'hôtel avec moi. Il en est le concierge et je pense qu'il sera bientôt capable d'en prendre la direction."

Philippe ne répond pas. Il hoche la tête. Ses yeux clairs scrutent nos visages, tour à tour, comme s'il cherchait une ressemblance. Il retire ses lunettes pour en essuyer les verres. Il est élégant, plus jeune que moi, plus mince et ne sourit jamais. Ses collaborateurs le craignent, ils le surnomment le lynx. Quand il a quelque chose d'important à dire à l'un d'eux, un reproche à lui faire, il lui donne rendez-vous à la piscine. Ce peut être une piscine publique ou l'une de celles qu'on trouve sur les toits des hôtels. Il les connaît toutes et il est reçu partout avec discrétion et déférence, comme un hôte de marque. Après quelques longueurs où les deux hommes se mesurent et où Philippe l'emporte toujours, ils s'asseyent l'un près de l'autre sur la berge du bassin, avec les pieds dans l'eau, et Philippe parle seul. Eitan faisait pareil avec moi. C'est à la piscine d'abord qu'il est devenu mon maître.

J'ajoute à l'adresse de Philippe, sans le quitter des yeux: "Je voulais qu'Amar te connaisse, et je voulais te demander pour lui une autorisation de port d'arme et l'accès au stand de tir." C'est à peine s'il a cligné des yeux. Il répond: "Le nôtre? Celui de la police?" Et moi: "Je crois qu'il en serait très fier."

Pendant ce temps, Amar nous dévisage en se demandant à quel jeu nous jouons. Rien ne lui laissait prévoir que je ferais cette demande. Il voudrait comprendre, mais il se tait et c'est Philippe qui me répond: "Tu crains quelque chose pour l'hôtel? Tu as reçu des menaces?"

— Non, mais Eitan m'avait présenté à toi. C'est lui qui m'avait emmené au stand de tir où j'ai pu prendre

mes habitudes. Parce que vous étiez amis, tu lui as fait confiance, et toi et moi sommes devenus amis. Est-ce exact?

— Exact!”

Philippe hoche la tête, il baisse les yeux. Le silence se prolonge. C’est Amar qui le rompt: “Pardon, mais qui était Eitan?”

Je réponds: “Eitan était un franco-israélien propriétaire de l’hôtel Meurice. C’est lui qui m’a donné ma chance.”

Philippe ajoute en regardant Amar: “Eitan était un ancien commandant de Tsahal. Il vivait une grande partie de l’année à Tel Aviv, et c’est là qu’il est mort d’un cancer il y a bientôt dix ans. Et nous étions amis.”

J’ai peur alors qu’Amar pose la question qui lui brûle les lèvres. Celle qu’il ne doit pas poser. Un officier israélien et un commissaire de police français. Pourquoi et comment se sont-ils rencontrés? Pourquoi et comment sont-ils devenus amis? Ni l’un ni l’autre ne me l’a jamais dit. Quant à moi, j’ai su me taire, et je constate que le jeune est assez intelligent pour se taire lui aussi.

Nous mangeons en silence. Des filets de soles accompagnés de petits légumes, un filet d’huile d’olive qui les arrose et, pour la boisson, une bouteille d’eau gazeuse et une autre d’eau plate. Après quoi, tout de même, avec les cafés, une coupe de glace. Enfin, Philippe essuie ses lèvres et il revient vers moi. Il dit: “Amar est au courant de ce qui s’est passé à l’hôtel, il y a cinq ans?”

— Il en a entendu parler, bien sûr, il a lu les journaux. Mais je voulais qu'il en ait, ce soir, entre nous deux, un compte rendu exact.

— C'est moi qui parle?

— C'est toi."

Et Philippe dit alors: "Le compte rendu exact tient en quelques mots. Quentin était à l'hôtel, un soir, en compagnie du concierge d'alors. À minuit, ils se trouvaient tous deux debout derrière le comptoir, occupés à vérifier des factures. Deux hommes sont entrés. Ils ont demandé le numéro de chambre d'un client avec lequel, disaient-ils, ils avaient rendez-vous. Le concierge a voulu savoir qui il devait annoncer. Les deux hommes ont aussitôt sorti des armes de poing et ils ont hurlé qu'on leur indique le numéro de la chambre. Le concierge a fait semblant de chercher dans un registre. Il gagnait ainsi le temps qu'il pouvait. Quelques secondes à peine. Les autres continuaient de hurler. Ils balançaient leurs armes à bout de bras comme des tuyaux d'arrosage..."

Je l'interromps. Je dis: "C'est à cet instant que j'aurais dû intervenir. J'avais mon arme sous la main.

— Après..." m'interrompt Philippe sans me regarder. "Tu parleras après." Et il poursuit: "Le client avait sa chambre au premier étage. Il a entendu les cris des agresseurs. Nous savons maintenant qu'il était prévenu du danger. Il est descendu avec une arme et aussitôt il a tiré. Philippe et le concierge ne l'ont pas vu arriver, il était derrière eux. Les coups de feu ont éclaté. Le défenseur a abattu les deux assaillants, mais un tir l'a atteint. Il est mort sur le coup. Le concierge a été atteint,

lui aussi, dans le thorax, et il est mort deux heures plus tard à l'hôpital. Philippe en est sorti indemne. Un vrai miracle!

— Je n'ai pas été à la hauteur. Ce n'était pas la peur. J'ai beaucoup réfléchi et je crois véritablement que ce n'était pas la peur. J'ai hésité une seconde de trop.

— Tu n'avais aucune chance. Sais-tu à quelle distance tu te trouvais des assaillants?

— Deux mètres, deux mètres cinquante peut-être?

— Nos experts ont dit pas plus de deux mètres. Ta main et ton arme étaient sous le comptoir, tu étais collé dessus, aussi nuls et excités qu'ils pouvaient être, les deux connards ne t'auraient pas laissé le temps! Tu n'aurais pas seulement pu les menacer!

— J'ai hésité, il n'en reste pas moins que j'ai hésité et que le concierge est mort!”

Nous avons payé puis nous avons accompagné Philippe à sa voiture. Quand nous sommes arrivés devant elle (il avait déjà sa clé à la main), Philippe m'a dit: “Tu ne m'offrirais pas un de tes excellents whisky?

— Bien sûr, si tu veux. On se retrouve chez moi?”

J'ai ce qu'il faut chez moi pour écouter de la musique. J'ai choisi Wayne Shorter et Herbie Hancock. Avec eux, tard le soir, il n'est pas nécessaire de parler, et je n'étais pas certain que Philippe ait envie de parler. Et j'ai choisi aussi un Aberlour sans âge. Nous nous sommes installés dans des fauteuils, nos verres à la main, et du temps est passé. Puis, c'est Philippe qui a pris la parole. Il s'adressait à Amar. Il a dit: “Vos parents ont quitté l'Algérie à cause du GIA?

— Oui, monsieur.

— Ils ont eu affaire à eux?

— Mon père était disquaire. Il avait sa boutique à Bab-El-Oued. Il était spécialisé dans la musique maghrébine. Cette musique n'était pas enregistrée en Algérie mais par des Algériens émigrés à Paris ou à Lyon. Paris et Lyon étaient alors les plateformes planétaires des musiques de chez nous dont la vogue ne cessait de se répandre. Mon père prenait l'avion pour rencontrer les artistes, les producteurs. Il adorait assister aux séances d'enregistrement, il était devenu un habitué des studios, il s'asseyait dans un coin, il connaissait tout le monde. Puis, il revenait avec des valises pleines de cassettes qu'il écoulait en trois jours. Et en retour, les vedettes de Paris et de Lyon venaient chez nous pour se produire avec les artistes locaux. Des soirées s'organisaient dans un café voisin, elles attiraient beaucoup de monde. Le patron du café était un ami de mon père. Il s'appelait Saïd. Les barbus du GIA les ont menacés, mon père et lui. Il fallait que la musique s'arrête. Elle était impie. Saïd et mon père ont fait ceux qui ne comprenaient pas. Ils ont dit que la jeunesse s'amusait, qu'on passait ensemble des soirées formidables, et puis ce n'était pas de la pop américaine, on chantait en arabe. Où était le mal? Jusqu'à ce qu'un matin, on trouve Saïd égorgé derrière son comptoir. Alors, mon père a fermé boutique, il a pris l'avion pour Lyon, et il s'y est installé comme il a pu avec sa femme et son fils.

— Son fils?

— Oui, mon frère aîné, qui est plutôt mon demi-frère. Mon père était plus vieux que ma mère. Yacoub est l'enfant d'un premier mariage.

— Et à Lyon?

— Mon père n'a pas retrouvé l'envie. Il ne s'en est jamais remis. Nous habitions à la Guillotière, notre appartement avait un petit balcon, il y sortait une chaise, et il restait assis là, du matin au soir, à fumer des cigarettes et à penser à l'Algérie. Il est mort cinq ans plus tard, j'avais trois ans, et ma mère a travaillé toute seule pour nous élever. Aujourd'hui, elle est mariée à un homme gentil, un Français qui a lui aussi des enfants. La page est tournée.

— Je comprends.” Philippe a hésité. Il regardait son verre tenu à deux mains dans lequel il restait une larme de liquide doré, puis il a levé les yeux vers le garçon. Il a dit: “Et votre frère?

— Mon frère?

— Oui, vous m'avez dit que vous aviez un demi-frère plus âgé...

— Mon frère est commissaire de police à Roubaix.”

Le visage de Philippe s'est soudain éclairé, il a failli sourire. Il a hésité encore, un regard de nouveau dans son verre dont il a avalé la dernière larme de whisky. Puis, il a levé les yeux et il a repris d'une voix plus ferme: “Cela t'ennuierait que je prenne contact avec lui, que nous fassions connaissance?

— Bien sûr que non, monsieur! Je vous écris son numéro de téléphone. Il s'appelle Daoud, comme moi. Yacoub Daoud. Il sera très heureux de parler avec vous!”

— Tu sais, je ne l'embêterai pas longtemps, des questions de routine. Nous parlerons du métier. Il te faudra tout de même remplir un formulaire. Après quoi, je mettrai mon tampon!”

Philippe avait plié et glissé dans sa poche le feuillet qu’Amar avait détaché de son bloc Rodhia, il avait posé les deux mains sur les accoudoirs de son fauteuil, il était en train de se lever et moi-même j’étais déjà debout, quand j’ai dit: “Attends, s’il te plaît, au point où en sommes et avant que tu partes, je voudrais te poser une question.”

Philippe a levé les yeux vers moi, il a relâché ses bras, il s’est enfoncé dans le fauteuil, et il a dit: “Je crois deviner laquelle. Il fallait bien que nous y venions un jour. Allons, je t’écoute!”

Je suis resté debout. Amar était debout lui aussi. J’ai dit: “Comment as-tu connu Eitan?”

Philippe a souri. Cette fois, il a vraiment souri. Il a dit: “Eitan a été mon professeur.

— Ton professeur? Comment cela, ton professeur?

— Il animait un séminaire à l’École Nationale d’Administration où j’ai passé un an?”

J’avais imaginé beaucoup de réponses mais pas celle-ci. J’étais abasourdi. Un officier supérieur réserviste de Tsahal qui s’adresse à des policiers français dans le cadre d’un séminaire de l’ENA. J’ai dit: “Eh bien, voyons! Puisque tu l’affirmes! Et ce séminaire, tu irais jusqu’à me dire sur quoi il portait?

— De quoi pouvait-il s'agir selon toi? Nous n'avons pas à défendre nos frontières. Il était question de sécurité intérieure, de menaces islamistes..."

J'ai trouvé moyen de bredouiller encore: "Je me trompe ou ces questions relèvent du renseignement?"

Il n'a pas répondu mais ses yeux étaient droit dans les miens. Puis, il a claqué des mains, il a regardé sa montre et il a dit: "Allons, il est grand temps de s'en aller. Il ne me reste pas longtemps à dormir. Je nage à huit heures, et le jeune que j'attends est surentraîné!"

3.

"C'est gentil à toi d'être venu!"

— C'est gentil à toi de m'avoir invité!"

Rosa m'avait appelé pour me proposer de déjeuner au Club nautique où nous avions eu nos habitudes. André m'avait accueilli à la réception. "Monsieur Laszlo! Content de vous revoir! La pluie n'en finissait pas, nous pensions que le printemps ne viendrait jamais. Et d'après la météo, il semble qu'il doive pleuvoir encore. Raison de plus pour profiter d'un jour comme celui-ci! Madame Mancini vous attend, je vous conduis à sa table!"

Rosa avait choisi une table sur la terrasse. Nous étions en mai et le soleil resplendissait. Le Club nautique est une manière de forteresse qui s'avance en éperon sur la mer, comme pour protéger l'entrée du port, encore qu'il ne fût jamais dédié qu'à la plaisance, et sa terrasse offre le plus magnifique spectacle sur la ville ainsi qu'au premier plan, sur l'arrivée des paquebots de

croisière et sur la course des frêles esquifs des amateurs d'aviron ou de voile. On y passerait sa vie!

Rosa était en beauté. Une dégringolade de feuillage, d'oranges et de fleurs blanches, avec en arrière-plan un palmier aigu sur un fond de ciel bleu, dessinaient les motifs de la robe qu'elle portait. J'ai reconnu cette robe. Je l'avais repérée quelques jours auparavant dans la vitrine d'agnès b., rue des Ponchettes. J'en avais cherché le prix en me demandant à quelle femme j'aurais bien pu l'offrir, mais il n'y en avait pas.

Rosa était coiffée d'un chapeau en paille à large bord, elle arborait un franc sourire, un maquillage parfait, le rouge à lèvres en particulier assorti au rouge à ongles devait coûter la peau des fesses, et avec le Martini qu'André est venu me servir, accompagné d'un petit bol d'olives, sans que j'ai eu le temps d'attraper le serveur, tout commençait sous les meilleurs auspices. Mais presque aussitôt après, la conversation a pris un tour désagréable.

Plusieurs mois sont passés. Je serais incapable d'en retracer aujourd'hui le déroulement exact, mais je souviens que Rosa m'a demandé si j'étais toujours aussi occupé et je n'ai pas pu m'empêcher de voir dans sa question une nuance d'ironie. J'ai pesé mes mots pour répondre que j'observais toujours les mêmes habitudes, celles qu'elle me connaissait. Celles qui me convenaient.

“Oui, sans doute, a-t-elle répondu, mais il arrive qu'avec le temps, certaines personnes fassent évoluer les leurs.”

L'ironie cette fois ne faisait plus de doute. Rosa portait de larges lunettes de soleil, tandis que j'avais oublié les miennes, ce qui rendait le combat inégal. J'ai réussi à garder assez de calme pour répondre: "Ce n'est pas mon cas. Est-ce donc le tien?"

— Je crains bien que non.

— Tu as voyagé?

— Oui, bien sûr, le voyage en Grèce dont je t'avais parlé. Un long stage de yoga en Suisse. Un weekend à Milan, un autre à Londres.

— Avec toujours le même petit groupe?

— Oui, notre cercle de bridge. Et toi, je ne te demande pas si tu as voyagé?

— Tu le sais, je suis attaché à Nice comme l'arapède à son rocher. J'y trouve mon confort.

— Pas même un aller-retour en Australie?

— Mon fils ne répond pas à mes e-mails.

— Tu pourrais avoir envie de revoir sa mère.

— Qu'aurait-elle à faire de moi? Elle a sa famille."

Jusque là, j'avais gardé un assez bon contrôle du ton que j'employais. Mais sans doute était-elle décidée à me pousser dans mes retranchements. Ou est-ce que la raillerie lui est venue sans qu'elle y prenne garde? Elle a dit: "Et tu sers toujours de nurse à la petite Yvette?"

J'ai rétorqué: "Quelque chose comme cela, en effet. Une nurse anglaise. On pourrait dire aussi, plus simplement, que je suis auprès d'elle comme un vieux voisin de palier auquel on fait quelquefois tenir le rôle d'un grand-père absent. La comparaison serait plus exacte, tu ne crois pas? Ce n'est pas un rôle difficile à

tenir pour quelqu'un dans mon cas, et j'avoue que je le trouve plutôt agréable.

— Je vois où il ne faut pas toucher! Le point sensible!

— Nous n'allons pas nous quereller!

— Non, pardonne-moi! C'est juste que tu ne ressembles pas aux autres hommes que je connais. Remarque que c'est un compliment! Et ton livre sur Éric Rohmer, il avance?

— Mon éditeur m'accorde une année de plus. Je complète, je vérifie, je discute. Tout est éminemment discutable chez Éric Rohmer. D'ici-là, le Pathé Gare du Sud organise une rétrospective que j'animerai. En octobre prochain. Tu pourras venir!

— Tu sais qu'Éric Rohmer et ses jeunes filles en fleurs m'ennuient un peu. Mais dis-moi, j'ai vu que la boutique de ton amie Violaine devient très à la mode. Plusieurs de mes amies m'en parlent. J'y ai acheté des sandales et un fauteuil pour mon balcon. Et j'ai vu ainsi que la petite Mizuki travaille toujours avec elle.

— En effet, elles forment une bonne équipe. Elles sont inséparables.

— Tu es sûr qu'elles ne couchent pas ensemble?

— Mais enfin, Rosa, est-ce que tu t'entends parler? Depuis quand t'occupes-tu de savoir qui couche avec qui? Ce n'est pas ton affaire, ni la mienne!

— Alors là, tu exagères! Arrête de jouer la vierge effarouchée! Tu ne me diras pas que tu n'es pas amoureux de Violaine! Il suffit de la voir! Et qui ne le serait pas?

— Mais enfin, c'est invraisemblable! Arrête, s'il te plaît! Tu sais quel âge elle a et tu connais le mien? Je pourrais être son grand-père bien plutôt que celui de son enfant!"

Le reste du repas s'est passé en silence. Nous mangions des langoustes, ce qui demande du doigté. Elle buvait du vin blanc, moi de la bière. Le soleil tapait fort. Au moment du café, avec une petite voix, elle m'a demandé s'il ne serait pas plus confortable d'aller le prendre chez elle. Elle habite dans les grands immeubles blancs du parc Vigier, devant la mer. Nous n'avions que le boulevard à traverser. Il aurait été trop triste de nous quitter sur cette terrasse, après une dispute. Je l'ai suivie. Nous avons fait la sieste. J'étais en train de me rhabiller, près du lit, quand elle s'est réveillée. La joue sur l'oreiller, elle dit: "Tu t'en vas?" Comme je ne répondais pas, elle a ajouté: "Tu crois que nous nous reverrons?" La chemise ouverte, les doigts serrés sur la ceinture de mon pantalon, j'ai dit: "Tu as tes amis, tu as tes voyages, tu es riche, tu es ravissante. Il ne faut pas en demander davantage à la vie. Ce ne serait pas raisonnable." Alors, elle s'est redressée sur le lit et elle m'a crié: "Fous le camp!" J'ai attrapé mon portefeuille et mes clés, et je suis parti sans voir si elle pleurait.

4.

Gilberte Séguret venait chez moi, au Palais Longchamp. Elle me prévenait par téléphone au dernier moment: "Est-ce que je peux venir? C'est sûr que je ne te dérange pas?" Je ne saurais pas dire combien de fois

cela s'est produit au cours des six années qu'a duré notre relation. Il pouvait se passer six mois sans que je la voie ni qu'elle m'appelle. Elle était cancérologue au centre Antoine Lacassagne de l'hôpital Pasteur. Son mari était Bernard Séguret, directeur de la rédaction de *Nice-Matin*. Il était plus vieux qu'elle et Gilberte était plus vieille que moi. Ils habitaient une villa entourée d'un jardin, dans l'avenue Alfred de Musset, près du Parc Chambrun. Dès le début, il fut clair que je ne devais pas essayer de la voir en-dehors de chez moi. En arrivant, si c'était le soir, elle me demandait de lui préparer un plat de pâtes ou une omelette au jambon. Nous buvions deux verres de vin, nous écoutions de la musique, nous faisions l'amour, puis je lui appelais un taxi et elle repartait. Je lui parlais des films que j'aurais aimé revoir avec elle, j'en gardais des copies à portée de la main, mais nous n'en vîmes jamais que quelques images. Je me souviens de *Paris, Texas*. Je me souviens d'avoir admiré avec elle le visage de Nastassja Kinski, d'avoir aimé avec elle la musique de Ry Cooder. "Peut-être, me disait-elle, quand je serais vieille, que j'aurais pris ma retraite, si tu m'aimes encore!" Mais il ne devait pas lui arriver de prendre sa retraite. Elle n'en eut pas le temps.

Bernard Séguret était un homme brillant, très occupé. Il tenait le journal à bout de bras, tout Nice le savait. Il était présent à son bureau jusqu'à l'heure de la nuit où on lui apportait le premier exemplaire de l'édition du jour sorti de la rotative, et le matin il était de retour à onze heures pour diriger le comité de rédaction. À côté de cela, il faisait de la voile, il participait à des

régates, il était un membre influent du conseil d'administration du Club nautique. Yeux clairs, teint clair, épaules larges, visage glabre, il avait longtemps pratiqué le rugby. Gilberte voyait-elle d'autres hommes comme elle faisait avec moi? Son mari était-il au courant de notre liaison? Lui-même voyait-il d'autres femmes? J'ai imaginé toutes les combinaisons possibles, mais je n'ai jamais posé aucune de ces questions.

Une nuit, elle m'a appelé. Il devait être onze heures. Il y avait des mois que j'étais sans nouvelles. Elle a dit: "Si tu viens me chercher, je voudrais faire une promenade avec toi, où tu veux, mais ensuite il faudra que tu me ramènes à l'hôpital". À cette époque, j'avais une moto. Je me souviens de l'avoir attendue devant l'entrée de son service, dans l'avenue Valombrose déserte. Nous avons roulé en direction du port. Nous sommes passés devant le Club nautique qui était éteint, et nous avons continué sur le boulevard Franck Pilatte jusqu'au jardin Félix Rainaud qui s'étage en contrebas de la route, sur un rocher qui forme un promontoir devant la mer. Nous y sommes descendus. Nous étions seuls. Nous sommes restés longtemps assis sur un banc, blottis, en nous tenant les mains. C'était le tout début du printemps, il faisait froid. Et elle m'a parlé. Nos fronts appuyés l'un contre l'autre, elle m'a dit: "On ne s'habitue pas. Et pour certains malades, c'est plus difficile encore que pour les autres. Parce qu'on les suit depuis longtemps. Parce qu'ils sont seuls ou, au contraire, parce qu'ils ont un conjoint, des enfants, et qu'on s'est habitué à eux. Qu'on leur a parlé. Parce que, à un moment ou un

autre, on leur a donné de l'espoir, qu'on les a fait rire en même temps que pleurer, et parce qu'ils nous ont remercié du soin qu'on prenait de la personne malade. Et parce qu'il arrive un autre moment où ils décident, et où nous les aidons à décider que la souffrance a assez duré, et parce qu'une nuit enfin, et déjà la prochaine, il faudra que ce soit la dernière."

Deux ou trois fois, je l'ai ramenée à son service et, au moment de descendre de ma moto, elle a dit: "Non, fais-moi faire un tour encore! Roule!", et nous sommes repartis dans la nuit. Et quand enfin il a fallu que je la laisse, le ciel commençait à blanchir et je n'ai pas pu rentrer chez moi, il a fallu que je roule encore.

Je m'étais habitué à son absence, j'en avais accepté le principe depuis le premier jour, et bien sûr, de mon côté, j'avais ma vie. J'avais l'hôtel, le cinéma, mes camarades, je voyais d'autres femmes. Mais il y avait des jours où son absence provoquait en moi un vertige, comme on en connaît dans les rêves quand soudain on a l'impression de tomber dans le vide. Je me souviens en particulier de certains dimanches. Je passe beaucoup de temps à me promener dans la ville, mais les dimanches sont les jours où je fais mes plus longues promenades. Et parmi ces dimanches, il est arrivé un petit nombre de fois où j'ai été attiré par la Villa Clotilde où habitaient les Séguret comme par un aimant.

Un jour, Gilberte avait cité le nom de l'avenue Théodore de Banville, et après son départ j'en avais recherché le tracé sur le plan de la ville. Des semaines étaient passées, peut-être des mois, et un dimanche j'ai

voulu vérifier s'il me serait possible de reconnaître leur villa parmi les autres qui bordaient l'avenue, car celle-ci se situe dans un quartier résidentiel, au nord de la ville, où il n'y a aucun commerce, seulement des villas qu'on aperçoit derrière les grilles et les arbres du jardin. Une avenue qui tourne et qui se perd. Et je n'étais pas animé par un sentiment de jalousie, seulement par le désir de voir.

Gilberte était si souvent absente, je la voyais si peu que son existence même devenait incertaine, que je doutais de bien de me souvenir des traits de son visage, de l'allure de son corps qui était comme la signature écrite et muette de son existence personnelle, si bien qu'il fallait maintenant que mon désir (la profondeur de son absence) trouve un arrêt, une butée, et comme si, à défaut de la voir (car j'ignorais alors si elle serait présente, et il ne pouvait pas être question que je sonne à la grille), il fallait que la maison lui ressemble d'une quelconque manière. Est-il possible qu'une maison ressemble à celle qui l'habite? Tout ce qui lui appartenait, tout ce qu'elle avait touché, tous les lieux où elle était passée, non seulement ses enfants mais toutes les personnes qu'elle avait connues lui ressemblaient un peu.

Il arriva une première fois que la villa était fermée, et je ne doutai pas pour autant que ce fût elle. Les Séguret avaient deux enfants qui faisaient leurs études à Paris, et je me suis imaginé qu'ils avaient pris l'avion pour passer le weekend avec eux. Peut-être pour leur apporter des vêtements dont ils avaient besoin. Peut-être pour fixer des étagères dans le logement loué pour eux, qu'ils

habitaient ensemble, le frère et la sœur. Une autre fois, toute la famille était réunie dans le jardin, autour d'une grande table, avec d'autres personnes encore. Le soleil brillait en même temps que le ciel se couvrait de gros nuages. On pouvait s'attendre à ce qu'une averse s'abatte soudain et se mêle aux rayons du soleil, qu'elle dessine des guipures dans l'air comme des fils de soie, et qu'avec toute sa joliesse elle les oblige à se transporter vite à l'intérieur, en emportant avec eux leurs assiettes, leurs verres et tout ce qu'il y avait sur la table, ce qu'ils n'auraient pas fait sans beaucoup rire et chahuter, et je ne saurais pas dire aujourd'hui si cette pluie est bien survenue avant que je m'éloigne ou si je l'ai inventée. Il y eut une autre fois encore où Gilberte était seule, occupée à arroser son jardin, et où je suis resté plus longtemps à la regarder sans qu'elle me voie.

Puis, il est arrivé un jour où je l'ai aperçue dans une cabine téléphonique. C'était un dimanche encore, et de printemps aussi. J'avais été retenu à l'hôtel, je n'avais pu m'en échapper qu'à cinq heures de l'après-midi. La lumière était d'une clarté limpide, et j'avais allongé mes pas pour sentir travailler les muscles de mes jambes. J'étais monté jusqu'au Parc Impérial où même les tennis étaient vides. Le vide des rues s'ajoutait à la clarté du ciel, au rose et au bleuté de la lumière. Puis, j'étais redescendu plus lentement en me disant que j'irais jusqu'à la mer. Mais en m'approchant du carrefour du boulevard Tzarewitch et du boulevard François Grosso, je l'ai aperçue qui marchait en tirant une valise à roulettes. Et comme, à l'angle, se dressait une cabine

téléphonique, elle y est entrée avec sa valise. Elle a décroché le combiné, elle a introduit des pièces de monnaie dans l'appareil, elle a composé un numéro et elle s'est mise à parler.

Alors, je me suis arrêté pour l'observer. C'était une cabine vitrée, je pouvais la voir à l'intérieur, et tout de suite j'ai craint qu'elle ne me voie, ce qui m'a fait m'enfoncer dans l'entrée d'un immeuble, comme aurait fait un détective, et je suis resté là, ébahi, fasciné par cette apparition miraculeuse qui était tellement dépourvue de sens.

Je savais que Gilberte se déplaçait beaucoup, pour voir ses enfants à Paris mais aussi pour participer à des colloques, pour donner des conférences, et il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce que, à la fin d'un weekend, elle revînt d'un voyage. Mais cela n'expliquait en aucune façon que je la trouve là. Elle ne pouvait pas revenir de la gare ferroviaire sans avoir fait un long et inexplicable détour, et si elle revenait de l'aéroport, ce qui était plus probable, il fallait qu'un taxi l'ait ramenée, et dans ce cas pourquoi ce taxi ne l'avait-il pas conduite jusque chez elle? Et pourquoi surtout fallait-il qu'elle entre dans une cabine téléphonique, l'une des dernières sans doute qu'il restait à Nice?

Un instant j'ai pensé qu'elle avait perdu son téléphone portable, qu'on le lui avait volé. Je pouvais imaginer qu'elle appelle son mari pour qu'il vienne la chercher en voiture, mais alors quelques mots à peine auraient suffi, tandis que je la voyais parler sans retenue, avec une émotion que marquaient la rougeur de ses joues et les gestes qu'elle faisait de sa main restée libre,

ce qui n'était pas dans ses habitudes. Et, de loin, je me suis demandé à qui elle pouvait parler ainsi. Et pour la première fois, j'ai été jaloux.

5.

Je rencontre Violaine au Monoprix de Nice-Étoile. Elle est en jogging, sans maquillage, les cheveux mouillés, elle sort de la douche et, au moment de préparer quelque chose à manger pour Yvette et pour elle, elle s'est aperçue que son frigo était vide. Je lui dis: “J’ai vu l’affichette que tu as collée dans l’ascenseur!

— Oui, je voulais t’en parler. C’est pour l’anniversaire de Mizuki. J’ai invité quelques amis et des clients...

— Et tu as pensé à moi pour garder Yvette!”

Le ton que j’emploie n’est pas très amène. Elle me regarde d’un air effrayé et elle bredouille: “Oui, à moins que cela te dérange...”

— Bien sûr que non, je n’ai rien de prévu pour samedi. Mais vous allez faire beaucoup de bruit!

— J’en ai peur. J’ai hésité...

— Les voisins ne diront rien! Tu as bien fait de les prévenir! Mais je pensais à Yvette...”

Je ne l’aide pas vraiment. Depuis quelques semaines, j’ai l’impression qu’elle me tient un peu à l’écart, qu’elle garde ses distances. Tout juste un “Bonjour Quentin!” quand nous nous croisons ici ou là dans le quartier, qu’elle murmure avec les yeux baissés et des cernes sous les yeux. Elle fait ce qu’elle veut de sa vie, mais pourquoi ne m’a-t-elle pas parlé la première de cette fête qu’elle organise? D’où mon humeur!

Elle dit: “Oui, bien sûr! Et je me disais...

— Qu’Yvette pourrait dormir chez moi! Nous n’aurons pas beaucoup moins de bruit, mais au moins la fumée des cigarettes lui sera épargnée!

— Tu serais d’accord?

— Tout à fait d’accord! Ma chambre d’amis ne sert jamais. Je vais l’aérer. Ce sera l’occasion!

— Tu es un amour! Tu sais, je n’osais pas te demander...

— Il faut oser!”

Cette fois, elle me regarde. Et ce regard! Dans quelle histoire impossible s’est-elle encore fourrée? Sans doute un nouveau Jules, et je parierais qu’il est marié!

Le samedi arrive. Yvette se montre à ma porte, déjà en pyjama, avec un sac à dos et avec son doudou. Elle est blonde, le teint clair, les yeux noisette, tandis que sa mère est brune avec des yeux noirs. Où Violaine est-elle allée lui chercher un père? Voilà une question encore qu’il ne faut pas poser, qui ne me regarde pas. Et elle m’annonce qu’elle a déjà dîné. Elle m’explique que Mizuki lui a préparé son repas favori: une assiette de coquillettes au beurre avec, par-dessus, du gruyère râpé et, à côté, un bol de jambon émietté. Et moi qui étais allé chercher, tout exprès, un pain de viande et un gobelet de sauce tomate à la boucherie Fulcheri, rue Benoît Bunico!

Le bruit est aussi dérangeant qu’on pouvait le craindre. Celui d’une musique répétitive dont les basses résonnent dans tout l’immeuble, émaillée de rires et de

cris. Il faut croire que l'un des invités a apporté des amplis. Ce sont toujours les hommes qui apportent les amplis. Si bien que mes petites histoires ne suffisent pas à endormir Yvette et qu'en désespoir de cause, elle finit par me dire: "Tu sais, tu ne dois pas te fâcher, mais je crois qu'il faudrait qu'on regarde des chansons sur ton téléphone!

— Des chansons? Mais les chansons ne se regardent pas, ma chérie, elles s'écoutent!

— Mais non, je veux dire des dessins animés où il y a des chansons! Maman me le permet parfois quand je ne peux pas dormir!

— Eh bien, je te crois, mais où veux-tu que je les trouve, ces chansons?

— C'est facile! Je t'assure! Où est ton téléphone? Il suffit d'aller sur YouTube et de chercher *La Reine des neiges*! Tu vas voir, tu vas trouver!"

Et c'est ainsi qu'au bout du quatrième ou cinquième visionnage de la même scène cruciale de *La Reine des neiges*, elle finit par s'endormir, me laissant seul avec cette chanson qu'elle savait par cœur, qui tourne dans ma tête, et dont à présent je me répète les paroles sans du tout en comprendre le sens: "*Cache tes pouvoirs, / N'en parle pas / Fais attention, / Le secret survivra / Pas d'états d'âme, / Pas de tourments / De sentiments / Libérée, Délivrée / Je ne mentirai plus jamais!...*"

Je tire la porte de sa chambre. Je me retrouve debout au milieu du salon. Pas question quant à moi d'essayer de dormir avant que cette fête se termine. Combien d'heures peut-elle durer encore? Impossible de le savoir.

Le plus sage me paraît alors de me servir un solide Lagavulin, d'ouvrir un sachet de chips Bio au sel marin de Guérande et de choisir un film. Et j'en suis à revoir pour la cinquième ou sixième fois le *Vampyr* de Carl Dreyer quand, un peu après minuit, on frappe à ma porte.

Mizuki s'y présente, avec un seau métallique à la main, pour me demander si j'aurais des glaçons. Elle porte une longue chemise à fines rayures bleu ciel et blanc sur un pantalon bleu marine, qui laisse découvertes les chevilles, et des sandales aux pieds.

Je l'entraîne dans la cuisine. Tandis qu'elle ouvre le freezer, je me tiens derrière elle et je dis: "Vous vous en sortez? Violaine n'est pas trop débordée?" Elle se tourne vers moi pour me répondre: "Violaine se donne trop de mal! Elle a invité beaucoup de gens. Il y en a que l'on connaît à peine. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas, qu'il aurait suffi qu'on se retrouve tous les quatre avec Yvette, mais elle a insisté!"

D'habitude, je sais qu'elles dînent assises sur le tapis, devant la table basse, près du poste de télévision allumé dont elles coupent le son. Ses cheveux noirs et luisants sont tirés en arrière, et cette queue de cheval ajoute à l'austérité de sa tenue sans pour autant la vieillir. J'ai cru comprendre qu'elle habite Nice depuis toujours, qu'elle vit seule avec sa mère et, à l'entendre, il est facile de deviner qu'ensemble elles parlent le japonais à la maison.

Je dis: "Votre boutique est maintenant une adresse à la mode. C'est votre succès qu'elle célèbre aussi."

— Oui, je comprends, mais je ne suis pas habituée.” Elle hausse les épaules comme si je ne pouvais pas comprendre, ou comme si c'était trop difficile pour elle d'expliquer. Et elle ajoute: “Je crois que Violaine serait contente si vous alliez les rejoindre pour passer un moment avec eux. Vous n'avez rien à craindre. Je resterais ici à vous attendre.

— Je te remercie mais Violaine n'a pas besoin de moi. Et d'ici, j'imagine très bien à quoi ressemble votre fête. Il suffit de vous entendre!

— Vous avez beaucoup fait la fête, vous aussi, Quentin, quand vous étiez jeune?

— Non, pas vraiment! J'étais très sérieux quand j'étais jeune. Pas raisonnable pour un sou mais très sérieux!

— Violaine dit que vous êtes un personnage romantique!

— C'est très gentil! Personne ne m'a jamais rien dit de semblable! Je ne sais pas très bien ce que c'est qu'un personnage romantique, mais après tout, elle a peut-être raison... Et maintenant, nous avons assez parlé. Les autres doivent t'attendre, ou au moins les glaçons. Il faut filer!”

6.

Yvette était arrivée chez moi avec un sac à dos et, au réveil, elle y a trouvé la culotte, la robe et les sandales qu'il lui fallait pour se vêtir, ce qu'elle a fait sans mon aide. Puis elle a regardé plusieurs épisodes de *Petit Ours Brun*, assise en tailleur devant l'écran du poste de télévision, le temps que je m'exerce sur mon rameur et

que je passe sous la douche, et il ne devait pas être loin de dix heures quand nous avons pris notre petit déjeuner à la terrasse du Liber'Tea.

Yvette est une enfant facile. Un bol de lait chaud et un pain au chocolat ont suffi à l'occuper assez longtemps pour que je parcoure le journal, puis j'ai proposé une visite au parc Moreno où nous avons nos habitudes et, de nouveau, elle n'a pas eu besoin de moi pour s'amuser sur les toboggans, les balançoires, les tourniquets, où elle montrait néanmoins un air distrait, comme si sa mère lui manquait déjà sans qu'elle ose me le dire, ou comme si ces jeux étaient devenus à présent trop faciles pour elle.

Sur le chemin du retour, nous étions arrivés devant le Biocoop de la place Grimaldi quand mon téléphone a sonné. C'était Violaine. Elle a dit: "Je sonne à votre porte et vous êtes partis! Où êtes-vous donc, tous les deux, espèces de vagabonds?" À quoi, j'ai répondu: "Nous étions au jardin où des bandits nous ont attaqués, mais maintenant c'est fini. Nous sommes au Biocoop et nous rentrons aussitôt après."

En parlant ainsi, j'avais fait un clin d'œil à Yvette, et celle-ci s'est mise à rire et à crier en même temps, avec les deux mains dressées à hauteur de sa tête, les doigts largement écartés: "C'est vrai, maman! C'est vrai! Des méchants bandits ont voulu m'enlever mais Quentin leur a fait très peur, et ils se sont enfuis!" Et Violaine, dans l'appareil, criait elle aussi en retour: "Vouloir enlever ma petite fille! Mais c'est terrible! Heureusement que Quentin était là!"

Il fallait ramener le calme. J'ai dit: "Yvette et moi allons nous mettre à la cuisine. Le menu sera composé de raviolis de chez Quirino, d'une salade fraîche et variée de chez Biocoop et d'une tranche de pecorino. Tu nous rejoins avec Mizuki?"

— Mizuki est déjà partie. Sa mère l'attendait. Mais si vous voulez bien de moi...

— Oui maman, oui maman!" a crié Yvette, et alors je me suis dit que si j'avais été plus jeune, et l'amant de Violaine, ou même son mari, je n'aurais sans doute pas été plus heureux.

Nous avons fini de déjeuner et, pris d'un peu de fatigue, nous tardions à débarrasser la table, lorsque Violaine a dit: "Amar a mis nos cartes de visite bien en vue sur votre comptoir.

— Je sais. J'ai vu. Amar fait toujours de son mieux. Il ne néglige rien. C'est un charmant garçon.

— Ainsi, vous et nous formons ensemble une sorte de consortium!

— C'est à peu près cela! Un modeste consortium!

— En réalité, tout le quartier forme une sorte de consortium. Ce quartier est magique!

— T'ai-je dit qu'un soir, à la tombée de la nuit, j'y ai rencontré Patrick Modiano?

— Non. Et tu lui as parlé?

— Oui, j'ai hésité d'abord. Il s'était arrêté devant l'entrée d'un immeuble du boulevard Victor Hugo. Celui dont la porte est surmontée du nom de *Queen's* écrit en fer forgé. Il prenait des notes dans un carnet, et un peu à l'écart se tenaient deux femmes qui attendaient qu'il ait

fini. Je me suis éloigné, j'ai tourné au coin de la rue, puis je suis revenu, et comme nous nous sommes retrouvés face à face devant les grilles de l'American Church, je me suis approché et je lui ai dit: 'Monsieur Modiano, préparez-vous une suite aux *Dimanches d'août*?' Et son visage s'est soudain éclairé comme si je lui avais fait le plus beau compliment. Le plus inattendu. 'Vous l'avez lu?' m'a-t-il répondu avec l'air de ne pas y croire. 'Je l'ai lu plusieurs fois', ai-je dit, 'et j'ai songé que personne n'avait mieux parlé de cette ville, et que personne ne connaissait mieux que vous ce quartier de fantômes!'

Et comme la nuit maintenant noyait nos visages, et que les deux femmes nous regardaient d'un peu loin, en souriant, sous l'éclairage d'un réverbère, nous avons évoqué à voix basse certaines de ces figures improbables qui hantent nos rues, parmi lesquelles combien de stars déchues qui viennent ici finir leurs jours.

Une heure plus tard, nous marchions sur le sentier du bord de mer, au Cap Ferrat. J'avais proposé à Violaine d'aller se reposer chez elle tandis que j'emmènerais Yvette à la promenade, mais elle avait insisté pour venir avec nous. Devais-je m'en plaindre?

La mer faisait le dos rond sous un ciel de printemps, émaillée de voiles blanches qui penchaient sous le vent. Le sentier sinueux, taillé dans les rochers, semblait nous conduire vers des grottes mythologiques. Si j'avais été seul, je me serais pris pour Ulysse. Mais non, je n'étais

qu'un vieux voisin de palier auquel on faisait jouer quelquefois le rôle de nounou.

Yvette gambadait devant nous et, quand nous sommes arrivés à la plage de La Paloma, elle a voulu descendre sur les galets. Le vaste cabanon du restaurant étaient encore fermé mais on en avait refait la peinture, toujours d'un blanc immaculé, en prévision de la saison d'été. Les galets étaient couverts, ici et là, de varech séché sur lequel des mouettes venaient chercher pitance. Nous avons choisi un endroit où nous asseoir, pas trop loin de la rive et du ponton de bois qui attendait, lui aussi, l'arrivée des premiers touristes, et Yvette a demandé si elle pouvait mettre les pieds dans l'eau, à quoi sa mère a répondu que oui, à condition qu'elle retire sa robe et ses sandales pour ne pas les mouiller, et alors la fillette nous a offert le spectacle de son corps frêle, aux gestes gracieux en même temps que maladroits, jouant avec les irisations de la lumière.

Violaine et moi étions assis, l'un près de l'autre, et c'est alors que je l'ai entendu me dire: "Il m'est arrivé quelque chose. Il faut que je te raconte!", à quoi j'ai répondu sottement, sans réfléchir: "Tu as rencontré un homme!

— Mais non, pas du tout, a-t-elle protesté, encore que oui, d'une certaine manière... Mais ce n'est pas ce que tu crois!

— Alors, dis-moi!

— Mon père a pris contact avec moi. Nous échangeons sur Skype depuis plusieurs semaines.

— Ton père?

— Oui, mon père! Je ne savais pas que j’avais un père! Ou, du moins, je ne savais pas que je le connaîtrais un jour. Mais il m’a retrouvée, je ne sais pas trop comment. Il m’a écrit sur la boîte aux lettres de la boutique, et depuis il est arrivé quatre fois que nous prenions rendez-vous sur Skype pour parler ainsi, assez longtemps, par écran interposé.

— Mais c’est une merveilleuse nouvelle! Un vrai conte de fée! Et qui est cet homme?

— Il s’appelle Walker Davis. Il est américain. Il vit à Atlantic City où il dirige un casino.”

7.

Violaine semblait heureuse d’en avoir parlé avec moi. Sans doute en parlait-elle aussi avec Mizuki, mais à part nous? Sa mère n’était plus là pour l’entendre et lui répondre. Les informations qu’elle avait pu recueillir, venant d’elle, n’étaient pas nombreuses. Elle m’en a fait la confidence, un soir, sur le palier où nos deux portes étaient ouvertes, tandis qu’Yvette prenait son bain au fond de l’appartement et que nous l’entendions parler à sa licorne et la gronder. Elle m’a dit: “Ma mère était danseuse de cabaret. Elle avait dansé dans des cabarets de province, en France mais aussi en Italie et en Belgique, et, cette année-là, elle faisait un remplacement dans la troupe du Moulin Rouge. Le monsieur en question était américain. Tout le monde l’appelait Johnny Walker. Il était jeune, parlait un français correct et semblait très copain avec le directeur de l’établissement. On les voyait parler ensemble et boire des coups. Il avait remarqué ma mère. Deux ou trois

fois, il l'avait attendue à la sortie des artistes, et la troisième fois, ou peut-être la seconde, elle l'avait suivi à son hôtel, un petit hôtel qu'elle m'a montré un jour que nous étions à Pigalle. Et Johnny Walker avait quitté Paris depuis plusieurs semaines déjà quand elle s'est aperçue qu'elle était enceinte. Et alors, elle est revenue à Nice où elle avait grandi et où vivait sa mère. Et ensuite, après ma naissance, elle a appris le métier de costumière dans les ateliers du Casino Ruhl, et ensuite encore, quand j'avais sept ou huit ans, elle n'a plus travaillé que chez elle, où elle confectionnait des vêtements sur mesure et où elle recevait ses clientes.

— Un vrai roman-photo. Il ne manque que les photos. On pourrait même en faire le scénario d'un film.

— Tu ne crois pas si bien dire. Elle avait gardé quelques photos de son passage au Moulin Rouge. Je les ai retrouvées chez elle. Je te les montrerai. On l'y voit très dévêtue mais elle n'était pas gênée de me les montrer, elle disait 'J'étais plutôt jolie, tu ne trouves pas?'

— Elle devait être charmante, ta mère. J'aurais aimé la connaître!

— Je suis sûre que vous vous seriez entendus comme larrons en foire! Je me serais beaucoup amusée à vous voir et vous entendre! Vous auriez parlé des Beatles, des minijupes et de Mary Quant.

— Exactement Et nous aurions parlé aussi de David Bailey et de Catherine Deneuve. Et ce monsieur confirme le scénario?

— Tout à fait. Il dit qu'il était chargé par des commanditaires de négocier l'ouverture d'un nouvel

établissement à Marseille, qui se serait appelé lui aussi le Moulin Rouge, et qu'il était retourné à Atlantic City pour faire son rapport sans du tout savoir que la danseuse était enceinte.

— Et ensuite, pendant toutes ces années...?

— Je ne sais pas. Il m'a seulement dit qu'il avait été marié mais qu'il n'avait pas d'enfant. Je veux dire, pas d'autre enfant que moi.

— Et il savait que ta mère était morte?

— Oui, il le savait. J'ignore comment il l'a appris. Je me suis demandé si ma mère et lui n'étaient restés en relation. Si pendant toutes ces années peut-être, ils n'avaient pas correspondu. Mais sans doute que je rêve, et je n'ai pas osé lui poser la question."

Puis une autre fois, c'était une fin d'après-midi, j'étais à l'hôtel, elle m'appelle et elle me dit: "Je suis au parc Moreno avec Yvette. Ça t'ennuie de nous rejoindre?" Je cours donc les rejoindre. Et cette fois, elle paraît inquiète. Et, tandis qu'Yvette s'amuse devant nous avec une petite fille de son âge, elle dit: "Il veut me rencontrer..."

— Qui, ton père?

— Oui, mon père! Il dit qu'il veut venir ici pour me rencontrer...

— Eh bien, voilà une excellente nouvelle. C'est gentil de sa part. Tu ne trouves pas?

— Oui, non, peut-être. Je ne sais pas. Il dit qu'il veut faire le voyage jusqu'ici juste pour me voir. Cela ne te paraît pas délirant?

— Délirant? Mais non, enfin, pas du tout! Vous vous êtes retrouvés, vous avez parlé devant un écran d'ordinateur, vous vous êtes bien entendus, et maintenant il veut voir l'endroit où tu habites, ta boutique, il veut faire la connaissance d'Yvette. Tout cela me paraît bien naturel. Je ferais pareil si j'étais à sa place.

— Mais moi, de mon côté, est-ce que j'ai envie de le voir, après toutes ces années? Il ne me pose pas la question! Et tu ne me poses pas la question, toi non plus!

— Je comprends, oui, peut-être. Mais qu'as-tu à craindre? J' imagine qu'il ne compte pas s'établir ici, ni seulement dormir chez toi. Il semble assez riche pour se payer un hôtel. Laisse-le venir! Ce sera entre vous deux une bonne chose de faite.

— Oui, peut-être, tu as raison. Il parle de venir seulement pour un week-end. Je n'ai pas osé lui dire non. Il n'a pas indiqué de date. Mais quand même, il fait soudain intrusion dans ma vie, après toutes ces années d'absence, sans jamais m'avoir écrit, et il pense que je vais l'accueillir à bras ouverts, et pourquoi pas aussi que je vais l'appeler Papa?"

Puis, la troisième fois, ce fut peut-être quinze jours plus tard. Elle a frappé chez moi à onze heures du soir. J'étais en train de revoir *Les Nuits de la pleine lune*, des fois qu'un détail m'aurait échappé, question de le savoir par cœur. Ou peut-être parce que Pascale Ogier dans le rôle de Louise ne laissait pas de me faire penser à Violaine, encore que leurs façons de s'habiller fussent

très différentes. Elle m'a dit: "Éteins!, s'il te plaît, je sais que je t'embête mais je repars très vite!" Elle a dit: "Oui, s'il te plaît, tu reprendras après!" et elle est tombée assise dans un fauteuil, devant moi, le buste en avant et les coudes plantés sur les genoux, et les paroles ont jailli de sa bouche: "Il m'a dit vendredi en huit. Il vient de me dire vendredi en huit, que cette date l'arrangeait, parce qu'ensuite il avait d'autres personnes à voir dans différents pays, avant de retourner chez lui. Il m'a demandé si cette date était possible pour moi, et moi comme une gourde j'ai répondu que oui, sans doute, il n'y avait pas de problème, et ensuite il m'a expliqué que nous ne nous retrouverions pas à Nice mais dans une auberge perchée sur le col de Vence, et là de nouveau je n'ai pas demandé pourquoi cette auberge, pourquoi le col de Vence, j'ai dit oui, bien sûr, et j'ai noté l'adresse, comme un enfant docile, comme une première de la classe. Tu crois que je suis folle?"

— Comment s'appelle cette auberge?

— C'est l'auberge de *Marius et Daniel*. Tu connais?

— Pas du tout.

— J'ai regardé sur internet. C'est un établissement bien noté. Très confortable. Où on fait la cuisine à partir des produits du jardin. Tu ne trouves pas bizarre qu'il m'invite là-bas?

— Il évite de s'imposer chez toi, de s'immiscer dans ta vie. Il choisit de te donner rendez-vous en terrain neutre. Que pouvais-tu espérer de mieux?

— Mais il ne connaîtra pas Yvette!

— Ce sera sans doute pour une autre fois. Laisse-lui le temps!

— Tu penses donc que je dois accepter?
— Mais tu as déjà accepté! Et tu as bien fait. Ne t'inquiète pas!”

8.

Elle m'a appelé en partant de Nice. Comme je n'ai pas pu lui répondre, elle m'a laissé un message: “Bon, j'y vais. Je te tiens au courant. Je te fais signe quand j'arrive. Souhaite-moi bonne chance! Bise.”

Violaine ne conduit pas. Il fallait donc qu'elle ait pris un taxi. Et je me suis dit qu'à présent, elle était avec lui, et qu'elle avait alors bien d'autres choses à raconter et à entendre, d'autres idées en tête, et qu'elle m'appellerait plus tard, quand elle serait de nouveau seule dans sa chambre. Mais ce ne fut pas le cas. Et alors, j'ai commencé à m'inquiéter. Comment avait pu se dérouler la rencontre pour qu'elle tarde ainsi à m'en faire le récit? J'ai laissé le téléphone allumé à côté de mon lit. Je m'attendais à ce qu'il sonne, je me levais pour boire, pour regarder l'heure, pour regarder par la fenêtre d'où j'aperçois la boutique de Violaine, rue Longchamp, sa vitrine éclairée, si bien que je n'ai pas dormi, ou seulement d'un sommeil lourd vers trois ou quatre heures du matin. J'ai dû rêver. Ce n'étaient pas des rêves agréables. Je me disputais avec une femme. Je ne comprenais pas ses reproches. Ils semblaient s'adresser à un autre que moi. Il faisait chaud. Je me suis réveillé un peu après neuf heures et j'étais sous la douche quand le téléphone a sonné. Je l'ai rappelée. Elle était paniquée. Elle a dit: “Mon père n'est pas venu, Quentin, son téléphone ne répond pas!”

— Reste calme!

— J'ai attendu toute la nuit, j'ai failli t'appeler, mais il ne s'agit plus de cette nuit, il s'agit ce qui vient de m'arriver maintenant, ici... Oh! Quentin, dis-moi que c'est un cauchemar..."

Elle éclatait en sanglots, sa voix s'étranglait. Je l'ai laissé reprendre son souffle, puis j'ai dit: "Explique-moi, Violaine! Je t'écoute! Que t'est-il arrivé?"

J'aurais voulu me moquer un peu d'elle alors, de sa frayeur! J'eusse été dans mon rôle. Mais je n'en avais pas le cœur, je savais déjà que la moquerie n'était pas de mise. Je crois que je tremblais, et elle a répondu: "J'ai peur, Quentin! Je suis remonté m'enfermer dans ma chambre, mais je suis sûre que les deux hommes sont encore là, au rez-de-chaussée, et qu'ils m'attendent!"

— De quels hommes parles-tu? Voyons, je t'écoute! Qui sont-ils?

— Je ne les connais pas. Ils sont arrivés hier soir, je les ai remarqués. Et ce matin, ils étaient de nouveau là, dans la salle à manger, ils prenaient leur petit-déjeuner à une table voisine. Et ils me regardaient."

Elle hoquetait. J'ai dit: "Mouche toi! Respire! Il faut que tu m'expliques, que je comprenne!"

— J'essaye. Je veux dire que j'essayais d'avaler un café, et toutes les cinq minutes encore j'essayais d'appeler mon père! Mais son téléphone ne répondait pas, et puis, à un moment, les deux hommes se sont levés et l'un d'eux, en passant, a déposé une enveloppe sur ma table. Sans rien dire. Ils sont grands, costauds, ils se ressemblent, et ils parlent anglais avec un fort accent

américain. Je les avais entendu parler entre eux. Quelques mots à peine que je ne comprenais pas. Puis ils se sont éloignés. Ils sont sortis. Je les ai vus allumer des cigarettes et marcher sur la route. Mais je suis sûre qu'ils ne sont pas partis.

— Tu as cette enveloppe?

— Je suis remontée à ma chambre pour l'ouvrir, et maintenant elle est là, devant moi...

— Que contient-elle?

— Trois photos, seulement trois photos, des petites photos carrées, prises avec un Polaroid. Mais c'est ce qu'on y voit, Quentin! Je ne peux pas te dire!”

Mon cerveau fonctionnait à toute vitesse. Il s'emballait. Tout ce que j'ai pu imaginer, la foule d'images que je voyais défiler. Mais il ne fallait pas que j' imagine! J'essayais de contrôler ma voix. J'ai dit: “Dis-moi, Violaine! Il faut que tu me dises!” Alors, elle m'a répondu, elle aussi en essayant de contrôler sa voix: “L'une montre mon père. Son visage seulement. Tel que je l'ai vu me parler sur l'écran de mon ordinateur. La seconde montre une voiture calcinée, dans un paysage désert, au milieu des rochers. Et la troisième est celle qui me fait le plus peur... Je l'ai vue, je t'assure, mais je ne peux pas la regarder!

— Dis-moi, Violaine, ce qu'on y voit! Il faut que je sache!

— La troisième, Quentin, montre Yvette! Tu entends ce que je te dis? C'est trop horrible! Elle montre ma petite fille, toute heureuse, qui rit et qui tient la main de Mizuki. Ensemble, elles traversent le hall de Nice-Étoile, au retour de l'école! Je suis glacée de

terreur, Quentin! J'ai envie de vomir! Qu'est-ce que je dois faire?

— Tu ne fais rien. Surtout tu ne fais rien. Tu restes enfermée dans ta chambre, tu n'ouvres à personne, sous aucun prétexte, et tu m'attends. J'arrive!”

9.

Et c'est alors que j'ai commis une erreur, que j'ai perdu un temps précieux en courant au secours de Violaine. C'était pour elle que j'avais peur. J'imaginais ces types, il me semblait les voir, grands, costauds, qui se ressemblaient. Ces gens-là vont par paires. Un duo de tueurs, venus tout exprès d'Atlantic City pour remplir un contrat criminel. Je voulais la sortir de cette chambre d'hôtel, la ramener à Nice. Je raisonnais pourtant. Je m'efforçais de raisonner. Tu ne dois pas agir seul. Tu as des amis. Attends-les. Mais une autre voix me disait: Est-ce que tu peux attendre? Tu as hésité une fois. As-tu le droit d'hésiter cette fois encore?

Les ralentissements de la circulation me donnaient des sueurs. Je roulais encore sur la Promenade des Anglais quand j'ai rappelé Violaine: “Tout va bien?

— Oui. Des voix, des bruits normaux dans le couloir. Et je ne les vois plus par la fenêtre. J'ai préparé mon sac. Je t'attends.

— J'arrive!”

Aussitôt après, j'ai appelé Philippe. Je suis tombé sur son répondeur. La voix de Philippe sur son répondeur disait qu'il était à la pêche. Nous étions un samedi, mais Philippe à la pêche, j'ai failli sourire. Je ne sais pas pourquoi je me suis imaginé alors qu'il était en

montagne, en train de pêcher à la mouche, tout seul, dans une rivière du Boréon.

Quelques kilomètres plus loin, au passage de Cagnes-sur-Mer, j'ai appelé Amar et j'ai dit: "Tu es à l'hôtel?"

— Oui.

— Tu as de quoi écrire?

— Attends! Oui, je t'écoute."

J'ai dicté à Amar tout ce que je savais, ce que j'avais compris, le nom de l'auberge, le nom du père, son voyage depuis Atlantic City, les trois photos, d'autres détails, et que j'étais en route en direction du col de Vence. Que je serais arrivé à l'auberge d'ici une heure. J'ai dit aussi: "J'ai essayé d'appeler Philippe. Sa voix sur le répondeur dit qu'il est à la pêche. Essaie à ton tour. S'il ne t'a pas répondu dans la demi-heure qui vient, écris-lui un message, il te répondra.

— Entendu. C'est noté. Ce sera fait. Tu es armé?

— Je suis armé.

— Philippe va nous répondre. Attends qu'il nous réponde!

— J'essaierai.

— Prends ton temps. Respire. Tu es meilleur qu'eux. Tu es bien meilleur qu'eux. Tu vas la ramener!"

Jusqu'à Vence, ce sont les petites routes encombrées de la Côte d'azur. Pleines de couleurs. Avec le soleil, on a du mal à les prendre au sérieux. Mais aussitôt qu'on quitte la ville pour s'engager sur la route du col, le paysage n'est plus le même. Il devient désertique, fait de rocs pointus et blancs comme la lune.

Il court des rumeurs à propos de cette route. À intervalles réguliers, la presse locale s'en fait écho. Des loustics en voiture, au milieu de la nuit, qui ont vu des soucoupes volantes. Ils revenaient de faire la fête, parce qu'au sommet du col, dans les bosquets de chênes, on trouve un club hippique, une baraque en planches avec des tables à l'extérieur où on sert des grillades, de la bière et des pichets de vin, un élevage de chiens, un ancienne ferme où une communauté de hippies pratique l'agriculture biologique, inclus le cannabis, des endroits qui sont propices à la fête, et quand on revient en voiture de ce genre de fêtes, tard dans la nuit, dans les virages vertigineux de cette route, et qu'on soit seul ou en couple, les mains occupées, perdu au milieu de ce paysage lunaire, il paraît assez naturel qu'on voie des soucoupes volantes, et que même ces soucoupes volantes poursuivent votre voiture sur plusieurs kilomètres.

Cela ne tire pas à conséquence. Et d'ailleurs il faisait grand soleil.

Google Maps m'indiquait que je n'étais plus guère qu'à cinq kilomètres de l'auberge, quand je l'ai vue. J'ai tout de suite su que c'était elle. En contrebas de la route, sur une piste à peine dessinée dans le chaos des rochers, ce qui avait dû être une voiture n'était plus qu'un scarabée monstrueux qu'un rayon laser aurait incendié du haut du ciel, et qui avait été abandonnée là sans qu'il ne reste rien d'identifiable du corps de l'occupant. Celui-ci y avait été piégé, carbonisé en même temps que l'habitable. Dans l'obscurité fumante, dans la puanteur

de l'essence et du métal brûlés, je croyais reconnaître quelque chose comme les os d'un crâne, des lunettes tordues et pourquoi pas des dents, mais je ne voulais pas m'approcher de cette horreur, et comme bien sûr je ne croyais pas aux soucoupes volantes, il n'était pas difficile pour moi d'imaginer qui était la victime et qui étaient les incendiaires, ceux qui, avant de quitter le lieu du crime, avaient fait une photo, laquelle devait se retrouver quelques heures plus tard sur la table de Violaine.

J'ai laissé ma voiture au bord de la route et je suis descendu pour faire moi aussi des photos. Plusieurs photos, en me débrouillant pour qu'apparaissent dans le cadre le petit nombre de repères que me fournissaient un arbre tordu et rachitique, une grange peut-être abandonnée au bout du chemin, la découpe des lignes de crête.

J'ai fait cela très vite et, comme je regagnais ma voiture, le téléphone a sonné. C'était Amar.

"J'ai pu parler à Philippe. Il était dans la barque d'un ami pêcheur, du côté de Carras. Il prend l'affaire au sérieux. Il me dit qu'il rentre à son bureau pour interroger les bases de données. Il nous demande de le tenir informé tous les quarts d'heure. Il ne t'appellera pas pour ne pas te distraire. Ah, et il demande où est l'enfant!

— L'enfant?

— Oui, il veut savoir où se trouve en ce moment la fillette."

J'ai dû avouer que je n'en savais rien. Que je n'avais pas eu l'idée de poser la question. Je n'en étais pas fier.

J'ai dit: "Je me renseigne très vite et je te transmets l'information."

Quand Violaine m'a ouvert la porte de sa chambre, elle était habillée, maquillée, elle ne pleurait pas, mais le rouge à lèvres faisait d'autant mieux ressortir la pâleur de son visage qui était comme celui d'un Pierrot poitrinaire. Elle a dit: "Tu les as vus?" Mais non, je n'avais vu personne qui leur ressemble. Et j'ai tout de suite demandé où était Yvette.

"Elle est chez moi, avec Mizuki. Pourquoi?"

— Quand leur as-tu parlé?

— Encore ce matin. Tout allait bien. Il était prévu qu'elles aillent à la plage.

— Peux-tu vérifier si elles sont parties?"

Violaine a appelé Mizuki. Son téléphone sonnait dans le vide. Violaine n'en a pas paru inquiète. Elle a dit: "Quand Mizuki va à la plage, elle n'emporte pas son téléphone." J'ai demandé à Amar de transmettre l'information à Philippe, puis j'ai voulu qu'elle me montre les photos. Elles formaient un brelan que Violaine a disposé sur les draps de son lit défait. Celle de l'épave ne faisait guère de doute quand on la comparait aux miennes.

"Tu penses que mon père..."

— Est dans ce tas de ferraille? Ce n'est pas certain mais on peut le craindre.

— Et tu crois que ces deux hommes..."

— Peuvent revenir? Ce n'est pas impossible non plus. Il faut partir."

Mais, avant cela, j'ai voulu copier les photos. J'ai photographié les trois Polaroid et j'ai aussitôt transmis ces copies à Amar pour qu'il les transmette à Philippe.

J'ai attrapé le sac de Violaine et nous sommes partis. Inutile de demander où nous allions. La plage que fréquentaient les deux jeunes femmes et la fillette s'appelait *Amour*. Cela ne s'invente pas. Mais nous nous arrêterions d'abord au Palais Longchamp pour le cas où elles y seraient revenues.

Nous sommes partis tendus, angoissés, sans échanger une parole ni un regard. Aussitôt dans la voiture, pour remplir ce vide, pour nous donner de l'élan, j'ai passé une chanson des Beatles: *Come together, right now!*

10.

Ensuite, tout s'est passé très vite, en moins de deux heures. Nous arrivions à Nice quand les tueurs ont appelé une première fois sur le téléphone de Violaine. Celui qui parlait a dit: "Nous avons votre fille. Nous vous la rendrons quand nous aurons récupéré l'argent." Il parlait en anglais, d'une voix à la fois précise et nonchalante. Il a demandé à Violaine d'ouvrir le haut-parleur pour que j'entende aussi. Ils savaient que nous étions en voiture et ils savaient que je tenais le volant. Violaine a hurlé: "Vous l'avez tué! Pourquoi? Que voulez-vous?" Plusieurs fois elle a tenté de protester mais le connard au téléphone ne lui en laissait pas le temps. Il a dit encore, de la même voix indifférente: "Votre père est parti avec la caisse. Il savait

qu'il était malade, qu'il allait mourir, l'argent qu'il a volé était pour vous.

— Mais je ne sais pas de quoi vous parlez! Je n'ai pas cet argent!

— Nous allons vérifier.”

Il fallait que Violaine lui donne les identifiants de ses comptes bancaires. Violaine a tout de suite accepté: “Je les note et je vous rappelle. Vous verrez bien!

— Vous avez cinq minutes et c'est moi qui vous rappelle! Et vous me donnez aussi les identifiants des comptes du monsieur qui conduit.”

J'ai hoché la tête pour qu'elle accepte. Et cinq minutes plus tard, elle avait transmis tous les codes dont ils avaient besoin. En échange, elle a crié qu'elle voulait parler à Yvette, mais ils ont refusé. Ce serait tout à l'heure, quand ils auraient l'argent.

La banque de Violaine et la mienne ont demandé les autorisations nécessaires par des messages envoyés sur nos téléphones respectifs. Nous avons confirmé, puis ce fut le silence. Le téléphone du tueur ne s'était pas affiché sur celui de Violaine. Nous n'avions aucun moyen de les joindre. Il n'avait pas été question de Mizuki. Si Mizuki n'était plus avec Yvette, où était-elle à présent? Elle seule pouvait savoir ce qui s'était passé. Où et quand. Et nous mettre sur la piste d'Yvette.

Violaine a essayé de l'appeler mais son téléphone sonnait dans le vide. Nous n'avions plus d'autre repère que l'appartement. J'ai pu joindre Philippe. Je lui ai rendu compte de nos échanges avec les ravisseurs, je lui ai dit aussi que nous nous trouvions arrêtés sur la voie

Pierre Mathis où une collision entre plusieurs véhicules bloquait la circulation. Il m'a dit qu'il envoyait des hommes au Palais Longchamp.

Nous avons perdu une demie-heure peut-être dans l'embouteillage où les carrosseries chauffaient au soleil. Entre nous, pas un mot. Plus question des Beatles. Chacun gardait pour lui son angoisse et les images qui défilaient dans sa tête. Puis enfin, nous avons débouché sur la place Saint-Philippe et, à partir de là, deux kilomètres nous séparaient du but. Je n'ai pas traîné.

Voilà comment les choses se sont passées. Mizuki était morte assassinée dans la baignoire.

Quand nous sommes arrivés, j'ai vu les deux voitures de police et j'ai reconnu la vieille Jaguar de Philippe, toutes les trois garées en double file. Nous avons couru. Deux flics en uniformes nous ont arrêtés à l'entrée de l'immeuble. J'ai appelé Philippe. Il est descendu nous chercher. Il a dit: "Yvette n'est pas là mais Mizuki est morte!" Quand nous sommes parvenus à la porte de l'appartement, il a attrapé Violaine par le bras et il a dit: "Il est inutile que vous entriez!" Violaine n'a pas insisté. Elle pleurait, elle était défaite en même temps qu'elle essayait de garder son calme. Elle savait qu'Yvette avait besoin d'elle, qu'elle devait se concentrer sur le seul objectif qui la concernait encore.

Je suis entré. Deux hommes se tenaient debout dans la salle de bains. Ils m'ont dit qu'ils attendaient l'arrivée du légiste. J'ai à peine jeté un coup d'œil dans la baignoire. Le spectacle du corps de la jeune femme était insoutenable. Une vision de cauchemar. Il manquait

juste la musique d'Angelo Badalamenti, et la présence sur la scène d'un nain grimaçant.

Quand je suis revenu à la porte, Violaine m'a dit: "Pourquoi ils ont fait cela, Quentin? Pourquoi ils s'en sont pris à Mizuki?" J'ai répondu: "Juste pour nous terroriser! Viens, sortons d'ici!"

Nous avons descendu à pied les deux étages. Puis, quand nous sommes sortis sur le passage qui oblique en retrait du carrefour, devant la façade de l'immeuble, le téléphone de Violaine a sonné de nouveau, et aussitôt elle s'est éloignée dans la rue Longchamp, comme si elle avait voulu que les deux flics en faction n'entendent pas.

Je l'ai suivie. Je l'ai prise par l'épaule et j'ai incliné ma tête sur la sienne, et elle ne m'a pas repoussé. La même voix a dit: "Vous avez vu?"

— Oui, nous avons vu! a répondu Violaine. Où est Yvette?

— Nous savons que l'argent n'a pas été viré, vous êtes à découvert, mais il se peut qu'il le soit dans les heures qui viennent. Ou peut-être prendra-t-il un autre chemin. Nous devons attendre!

— Où est Yvette? Je veux parler à ma fille..."

Violaine n'avait pas fini sa phrase qu'Yvette s'était mise à crier: "Il faut venir me chercher, maman!"

— Où es-tu, ma chérie? Dis-moi où tu es!

— Je ne sais pas où je suis, maman. Je suis dans le noir, avec les deux bandits, je suis dans un garage, et je m'étouffe, maman!

— Respire lentement! As-tu ta Ventoline?

— Je n'ai pas ma Ventoline et je m'étouffe, maman!
Dis à Quentin de venir me chercher!"

11.

Il faut comprendre que j'étais son ami et celui de sa mère, que je lui avais raconté des histoires que j'inventais pour elle, qu'elle avait confiance en moi.

Nous avons traversé la rue de la Liberté et nous ne sommes pas allés plus loin que la terrasse du Liber'Tea. La plupart des tables étaient occupées, nous en avons trouvé une un peu à l'écart et, quand Léon est venu nous saluer, il a vu que nous n'étions pas d'humeur à bavarder.

J'ai commandé deux verres de vin et des omelettes au jambon. Je voulais qu'elle mange. Je voulais qu'elle boive. Il lui fallait du sucre. Nous attendions d'être servis quand elle a dit: "Où sont-ils?" Elle regardait droit devant, l'air absent. Je n'ai pas répondu, j'ai pensé qu'ils pouvaient être ici, tout près de nous, peut-être à nous observer, à guetter nos réactions, mais pour combien de temps encore, et puis une parole d'Yvette m'est revenue à l'esprit. J'ai dit: "Elle a parlé d'un garage..." Et comme si Violaine avait eu la même idée que moi, comme si c'était la même parole qui la faisait réfléchir, lui donnant cet air vague, elle m'a tout de suite répondu: "Yvette voulait sans doute parler d'un parking. Quand nous allons chercher notre voiture au parking, Yvette dit toujours au garage."

Oui, cela me paraissait cohérent. Les tueurs avaient laissé leur voiture dans un parking souterrain, près du Palais Longchamp, ils ne pouvaient pas la laisser

n'importe où, en double file, au risque de ne pas la retrouver, et maintenant qu'ils avaient exécuté Mizuki, et maintenant qu'ils avaient enlevé l'enfant, ils y étaient retournés pour s'enfuir aussitôt que possible, loin de là, avec l'otage.

L'information aurait été précieuse s'il ne s'était pas trouvé une demi-douzaine de parkings souterrains à proximité immédiate, chacun profond de plusieurs étages, et de combien de temps dispositions-nous pour les explorer, un à un, avant qu'ils n'en soient partis en emportant Yvette?

Il me semblait voir leur voiture sortir du souterrain et se perdre dans la ville. Quand ils seraient sur l'autoroute, des hélicoptères pourraient voler et se balancer au-dessus de leurs têtes, Yvette serait morte avant qu'on ne les rattrape. Et pendant qu'ils s'enfuyaient ainsi, nous étions condamnés à rester assis sur nos chaises. Pour autant, la voix de l'enfant continuait de résonner dans ma mémoire. J'ai dit: "Elle a crié qu'elle s'étouffait!"

Violaine n'a pas répondu. Elle n'avait pas besoin que je lui rappelle que sa fille s'étouffait. Elle ne pensait qu'à ça. Elle s'efforçait de ne pas paniquer, de contrôler sa propre respiration pour que son enfant en même temps qu'elle contrôle la sienne. J'ai dit alors: "Tu sais où elle est! Violaine, s'il te plaît, ferme les yeux, concentre-toi, et dis-moi où elle est. Fais-toi confiance! Fais-lui confiance! Elle nous a appelés!"

— Bien sûr que j'essaie d'entrer en contact avec elle, Quentin, que crois-tu que je fasse?

— Elle nous a dit qu'elle s'étouffait...

— Parce qu'elle s'étouffait, tu ne comprends pas? Parce que la respiration lui manque, qu'elle a besoin d'être soignée très vite et qu'elle a peur!

— Et que fais-tu quand elle s'étouffe?

— Tu l'as vu, tu le sais, je lui donne son inhalateur de Ventoline!

— Oui, c'est vrai, mais rappelle-toi qu'elle n'a pas emporté sa Ventoline, qu'elle n'a pas son inhalateur à portée de la main! Violaine, ma chérie, que fais-tu quand tu n'as plus de Ventoline dans ta maison? Cela doit t'arriver!

— Que veux-tu que je fasse? Nous courons ensemble à la pharmacie!

— Quelle pharmacie?"

Soudain, le visage de Violaine a changé. Ce n'était pas un sourire mais comme une clarté intérieure qui s'était allumée derrière ses yeux. Elle a répondu: "Toujours la même pharmacie, celle où ils nous connaissent, où ils peuvent nous fournir même sans ordonnance... Celle qui est au rez-de-chaussée de Nice-Étoile!

— Alors, ils sont là-bas! Ils sont descendus au sous-sol pour prendre leur voiture, mais Yvette les fait remonter à la pharmacie, sans quoi elle dit qu'elle meurt! Elle retarde leur fuite en les ramenant au rez-de-chaussée. Elle utilise le seul moyen qu'elle a, le stratagème qu'elle peut, et c'est là-bas qu'elle nous attend!"

Je me suis levé et j'ai fait signe à Léon que j'annulais la commande. J'ai appelé Philippe qui devait

se trouver toujours dans la salle de bain, près du cadavre, près de la baignoire dont l'eau était rougie par le sang de la victime, pour lui dire quelle idée nous était passée par là tête, et que nous courions vers le seul endroit où nous avions une chance de trouver la gamine avec ses ravisseurs. Une chance sur un million, peut-être! Et que ferions-nous alors? J'aurais été incapable de le dire. Mais au lieu de me répondre que nous étions fous, que nous ferions mieux de laisser faire les spécialistes, Philippe a répondu: "C'est ce que dit Violaine? C'est une hypothèse qu'elle valide?", et comme celle-ci approchait sa bouche de mon téléphone pour confirmer d'une voix ferme: "Oui, Philippe, Quentin a raison, je crois qu'elle est là-bas!", il a ajouté qu'il alertait aussitôt le service de sécurité du centre commercial et qu'il s'y rendait avec ses hommes. Et nous n'avions pas atteint le bout de la rue Longchamp, courant, Violaine et moi, l'un près de l'autre, parfois en nous tenant la main, que déjà les voitures de police nous dépassaient, toutes sirènes hurlantes et le gyrophare allumé sur le toit.

12.

Les hommes de Philippe ont fait face aux ravisseurs au moment où ils sortaient de la pharmacie avec Yvette. Violaine et moi sommes arrivés tout de suite après eux. Les ravisseurs avaient dégainé leurs armes. Trois flics s'étaient disposés à l'écart l'un de l'autre. Ils tenaient leurs pistolets à deux mains, à bras tendus, les jambes pliées, légèrement écartées, comme on voit dans les films. Puis un quatrième s'est avancé lentement, et il a

posé un genou à terre. Je les connaissais tous. Depuis des années je m'entraînais avec eux sur le stand de tir. Nous avons bu des coups, nous avons fait des fêtes. Mais le quatrième était un tireur d'une autre force que nous. Sa jeune épouse était blonde, il l'avait ramenée de leur Lorraine natale, ils avaient une petite fille de trois ans. Il s'appelait Julien Neuhof. Son front était buté, ses lèvres serrées, et je ne doutais pas qu'il n'attendait qu'un ordre.

Philippe se tenait en retrait. Il a crié la première sommation: "Déposez vos armes! Relâchez l'enfant!", en même temps qu'il faisait des gestes de la main pour que les agents du service de sécurité écartent la foule des visiteurs. La plupart reculaient en criant, en attrapant les enfants, en leur cachant les yeux. Les vigiles les dirigeaient vers les différentes sorties qui donnaient sur l'avenue. Mais d'autres avaient formé un cercle. La curiosité les retenait là, fascinés par le spectacle, sans souci du danger, comme s'ils s'étaient trouvés sur un plateau de tournage.

La scène était figée. L'un des deux ravisseurs tenait Violette par la main, et celle-ci nous a vus mais elle ne criait pas, ne pleurait pas, elle s'efforçait seulement de respirer encore, les lèvres bleues, les yeux exorbités. C'est Violaine qui a crié son nom, mais Violette ne lui a répondu que par un battement de paupières. Elle ne pouvait pas mieux.

Philippe a crié une deuxième sommation, et alors le ravisseur qui tenait Violette l'a soulevée du sol, il l'a serrée contre lui et de l'autre main il a braqué son arme sur sa tempe.

Violaine a crié: “Non!” Et au même moment, le second ravisseur nous a tourné les dos et il est sorti par la porte vitrée de la façade arrière, celle qui donne sur les hangars et sur le portail de l’école Ronchèse.

On aurait pu croire qu’il désertait le combat, qu’il quittait la partie pour sauver sa peau. Mais le premier ne semblait pas s’en inquiéter. Il a commencé à reculer, pas à pas, en restant face à nous, en tenant Violette plus serrée encore, toujours le canon sur sa tempe. Nous avons commencé à avancer vers lui. Et c’est alors que je me suis avancé au milieu des hommes en uniforme, et que j’ai tiré mon arme de derrière mon dos.

Une fois à l’extérieur, nous avons compris. Le comparse avait arrêté une voiture qui passait dans la rue Biscarra. Sous la menace de son arme, il en avait fait descendre le conducteur. C’était un petit homme d’une soixantaine d’années. Il le tenait d’un bras tordu dans le dos en même temps qu’il enfonçait le canon de son pistolet dans sa joue. Celui qui tenait Yvette jetait des coups d’œil vers la voiture, il évaluait la distance qui l’en séparait, et maintenant il s’en approchait avec des pas de côté, sans se détourner de nous. Et maintenant, il ne lui restait plus que deux mètres à franchir pour pouvoir se jeter à l’intérieur. Et la tête d’Yvette était collée contre la sienne, tandis que le canon du pistolet était braqué sous son menton. À lui faire mal.

Violaine a crié: “Non, empêchez-le!” Les yeux d’Yvette étaient tournés vers elle, puis elle les a tournés vers moi et elle a crié: “Quentin!” Jamais personne n’avait prononcé mon nom comme je l’ai entendu de cette bouche d’enfant aux lèvres violettes. Elle l’a fait

dans le dernier effort qu'elle pouvait consentir. Et à cet instant, le ravisseur m'a regardé aussi, nos regards sont restés fichés l'un dans l'autre, et il a su qu'il allait mourir.

Je l'ai abattu d'une seule balle au milieu du front, tandis que Neuhof au même instant abattait le comparse. Alors, j'ai posé mon arme sur le sol et j'ai levé les bras très haut au-dessus de ma tête. Philippe est venu derrière moi, il m'a fait baisser les bras. Je lui ai tendu les poignets pour qu'il me passe les menottes. Et il m'a emmené.

Un fourgon de police nous attendait à l'extérieur. Sur le seuil du magasin, devant une demi-douzaine d'agents en uniformes, il m'a pris par le cou et il m'a dit: "Bon Dieu, tu ne te seras pas entraîné pour rien!" Nous avons ri ensemble, et en même temps que je riaais, je sentais mon visage baigné de larmes.

Je suis resté trois jours en garde à vue. J'en suis sorti à temps pour l'enterrement de Mizuki au cimetière de Caucade. Il faisait très beau. Au premier rang de l'assistance, il y avait Violaine qui tenait la mère de Mizuki d'une main et Yvette de l'autre. Derrière, il y avait des policiers en uniforme, tous mes amis du stand de tir, et Philippe en civil.

La veille, il m'avait raconté que Violaine avait reçu par la poste l'avis d'un important dépôt effectué à son nom sur une banque des Caraïbes. Elle l'avait appelé pour le lui remettre, en disant qu'elle aurait bien aimé que l'histoire avec son père dure un peu plus longtemps, mais qu'elle n'avait rien à faire d'un argent volé.

Quand la tombe a été refermée, Violaine s'est avancée et elle a posé sur la pierre une enceinte Bose. Puis, tournée vers l'assistance, elle a dit que Mizuki ne croyait en rien qu'en l'élégance des sentiments et la délicatesse des couleurs, mais que, depuis l'enfance, elle était amoureuse de David Bowie. Et elle nous a invités à écouter avec elle la chanson de lui qui avait sa préférence. C'était *Life On Mars*?

Elle l'a commandée depuis son téléphone. Le volume sonore était assez haut pour résonner dans tout le cimetière dont les cyprès se balançaient avec la musique, sous le soleil de midi.

Amar, bien sûr, était parmi nous. Je crois comprendre qu'il s'intéresse à Violaine et à la petite Yvette. Et je crois comprendre aussi que Violaine n'est pas indifférente à ses attentions.

(Mai 2024)

La faute d'Alexandre Loujine

1.

Au haut de l'avenue Borriglione, le tramway tourne dans la rue Puget en direction du boulevard Gorbella. Il croise auparavant la rue des Boers. Des maisons basses précédées de jardins. Des arbres qui débordent des grilles. Des fleurs et leurs oiseaux. Aucun commerce. Cette zone intermédiaire a un air de faubourg. C'est là que j'habitais.

La plupart de mes journées se passaient à la bibliothèque du boulevard Dubouchage où j'occupais un emploi subalterne; et chaque soir je prenais le tramway pour rentrer chez moi. Mon existence, durant bien des années, s'est résumée à cela. Je me souviens d'avoir fréquenté un cercle d'ornithologie dont l'activité principale consistait à observer les oiseaux gîtant à l'embouchure du Var, dans les roseaux. Puis, une autre surveillance m'avait requis, celle d'Alexandre Loujine.

Celui-ci avait été nommé conseiller culturel au consulat de Russie, et deux ou trois après-midi par semaine, il se mêlait au public de notre salle de lecture. Je voyais les ouvrages qu'il consultait. Il se documentait sur la communauté russe qui s'était formée à Nice au dix-neuvième siècle, qui y était demeurée après la révolution bolchévique de 1917 et à laquelle ma propre famille avait appartenu. J'avais en tête le but poursuivi par son administration, qui avait été annoncé par les autorités de Moscou et dont la presse locale et nationale s'était faite écho: celui d'obtenir de la justice française

qu'elle accorde à la fédération de Russie le droit de propriété sur la cathédrale Saint-Nicolas située à proximité du boulevard Tzarévitch — ce qui reviendrait à en déposséder l'association culturelle locale, qui l'avait administrée, protégée et animée religieusement, dans la plus pure tradition orthodoxe, pendant toute la période où l'ancien empire était aux mains des communistes. Et ce but, bien sûr, je le réprouvais. Pour autant, l'idée d'espionner Alexandre Loujine était absurde. D'abord parce qu'elle supposait qu'il y eût, dans la vie du personnage, un secret assez honteux pour le perdre de réputation. Ensuite, parce que Loujine occupait, dans l'administration consulaire, un poste aussi peu important que le mien à la bibliothèque municipale, et que par conséquent la fédération de Russie n'aurait eu aucun mal à se passer de lui pour venir à bout de son projet, si tant est que j'aurais réussi à le confondre. Enfin, parce que la cathédrale Saint-Nicolas, en changeant de patrie symbolique — c'est-à-dire en quittant l'archevêché des Églises orthodoxes russes en Europe occidentale du Patriarcat œcuménique de Constantinople, pour entrer dans le diocèse orthodoxe russe de Chersonèse du Patriarcat de Moscou et de toute la Russie — ne perdrait sans doute rien de son charme ni de ses fonctions sacerdotales. Et, d'ailleurs, si moi-même je la fréquentais encore, ce n'était jamais qu'en me tenant au dernier rang des fidèles, près de la porte, pour assister aux offices trois ou quatre fois dans l'année, moins par attachement aux rites religieux que pour le plaisir d'entendre parler la langue que j'avais apprise auprès des miens, lorsque j'étais enfant.

Hélas, j'avais rompu presque toute relation avec les autres, si bien que je ne m'ouvris à quiconque de la sombre hostilité que m'inspirait le personnage. Si j'avais eu la bonne idée d'en parler à la patronne de la pizzeria de l'avenue Cyrille Besset où je passe du temps le samedi soir, point de doute que celle-ci aurait ri de moi et qu'elle m'aurait ainsi évité de m'enfoncer dans mon délire. Mais non, je me suis mis à espionner Alexandre Loujine par simple curiosité d'abord, parce que l'occasion se présentait de le faire, mais aussi parce que ma vie était vide, et parce qu'Alexandre Loujine me paraissait aussi riche et brillant que j'étais pauvre et effacé.

2.

Alexandre Loujine était grand, athlétique comme un qui court tous les matins et qui joue au tennis, les cheveux coiffés en arrière, le nez droit et des yeux de la couleur de la mer au pied des icebergs — du moins est-ce ainsi que je l'imagine. Pour ma part, j'évitais que nos regards se croisent, de crainte qu'il finisse par me reconnaître, mais partout il allait, on ne voyait que lui.

Il habitait, sur les hauteurs de Cimiez, un appartement avec terrasse, dans un ancien hôtel particulier perdu au fond d'un parc, et il conduisait une voiture de luxe. De toute évidence il ne vivait pas sur son seul traitement de fonctionnaire mais disposait d'une fortune personnelle. En fouillant dans la presse moscovite, je découvris qu'il avait été marié et que son ex-femme vivait à présent à Vevey, avec leur fillette prénommée Ada, en compagnie d'un autre homme qui

paraissait au moins aussi riche que son ancien mari. Il menait une vie mondaine qui correspondait à sa charge. Il était reçu partout. Il visitait les expositions, organisait des lectures d'Ossip Mandelstam dans le hall du Negresco et, pour les accompagner, il invitait de jeunes élèves du conservatoire à jouer de courtes pièces, en duos, en quatuors, à la suite de quoi, enfin, on servait le champagne et de ces gâteaux à la crème parfumés au Grand Marnier et à l'amande, spécialités exclusives d'un pâtissier sis sous les arcades de la place Garibaldi, à l'enseigne de Cappa, qu'il appelait des *Marquis*. Il donnait lui-même une conférence au Centre Culturel Méditerranéen sur les frères Joseph et Xavier de Maistre, qui ont leur rue à Nice, au cours de laquelle il laissait transparaître son hostilité à l'égard de la philosophie des Lumières (sous une forme toute diplomatique, s'entend, par une suite d'interrogations très brèves, qu'il laissait voler dans l'air, comme des papillons, auxquelles il ne répondait pas). Il fréquentait assidûment l'opéra de Nice et celui de Monaco où il lui arrivait de donner le bras à une dame monégasque de nom roumain, psychanalyste de renom, qui avait été une disciple directe de Jacques Lacan et dont Philippe Sollers accueillait les articles rares et toujours décalés dans la revue qu'il dirigeait, dont un sur la guerre d'Irlande, où elle appelait l'opinion internationale au secours des catholiques.

Il m'arrivait de le suivre comme son ombre des week-ends entiers, d'attendre à la grille de sa résidence pour savoir à quelle heure il rentrerait et avec qui. La pluie me trempait et me faisait croire que j'étais un

authentique détective privé. Je découpais des photos publiées dans la presse aux lendemains des cocktails, des dîners de charité, des défilés de mode, sur lesquelles les flashes donnent aux vivants des visages de fantômes. Évidemment, il m'arrivait de l'apercevoir, le dimanche, aux offices de la cathédrale Saint-Nicolas, encore que nous n'y fussions assidus ni l'un, ni l'autre. J'avais fini par identifier deux ou trois de ses probables maîtresses. Elles se ressemblaient beaucoup, et pour ne pas les confondre, je leur inventais des prénoms. J'avais vu, de Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut*, et j'étais ressorti du cinéma la tête à l'envers, en m'imaginant qu'Alexandre Loujine pouvait participer à certaines cérémonies secrètes semblables à celles qu'on découvre dans le film, où des membres de la haute société se retrouvent sous le masque pour invoquer Satan et se livrer à des orgies. Pour autant, mes intuitions successives ne conduisaient à rien.

Deux années s'écoulèrent ainsi. Les tractations juridiques concernant la propriété de la cathédrale Saint-Nicolas allaient bon train, alimentant la presse sans qu'on pût deviner laquelle des deux parties l'emporterait en fin de compte. Puis, un jour, la fille d'Alexandre Loujine vint habiter chez lui.

Je ne l'avais jamais vue qu'en photo — une seule photo, que je n'avais même pas pu arracher à la page du magazine où elle figurait, celui-ci s'étant trouvé entre mes mains dans la salle d'attente d'un cabinet médical où trop de personnes m'avaient à l'œil, qui m'auraient dénoncé; et sur cette photo, elle pouvait avoir neuf ans, ce qui signifiait (compte tenu de la date de publication)

qu'aujourd'hui elle en avait dix. Puis, j'eus l'occasion de l'apercevoir auprès de son père, debout tous deux dans une tribune de l'hippodrome de Cagnes-sur-Mer, à l'occasion d'un concours de saut d'obstacles auquel je savais que Loujine assisterait. Elle avait la beauté limpide et rêveuse d'une fée dans un conte nordique. Sa minceur était remarquable, mais un coup de vent glacial aurait pu tout au plus lui faire fermer les yeux. Sans doute son père avait-il l'habitude, jusque-là, d'aller la chercher à Vevey au début des vacances scolaires pour l'emmener avec lui dans une station de sports d'hiver ou sur une plage exotique, à moins que ce ne fût pour faire les emplettes de Noël à Paris ou à Londres, avant de la rendre à sa mère et qu'elle reprît l'école. Mais, cette fois, le scénario était différent. Il fallait qu'une décision de justice lui eût accordé un droit de garde beaucoup plus étendu, peut-être exclusif. Et un après-midi de décembre, comme j'étais occupé à lire, assis au soleil, sur un banc du jardin Albert Ier, je surpris un échange entre deux dames élégantes dont l'une lançait à l'autre, sans préambule et d'une voix aiguë :

— Oh, Agathe Mikhaïlovna, est-il vrai que la fille d'Alexandre Loujine a pu être scolarisée chez nous ?

Elle s'était exprimée en russe, une langue que je suis toujours étonné de comprendre quand je l'entends parler autour de moi. Celle qui se voyait ainsi interpellée rougit devant l'attaque, mais très vite elle retrouva assez d'assurance pour répondre d'un ton calme, dans la même langue, d'une pureté parfaite :

— Bonjour, Elena Grinévitsh. Nous comptons, en effet, une nouvelle recrue. Voyez-vous, notre école n'est

pas un lieu où l'on doive se soucier des querelles entre adultes. Ada est une enfant charmante, et du moment que ses parents le souhaitaient, elle avait sa place parmi nous.

— Vous avez un cœur généreux, Agathe Mikhailovna, reprit l'autre. Je veux croire qu'Alexandre Loujine, de son côté, s'en souviendra, si les choses doivent aller au pire, et qu'il plaidera en notre faveur.

Elena Grinévitich était connue comme la principale responsable de l'association culturelle propriétaire de la cathédrale Saint-Nicolas; elle s'était prononcée plus d'une fois publiquement en son nom; quant à son interlocutrice, il m'était arrivé de l'apercevoir.

Âgée d'une cinquantaine d'années, elle était grande et mince, et montrait la prestance d'une maîtresse de ballet. Oserais-je dire que je l'avais remarquée d'abord pour son allure, qui n'allait pas sans me rappeler celle de ma mère, qui était morte lorsque j'étais trop jeune pour m'en souvenir mais dont j'avais conservé des photos? Or, de ce que j'avais entendu, il était facile de conclure qu'elle était la directrice d'une école privée attachée à la petite société que nous formions (si tant est que, pour ma part, je lui appartenais encore), et, dans ce cas, il n'y avait pas à hésiter: l'école en question ne pouvait être que celle du *Bonheur de Sophie*, qui accueillait une centaine d'élèves à deux pas de la cathédrale Saint-Nicolas, dans une maison de deux étages, située à l'angle de l'avenue Gay et du boulevard du Parc Impérial.

Il m'était arrivé de passer dans cette rue, un matin, au moment de l'accueil des élèves, et les parents que

j'avais aperçus, regroupés devant la grille, m'avaient surpris par leur jeunesse, la liberté qu'ils montraient dans leurs échanges. Ils s'exprimaient dans un mélange charmant de français et de russe. Certains étaient venus en jogging et, au coin de la rue, ils avaient acheté des croissants qu'ils tiraient de leurs poches en papier pour en distribuer autour d'eux des lambeaux; pour d'autres, c'était une baguette de pain dont ils mordaient le quignon. Ils respiraient la santé, celle des douches à l'eau froide, des petits déjeuners composés d'œufs, de miel, de céréales et de fruits secs, et ils ne cachaient pas le plaisir qu'ils prenaient à exercer en cette circonstance, une fois encore, leur pouvoir de séduction; si bien qu'il avait fallu que je leur tourne le dos pour ne pas éprouver trop cruellement le regret de n'avoir jamais connu un tel état de grâce, le regret de m'être replié sur moi-même à un moment de la vie où les autres garçons, pas plus doués que moi, songeaient à se lancer dans le monde, à faire des affaires, à construire des ponts au-dessus des mers, à acheter des vignobles, à piloter des avions, à réaliser des films adaptés de Joseph Conrad, dont ils déplaceraient l'action du Congo au Vietnam, et surtout à prendre une épouse et lui faire un enfant. Et de savoir qu'Alexandre Loujine était occupé à présent par le soin d'une fillette de dix ans me fit penser que je devais cesser de le poursuivre. La comédie avait assez duré. Il me fallait passer à autre chose, m'inventer une autre lubie. J'ai donc oublié Alexandre Loujine, je ne me suis plus occupé de lui. Ou plutôt, j'ai essayé de l'oublier. Mais, hélas, ce n'est pas nous qui décidons. Le hasard, de nouveau, s'est mêlé de l'affaire. Voici comment.

3.

C'était un de ces dimanches d'hiver ensoleillés comme on n'en connaît qu'à Nice. J'étais parti dès le matin. J'avais pris le tramway pour descendre jusqu'au port et, de là, j'avais marché vers l'ouest, sur la Promenade des Anglais. J'avais mangé un sandwich, assis sur les galets de la plage, puis je m'étais allongé, la nuque appuyée sur mon sac à dos. Le soleil me brûlait le visage et je m'étais endormi. À mon réveil, j'étais remonté par le boulevard François Grosso, et j'avais fini par me retrouver devant le lycée du Parc Impérial, au milieu des tennis.

Or, ils étaient là. Il s'agissait d'un tournoi réservé aux plus jeunes. Ada avait pu y participer, dans sa catégorie, plus tôt dans la journée. Maintenant elle regardait les autres. Elle se tenait debout, au bord d'un court où se disputait un match, et son père était assis derrière elle. Je le voyais penché en avant, la bouche tout près de son oreille. Il lui parlait. J'étais trop loin pour entendre ce qu'il lui disait. Il devait commenter le jeu des deux adolescents qui s'affrontaient à présent, qui frappaient leurs balles comme des brutes, en ahanant. À un moment, un peu de vent a soufflé, un nuage s'est glissé devant le soleil, l'ombre s'est étendue et soudain il a fait froid. La fillette portait encore la jupe et le polo à manches courtes, marqués du célèbre crocodile, qu'elle avait revêtus pour la compétition du matin. De loin, j'imaginai qu'elle frissonnait. Je devinais qu'elle avait, sur les jambes et sur les bras, la chair de poule. Alors, Alexandre Loujine s'est levé, il est allé chercher

un pull quelque part dans les vestiaires, puis il est revenu le poser sur les épaules de l'enfant. Moi, je les observais de derrière les grillages auxquels je me tenais agrippé des deux mains. Je ne sais pas combien de temps j'ai pu rester ainsi, à scruter leur image, fasciné par elle, immobile, comme changé en statue de sel. Que voyais-je qui me laissait sans voix, sur quoi je n'aurais pas su ou pas osé poser un nom? Puis, enfin, j'ai réussi à m'arracher de cet endroit, et ce fut comme si je m'enfuyais.

Durant les nuits qui ont suivi, mon sommeil a été traversé de rêves pénibles. Je ne saurais les décrire. Au matin, je les avais oubliés. Sinon un, qui revenait une nuit après l'autre. Je revoyais la mort de mon père. J'étais terrifié. Enfin, une nuit, je me suis réveillé trempé de sueur, avec une idée précise, indiscutable, de ce qui m'avait subjugué dans le spectacle du dimanche. C'était que Loujine parlait à l'oreille d'une jeune fille qui ne le regardait pas. Jamais. Qui évitait de lui répondre. Et quand elle lui répondait, d'une syllabe à peine, d'un hochement de tête, elle le faisait en regardant ailleurs.

Je passai les quarante-huit heures qui suivirent dans un état d'agitation douloureuse, encore que, si l'on m'avait interrogé, j'aurais été incapable de dire quelle signification je prêtais au fait qu'elle ne le regardait pas. Puis, le troisième jour, j'inventai un prétexte pour quitter la bibliothèque avant la fin de mon service. Et, guidé par un instinct primitif, sans songer à rien de rationnel qui eût pu justifier ma démarche, j'allais me pointer avenue Gay, à l'heure de la sortie des élèves.

J'étais comme le chasseur de phoques auquel un rêve de la nuit a indiqué sur quel coin de banquise, à coup sûr, il trouvera sa proie.

4.

J'arrivai un peu en avance. Déjà un groupe de parents s'était formé; toujours ces visages aimables, de personnes qui paraissaient heureuses de se rencontrer là, en marge de leurs vies de famille et de leurs obligations professionnelles. Leur nombre débordait des trottoirs étroits sur la chaussée, et je remarquai aussitôt qu'Alexandre Loujine figurait parmi eux. Mais, plus grand que la plupart, il paraissait plus raide, semblable à un soldat auquel on aurait ordonné le garde-à-vous, lui faisant ainsi interdiction de communiquer avec personne, et même de sourire. Puis le portail s'est ouvert, et les élèves, conduits en rangs par leurs institutrices, ont commencé de sortir.

Les parents faisaient signe à leurs rejetons aussitôt qu'ils les apercevaient. Chaque enfant cherchait des yeux celui ou celle qui était venu l'attendre; et, aussitôt qu'il avait l'avait repéré, et aussitôt que, d'un simple hochement de tête, d'un battement de paupière, l'institutrice l'avait autorisé à s'échapper du rang, l'enfant courait vers cette apparition magique pour lui tendre la joue, lui attraper la main. Et alors, l'équipage qu'ils formaient ensemble, l'adulte et l'enfant, se dégageaient des autres. Quelques derniers signaux échangés avec la compagnie, et déjà ils s'éloignaient, laissant le petit attroupement s'étioler derrière eux.

Et c'est alors que je pris conscience du hasard objectif qui m'avait convoqué en ce lieu et ce moment précis. Cela fut comme un souffle qui me balayait le visage, comme une gifle.

En se dispersant, le groupe des parents découvrait à ma vue la présence d'une voiture de police stationnée à proximité immédiate de l'école. Et, en même temps, il m'apparaissait qu'Alexandre Loujine demeurait le dernier à attendre son enfant. Ada n'était pas sortie avec les autres.

Les trottoirs maintenant étaient vides. Loujine vint à la grille où se tenait une surveillante. Il s'entretint avec elle. Je compris que celle-ci lui demandait d'attendre qu'elle aille se renseigner. Elle disparut. Elle revint un moment plus tard. Elle était seule. Nouveau conciliabule. Loujine tapait du pied, virevoltait, s'éloignait, revenait, levait les bras au ciel, saisissait son téléphone portable, composait un numéro, en composait un autre, élevait la voix sans que j'entende mieux à quelle secrétaire il s'en prenait, l'intervention de qui au juste il réclamait, celle du consul lui-même, de l'ambassadeur, pourquoi pas d'un ministre; puis, d'un geste rageur, il rempochait l'appareil.

La surveillante disparut de nouveau à l'intérieur de la maison, retournant aux nouvelles, mais cette fois ce fut la directrice, Agathe Mikhailovna, qui sortit à sa place et vint parlementer avec le conseiller culturel.

Que lui disait-elle? Je ne pouvais rien entendre de leurs propos, j'étais trop loin, tapis dans l'encoignure d'une porte. Si j'avais porté un chapeau mou, je l'aurais rabattu sur mes yeux. Mais je pouvais, à tout le moins,

relever le col de mon manteau. Avais-je la moindre idée de ce qui allait suivre? Plus d'une heure était passée, bientôt deux. Les allers-retours n'avaient pas cessé. Loujine était toujours seul devant la grille. Une longue silhouette qui faisait les cent pas. Soudain la porte de l'école s'ouvrit. En sortirent cinq personnes. Ada était encadrée par deux policiers, des femmes en uniformes, dont l'une avait posé une main sur l'épaule de l'enfant. Ce trio était précédé d'un troisième policier, lui-même accompagné d'Agathe Mikhailovna.

Arrivés à la grille, ceux qui ouvraient la marche se dirigèrent vers Loujine qui, de son côté, voulut les éviter pour s'approcher de son enfant. Mais le premier policier s'interposa, tandis que, derrière lui, ses deux collègues emmenaient Ada vers la voiture. Puis, aussitôt que le trio fut passé, le même policier se détourna de Loujine et s'éloigna à son tour. Il refermait la marche.

Le pas était rapide, presque à la course pour l'enfant qui ne se faisait pas prier, qui ne résistait pas, qui semblait fuir.

Maintenant, la directrice avait pris Loujine par le bras, elle le tenait serré près d'elle, elle le fit se détourner de la voiture au moment où celle-ci, les phares allumés, démarrait et disparaissait au coin du boulevard Tzarévitch. Elle ne cessait pas de lui parler, le visage tout près du sien. La nuit était tombée. Un réverbère les éclairait. Jamais le visage d'une femme ne me parut montrer une telle dignité et une telle élégance.

Je remontai le boulevard Gambetta d'un pas lourd. Je prévoyais de passer par l'avenue Bellevue. Je ne connais pas de plus douce consolation, à la nuit tombée, que

l'avenue Bellevue. J'arriverais quand j'arriverais rue des Boers. Il devait bien me rester des pâtes, du beurre, du sel, du poivre et de l'emmental râpé. Et une bouteille de vin rouge. En marchant, je revivais la scène à laquelle je venais d'assister. Loujine, quand elle était passée près de lui, avait appelé sa fille par son prénom. De loin, j'en avais vu les deux syllabes se dessiner sur ses lèvres, et même *Ada chérie*. Mais celle-ci ne s'était pas tournée vers lui. Elle ne l'avait pas regardé.

5.

Le lendemain matin, à mon réveil, je me suis souvenu d'Agathe Mikhailovna, de la beauté de son visage, de la grâce de ses manières et, plus particulièrement encore, de la sollicitude qu'elle avait montrée à l'égard d'Alexandre Loujine. Et lui, n'était-il pas étonnant qu'il en ait accepté les marques? Car enfin, pour que la police soit intervenue dans cette école, il fallait que sa directrice eût pris son téléphone et qu'elle ait composé le 17. Il fallait qu'elle ait appelé les services compétents au secours de la petite Ada, suite à des révélations que celle-ci avait réitérées en sa présence, après s'être confiée, sans doute, une première fois, à certaines de ses camarades et à sa maîtresse, puis qu'elle avait réitérées encore devant les spécialistes de la brigade des mineurs, de manière assez convaincante pour que ceux-ci y ajoutent foi et qu'ils décident de l'emmener, séance tenante, à la barbe du père qui attendait sur le trottoir. Mais ce que je comprenais aussi — et ce que j'imaginais qu'elle avait fait entendre à Loujine, au moment où elle s'était rapprochée de lui, où

elle l'avait saisi par le bras —, c'est qu'elle n'irait pas plus loin. Qu'elle avait effectué ce signalement pour un motif prévu par la loi et dans le cadre d'un protocole étroitement défini, à l'application duquel elle avait été formée; mais que, pour autant, son rôle s'arrêtait là. Elle n'avait pas à juger si les allégations de la fillette étaient exactes, elle ne se permettrait pas d'avoir un avis personnel sur la question, et surtout elle était tenue au secret professionnel. La même exigence qui lui avait fait prévenir la police voulait qu'elle n'aille pas plus loin. Venant d'elle, les responsables de l'association culturelle gestionnaire de la cathédrale Saint-Nicolas n'apprendraient rien des turpitudes supposément commises par un éminent représentant de la partie adverse; et le consul de Russie, pas davantage.

Garder le secret était le mieux qu'elle pouvait faire en sa faveur. Cette réserve n'en représentait pas moins, pour Loujine, un enjeu considérable.

L'intégrité professionnelle de madame la directrice Agathe Mikhailovna me paraissait sans faille. Je l'admirais pour cela, mais quant à moi, je n'étais pas tenu de me taire. J'avais fait d'Alexandre Loujine mon adversaire sans que lui-même le sache. En dépit des airs aristocratiques qu'il se donnait, je ne pouvais m'empêcher de le regarder comme le séide d'un pouvoir politique essentiellement vulgaire. Mon père avait abominé les bolcheviques; j'avais grandi, près de lui, dans l'idée que ceux-ci nous avaient contraints à fuir notre pays en même temps qu'ils nous coupaient de notre histoire; mais je ne doutais pas que, s'il avait vécu assez longtemps pour le voir s'installer, il aurait détesté

plus encore ce régime d'oligarques violents et corrompus.

J'avais enquêté sur monsieur le Conseiller culturel dans l'espoir de découvrir, le concernant, quelque secret honteux, propre à la discréditer à titre personnel. À travers lui, je visais plus largement une administration moscovite avide de s'accaparer un monument qui était un legs de l'ancien régime, ainsi que le lieu de rencontre d'une petite communauté d'exilés, qui prospéraient paisiblement, fidèles à leur histoire en même temps que respectueux des lois du pays d'accueil. Et voilà que le hasard dévoilait à mes yeux beaucoup plus et bien pire que ce que mes mauvaises intentions m'avaient fait espérer: le secret le plus absolu, le secret des secrets, celui qui touche au tabou le plus primitif et le plus constant, dans toutes les civilisations du monde.

Et il s'en fallait de beaucoup que je me sente glorieux. Au contraire, j'avais honte. Car une voix me disait: *Au fond de toi, avoue, n'était-ce pas cela que tu voulais? N'était-ce pas cela que tu espérais? Ne vois-tu pas se réaliser une malédiction que le tréfonds de ton âme malade avait appelée de ses vœux, et qui, hélas, ne pèse pas seulement sur ce Loujine que tu détestes, mais aussi, du même coup, sur sa pauvre enfant, trop jeune et trop tendre pour avoir jamais fait de mal à personne? Eh bien, voilà que ton vœu est exaucé. Voilà que tu as eu gain de cause.*

Le secret que j'avais surpris, dont j'avais cru comprendre la nature en voyant la police emmener la petite Ada, pesait si lourd sur ma propre conscience — comme si c'était moi qui avait enfreint le tabou

suprême, comme si c'était moi qui avait commis la faute —, qu'il fallait que je m'en débarrasse au plus tôt.

Un soir, j'écrivis une lettre que j'adressai au consul. Une semaine plus tard, Alexandre Loujine était rappelé à Moscou. Depuis, mon âme est un désert aride. Un remords la tourmente. Et, même les jours de fête, je n'ose plus me montrer à la cathédrale Saint-Nicolas.

(Janvier 2024)

Le maître de piano

1.

Lorsque le crime de Dolorès Ortiz a été découvert, que tout le village en a parlé, l'idée m'a traversé l'esprit que Domenico Gripari pouvait être le coupable, mais je n'en ai rien dit. D'abord parce que je n'étais alors qu'un enfant. Ensuite parce qu'il ne pouvait échapper à l'attention de personne que la victime était une élève de Gripari, qu'elle séjournait au village depuis plus de six mois pour prendre des leçons de piano avec lui. Enfin parce que Domenico Gripari était mon ami.

Altrosogno est un bourg perdu dans la montagne. Si, à cette époque, ce nom était cité quelquefois dans la presse, c'était dans presque tous les cas parce que Domenico Gripari s'y était retiré. Il avait fait une carrière de soliste. Une célébrité acquise très tôt lui avait donné l'occasion de se produire partout dans le monde, puis un jour il avait arrêté. Il avait déclaré qu'il était fatigué des voyages, des salles de concert trop grandes, de la discipline de fer à laquelle il devait s'astreindre pour accomplir, soir après soir, les plus invraisemblables prouesses.

— Je ne suis tout de même pas un singe savant, disait-il. Je ne suis pas un perroquet. Ni un artiste de foire.

Désormais, il recevrait quelques élèves chez lui, dans le nid d'aigle qu'il avait découvert et qu'il était en train d'aménager. Il avait le projet d'enregistrer ou de réenregistrer certaines œuvres, mais il le ferait dans son

salon. Enfin, il n'excluait pas de se produire de nouveau en public, mais il s'agirait désormais de concerts uniques, annoncés un mois à l'avance et donnés dans des cloîtres, pourquoi pas dans des granges?

Pour ma part, j'étais Edmond, le fils unique de Bruno Calabre, un postier qui était mort en service.

Un après-midi d'hiver, celui-ci avait eu l'idée d'apporter l'argent d'un mandat à une vieille femme qui habitait seule, à l'écart du village, et dont on n'avait pas de nouvelles depuis plusieurs jours. Il était parti à pied, la neige encombrait le chemin. La vieille femme lui avait servi du café au lait et des biscuits confectionnés par elle, qu'elle conservait dans une boîte en fer. Elle lui avait raconté des histoires de filiation. Il lui fallait aller chercher très loin dans sa mémoire, où se confondaient quelquefois le père avec le fils, la fille avec la mère, ou l'inverse; et, d'après son témoignage, quand le postier était reparti, la nuit tombait déjà.

Ma mère ne l'a pas vu revenir. À cause de la neige qui ne cessait pas, elle a pensé que sans doute il dormait chez cette dame. Puis, le lendemain, à midi, quand il n'était plus concevable qu'il se fût attardé si longtemps, elle a prévenu la police. Des hommes sont montés au village avec des chiens, et ils ont entrepris des recherches. Il neigeait toujours, la nuit est tombée vite, et le corps de mon père ne devait être retrouvé qu'au dégel du printemps, plusieurs semaines plus tard.

De toute évidence, le soir de l'accident, la nuit était si noire qu'il s'était écarté du chemin, et qu'il était tombé dans un fossé où il s'était brisé la nuque.

Cette mort accidentelle devait valoir à ma mère une pension, mais nous avons vécu jusque là dans un appartement de fonction, au-dessus du bureau de poste que mon père tenait seul, et bien sûr nous avons dû le libérer. Nous aurions pu aller habiter ailleurs, dans la ville dont nous voyions les clochers se profiler au loin, dans la plaine. Ma mère avait des talents de couturière qui lui auraient permis de compléter sa pension, mais elle a choisi de rester au village, dans un petit deux-pièces qu'elle a trouvé à louer, que j'ai commencé par habiter avec elle et où elle est demeurée le reste de sa vie.

Domenico Gripari ne donnait pas de cours de piano à des enfants, seulement à des étudiants confirmés qui visaient l'entrée dans les grands conservatoires nationaux, quelquefois aussi à des solistes qui traversaient une période de doute ou qui souhaitaient élargir leur répertoire à des œuvres plus difficiles. Mais j'étais le fils d'un homme qui avait rempli au risque de sa vie sa mission de postier. Domenico Gripari eut écho de ce drame. Il fit dire à ma mère que, pour moi, il ferait une exception. Non seulement, il consentait à me donner des leçons de piano, mais celles-ci seraient gratuites.

Ma mère a accepté. C'était un grand honneur que le maestro nous faisait. Les gens en ont parlé. Je devais me montrer à la hauteur de la chance qui m'était offerte, et ainsi je me suis rendu chez Domenico Gripari pour apprendre le piano. Mais, après trois leçons seulement, il est apparu que je n'avais pas les dons nécessaires pour jouer de cet instrument. Faire travailler mes deux mains en même temps de manière asymétrique était impossible

pour moi, et les leçons ont cessé. En revanche, dès ma première visite, Domenico Gripari m'avait proposé de m'enseigner les échecs, et tout de suite il a été surpris par les prédispositions que j'y montrais. Se pouvait-il que j'aie été champion d'échecs dans une vie antérieure? Ou peut-être général d'armée? Domenico Gripari m'a alors offert un échiquier portatif. C'était était un joli ouvrage d'ébénisterie, un objet de collection, sur lequel je pourrais m'entraîner, le soir, après l'école. Et il a été convenu que je reviendrais, chaque fois que j'en trouverais le temps, pour disputer des parties avec lui.

2.

Quand le crime de Dolorès Ortiz a été commis, j'avais onze ans. Celui de Marie-Hélène Garnier remontait à huit ans. Mon père était mort quatre ans plus tard, et au cours des quatre années qui avaient suivi, j'étais devenu un des hôtes les plus assidus de la maison du pianiste.

Le meurtre de Marie-Hélène Garnier était resté inexpliqué. On avait classé l'affaire sans découvrir le coupable. Sans l'avoir non plus beaucoup cherché. Altrosogno était si loin de tout, il y faisait si froid! Il en alla autrement avec la mort de Dolorès Ortiz. L'enquête amena au village un certain Sylvestre Morin, un homme de taille moyenne, mince et musclé. Un as de la police.

Le teint clair, l'œil noisette, le visage glabre, des sourcils épais, les cheveux raides, coupés ras, il donnait une impression de force et de calme. Dans les rues du village, il ne passait pas inaperçu. Plus tard, je devais

découvrir qu'il était un marcheur des chemins de montagnes; qu'il enregistrait sur un petit magnétophone des chants d'oiseaux; qu'il écrivait de la poésie et avait déjà publié, à compte d'auteur, quatre minces recueils de ses écrits; qu'il possédait en outre une voiture rapide, avec laquelle il venait de Berne; et que sa vie sentimentale enfin, en dépit de ce qu'il dépassait la quarantaine, restait incertaine et compliquée comme celle d'un jeune homme.

Morin m'a interrogé alors à plusieurs reprises. Je ne me souviens plus de ses questions, ni donc de la façon dont je lui ai répondu. Mais je me souviens qu'il voulait que je lui parle de mes habitudes dans la maison du pianiste. Sa voix était tranquille, il n'y avait dans son attitude rien de menaçant, je trouvais même un certain plaisir à être écouté ainsi, de manière bienveillante et quelque peu distraite.

Les interrogatoires se déroulaient dans une salle communale qu'on avait mise à sa disposition. Il ne prenait pas de notes, il se tenait debout devant la fenêtre. Les mains dans les poches, il me tournait le dos, visiblement intéressé par les vols de corbeaux qui traversaient le ciel et dont les cris dominaient le bruit du torrent qui déferlait en contrebas.

Il semblait m'écouter à peine. J'expliquais ainsi, un peu dans le vide, que je me rendais à la maison du pianiste plusieurs fois par semaine, n'importe quel jour, à n'importe quel moment. Que j'y étais invariablement reçu par un certain Vladimir, à l'accent étranger, qui lui faisait rouler les *r*. Celui-ci me vouvoyait. Je crois bien que c'est la première personne qui m'ait vouvoyé. Il

disait: “Le maître est occupé, je le préviens de votre arrivée”, et en effet j’entendais le piano. Et qu’ensuite, en attendant que Gripari me reçoive, je circulais à loisir dans la maison.

Comme à la jeune épouse de Barbe bleue, tout m’était ouvert, les salles, les tiroirs, les placards. Je montais sur un escabeau pour consulter certains livres de la bibliothèque, j’allais à la cuisine voir ce qui s’y préparait, renifler les odeurs en soulevant les couvercles des marmites. Je faisais une visite à l’élève qui attendait son tour, patientant dans une antichambre largement pourvue de magazines, qui sentait le camphre et le bois vernis, où une servante venait apporter du thé et des biscuits.

Oui, j’avais eu l’occasion de rencontrer Dolorès Ortiz, je me souvenais d’elle, et d’avoir bavardé avec elle comme avec plusieurs autres élèves du maître de piano.

Ces jeunes femmes (car les élèves de Domenico Gripari étaient principalement des femmes, du moins celles qui m’intéressaient et qui s’intéressaient à moi) paraissaient surprises et amusées de la place que j’occupais dans cette maison.

— Et toi, tu ne joues pas du piano? me disaient-elles, et je répondais que non, je jouais aux échecs.

Certaines acceptaient de disputer une partie avec moi, mais c’était pour me faire plaisir, et je gagnais toujours. De leur côté, elles me faisaient mieux comprendre qui était Domenico Gripari. J’appris ainsi qu’il n’était pas le pianiste le plus connu du grand public, mais qu’il était considéré par les vrais amateurs

comme celui qui avait renouvelé l'interprétation de certaines œuvres romantiques, celles de Schumann en particulier, mais aussi celles de compositeurs plus modernes, comme Debussy, Ravel, voire Olivier Messiaen.

Ensuite, Gripari venait chercher son élève, et il arrivait que les deux ensemble m'invitent à assister à la leçon, ce que je faisais bien volontiers, emportant avec moi un roman que je faisais mine de lire dans un coin du salon où je tâchais de me faire oublier, mais où je ne perdais rien de la musique, ni des paroles échangées par les deux protagonistes.

J'ai dit que je n'avais montré aucune disposition pour le piano. Il est vrai que j'étais trop maladroit de mes mains. En revanche, je fus très vite passionné par l'écoute et l'observation du travail des autres. Il me semblait que je comprenais l'esthétique défendue par Domenico Gripari, les principes de clarté, de simplicité, de dépouillement qu'il défendait, et les moyens techniques qu'il souhaitait que l'on mît au service de ceux-ci. Au point que j'aurais pu les enseigner.

Il parlait peu, n'adressait jamais à ses élèves aucun reproche, mais il faisait les cent pas dans leur dos et se penchait soudain par-dessus leur épaule pour leur montrer, sur la partition, la mesure où une erreur avait été commise, ou pas même une erreur, une infime maladresse, une nuance trop marquée, et où il voulait qu'on reprenne. C'était chaque fois comme une maille de tricot qu'on aurait perdue. Il attirait l'attention de ceux-ci sur certains traits, lents ou rapides, dans lesquels il souhaitait que les notes restent égales en distinction.

— Il pleut sur ma terrasse, expliquait-il. Pour moi, c'est de la pluie. Les gouttes qui la composent sont innombrables. Mais Dieu, de son côté, là où il se trouve, sait à chaque instant de combien de gouttes se compose cette pluie. Il en est de même pour vous. Dans le déferlement passionnel de la musique que vous interprétez, aucune goutte, je veux dire aucune note ne doit se perdre (il disait aussi *s'éluder*) parmi les autres. Les notes d'une partition sont inégales en durée et en puissance, elles ne doivent pas l'être en clarté et en distinction. La passion amoureuse que le pauvre Robert Schumann éprouve pour Clara, mêlée à la folie et à l'ivrognerie, ne doit pas éloigner trop son pianoforte du clavecin de Bach ou de Mozart. Nous ne sommes pas à Hollywood, pas encore, mais dans la vieille Europe!

Morin m'a-t-il posé des questions plus directes sur la manière dont Gripari se comportait vis à vis de moi et avec ses élèves? La réponse est non. Pourtant je ne devais pas tarder à deviner en quoi consistaient ses soupçons: que si la jeune et belle Dolorès Ortiz avait été assassinée par son professeur, ce pouvait être parce que celui-ci s'était conduit à son égard de manière inconvenante, et qu'il avait fallu ensuite qu'il la fasse taire à jamais pour qu'elle ne témoigne pas de cette violence. Car, sinon, quel motif pouvait-il avoir de l'étrangler ainsi, un soir d'hiver, dans l'obscurité d'une rue étroite, qui descendait en pente raide vers le pont qui enjambe la rivière? Et si ce n'était pas lui qui avait commis ce crime, qui donc avait pu le faire?

Mes récits avaient persuadé Morin que Gripari ne s'était jamais comporté à mon égard que de façon fort

respectueuse; et bien des années plus tard, il devait me confirmer que les autres élèves interrogées par lui avaient toutes témoigné dans le même sens; à savoir que Gripari se montrait parfaitement courtois vis à vis d'elles, qu'il gardait ses distances, et même qu'il était réticent à accueillir les confidences que celles-ci, à un moment ou un autre, ne résistaient pas à l'envie de lui faire, concernant leurs familles, leurs études, leurs goûts, leurs amitiés et leurs amours aussi.

3.

Domenico Gripari vivait dans cette maison de deux étages en compagnie de son majordome. La cuisinière et les femmes de ménage étaient recrutées dans le village et elles y retournaient après leur service. Il arrivait que les jeunes femmes qu'il acceptait pour élèves dorment chez lui. Je répète que, parmi ses élèves, les femmes étaient les plus nombreuses. Autant ajouter tout de suite que les victimes de ses meurtres furent trois d'entre elles.

Leurs séjours pouvaient durer plusieurs semaines. Si elles étaient ses pensionnaires, elles prenaient leur repas du soir à la table du maître, et un petit déjeuner copieux les attendait le matin à la cuisine. Mais le plus souvent elles choisissaient l'auberge qui se trouvait à l'entrée du village, où le confort était moins grand mais les tarifs plus modestes.

Ces jeunes personnes s'y sentaient plus libres. Après de longues journées de travail, elles pouvaient profiter de la compagnie des habitants du village qui y venaient, le soir, pour boire de la bière, jouer aux cartes et

raconter dans leur dialecte des histoires qu'on leur traduisait et qui les faisaient rire. Rougir et rire à la fois.

Gripari possédait en outre, plus haut dans le village, un ancien grenier tout en longueur dans lequel il avait fait aménager quatre cabines insonorisées, équipées de pianos, où ses élèves venaient travailler le jour comme la nuit. Un tableau existait sur lequel il leur suffisait d'inscrire leurs horaires.

L'austérité de Domenico Gripari était légendaire. Il était invariablement vêtu d'un pantalon trop large, serré à la taille, et d'un pull à col roulé, l'ensemble de couleur sombre. Il était plus grand que Sylvestre Morin et plus mince. Ses yeux, d'un noir profond, les cheveux noirs aussi, plaqués en arrière, les lèvres serrées, surmontées d'une fine moustache. Il était fumeur de cigarettes, ce que Morin n'était pas, et lui aussi amateur de belles voitures. S'il lui arrivait jamais de rire, je crois que ce n'était qu'avec moi, quand en trois coups inattendus je le battais aux échecs.

Le rez-de-chaussée de sa maison était occupé par un garage dans lequel il abritait une Aston Martin DB5 gris métallique avec laquelle il lui arrivait de sortir le soir pour ne rentrer qu'au petit jour. Il avait alors parcouru en solitaire des centaines de kilomètres sur les routes de montagne, et joué, et souvent perdu, de fortes sommes à la roulette. Il était enfin amateur de whiskies, qu'il choisissait avec soin. Quant à sa vie sentimentale, elle restait un mystère.

On aura compris que je livre là des détails dont je n'ai eu connaissance, ou qui se sont organisés dans mon esprit, que bien des années plus tard. On aura compris

aussi que l'histoire que je raconte est celle du duel entre deux hommes d'une intelligence égale, hors du commun, dont je fus le témoin alors que j'avais perdu mon père et que mon admiration était sollicitée par l'un aussi bien que par l'autre. On devine enfin dans lequel des deux camps je devais assez vite me ranger. Je n'ai jamais précédé l'enquêteur, mais je suis fier de pouvoir affirmer que je l'ai secondé de manière efficace. Il nous aura fallu beaucoup de patience, d'observation, et que le hasard nous vienne en aide. Nous n'avons pas pu éviter, hélas, qu'un troisième crime soit commis, mais nous avons été présents ensemble au rendez-vous final pour empêcher le quatrième. Voici comment.

4.

Entre le second et le troisième meurtres, douze années se sont écoulées. Dès après le second et l'enquête qui s'en est suivie, au cours de laquelle Sylvestre Morin m'a plusieurs fois interrogé, j'ai quitté Altosogno, d'abord pour le collège où j'ai été pensionnaire dans une ville voisine, puis pour le lycée. Enfin, j'ai été admis dans une école d'ingénieurs, plus lointaine encore. Et ce que j'ai découvert de plus important durant cette période n'a rien à voir avec les meurtres. C'est que j'étais un élève brillant, capable d'apprendre plus vite et mieux que la plupart de mes camarades, aussi bien en mathématiques que dans plusieurs disciplines scientifiques. Et aussi que j'étais un jeune homme séduisant.

Cette double révélation aurait pu avoir pour conséquence de me rendre ambitieux. Au contraire, il

m'est apparu que, grâce à ces talents, je pourrais vivre durant une décennie ou deux une existence nomade, passant d'une équipe de recherche à une autre, dans différents pays.

Contrairement à mes mentors, je n'ai pas songé à m'acheter une voiture puissante, mais plutôt des vélos d'occasion que je remettais en état puis qu'il m'arrivait d'offrir; ni un appartement dans un quartier bourgeois, mais plutôt un sac à dos dans lequel je glissais le peu de vêtements indispensables. Je me disais aussi peu poète que possible mais je n'en chinais pas moins de vieilles cartes postales et des livres de poche d'occasion, partout où j'en trouvais, pour les distribuer ensuite aux belles personnes que je rencontrais, et plus particulièrement à celles qui acceptaient de me recevoir chez elles, pour une nuit ou plusieurs. Enfin, je pouvais réciter des poèmes par cœur dans deux ou trois langues différentes, ce que je faisais en échange de verres de vin et de baisers. Et il me semblait qu'ainsi je demeurais fidèle à la mémoire de mon père, dont ma mère et d'autres personnes qui l'avaient connu m'assuraient que je lui ressemblais, qu'il avait accepté de vivre dans la pauvreté sans jamais s'en plaindre ni perdre le sens de l'humour, ce qui est plus raisonnable, on le sait, que de vouloir changer le monde.

Je ne fumais pas, je buvais modérément, je voyageais en train, j'écrivais au stylo à bille sur un bloc-notes en papier plutôt que sur une tablette numérique, je transportais dans mon sac à dos un ordinateur dont je savais me servir mais que je n'allumais que pour travailler. À Zurich, j'avais trouvé un professeur de

zarb. Je songeais à étudier le luth. Je faisais des photos avec un vieux Rolleiflex et je développais ensuite moi-même mes bobines quand je trouvais un laboratoire où le faire, ce qui ne manquait jamais. Je vivais d'emprunts, d'échanges, de partages. Je m'intéressais d'assez près à l'agriculture biologique.

Je retournais plusieurs fois par an à Altrosogno pour voir ma mère. Celle-ci menait une existence qui me donnait le cafard. Elle effectuait quelques menus travaux de couture pour des gens du village. Ces travaux lui rapportaient très peu d'argent mais lui permettaient de garder un semblant de vie sociale. Elle sortait peu, ne lisait pas, regardait à la télévision des *soap opera* dès le matin, et, quand je venais, elle ne prenait pas grand intérêt à ce que je lui racontais de ma vie. Quand l'occasion s'était présentée, j'avais acheté le petit appartement qu'elle occupait, où je laissais des objets personnels, et je profitais de ces occasions pour rendre visite à mon ami pianiste.

Vladimir m'annonçait. De nouveau, je rodais dans la maison en attendant qu'une leçon se termine et que le maître des lieux me reçoive. Naguère la tradition voulait que nous nous asseyions en silence de part et d'autre d'un échiquier, comme des chefs de guerre sur un champ de bataille. Mais quand j'ai eu seize ans, nos forces n'étaient plus égales, aussi ai-je inventé un prétexte pour ne plus jouer avec lui.

À présent, nous ne faisons plus que parler de piano. J'avais continué d'en écouter beaucoup. À quelques années d'intervalle, Domenico Gripari avait enregistré un album de sonates de Haydn et un autre consacré à

Debussy. Ils avaient été favorablement accueillis par la critique, mais la grande passion de Gripari restait Robert Schumann. Il songeait à enregistrer une nouvelle version du Carnaval. Celle qui l'avait imposé datait de plus de vingt ans. L'instrument sur lequel il jouait à l'époque ne correspondait plus aux critères actuels. Il avait demandé aux techniciens de Steinway, à Hambourg, de lui en confectionner un sur mesure, dont la sonorité se rapprochait de celle des piano-forte, tout spécialement de ceux fabriqués par Conrad Graf dans la première moitié du dix-neuvième siècle, qui avaient eu la préférence de Chopin, de Mendelssohn, ainsi que des Schumann, Robert et Clara; celui-là même qui trônait à présent dans son salon et sur lequel ses élèves avaient le privilège de poser leurs mains, privilège qui, à lui seul, eût suffi à justifier le prix exorbitant des leçons qu'ils s'offraient. Gripari réclamait en outre que cet instrument soit transporté avec mille précautions chaque fois qu'il jouait en public, et qu'un technicien de la firme l'accompagnât pour les réglages de dernières minutes. Cela rendait l'organisation de ses récitals affreusement coûteuse, d'autant qu'il exigeait aussi de se produire devant des publics restreints, d'où il résultait que, d'année en année, les occasions de l'entendre étaient plus rares.

Il aurait voulu que soient commercialisés les enregistrements de ses concerts, ce qui aurait rentabilisé le prix des déplacements. Mais les firmes se montraient réticentes à se passer des studios, de leur confort acoustique, de la possibilité d'effectuer plusieurs prises et de choisir les meilleures. Gripari objectait que les

versions ainsi obtenues manquaient de vie; mais, précisément, de tout jeunes virtuoses jouaient à présent les mêmes œuvres que lui avec une liberté qu'il n'avait pas. Son agent parlait d'une tournée à l'étranger pour relancer sa carrière, mais Gripari refusait de sortir d'Europe. Il avait horreur des États-Unis et de tout ce qui était américain.

— Ils ont rendu fou le pauvre Vladimir Horowitz, déclarait-il à qui voulait l'entendre. Ils lui ont fait subir des électrochocs. Je ne veux pas qu'ils me fassent pareil.

Puis un jour j'ai reçu une invitation pour un concert qu'il donnait à Constance. J'habitais alors à Zurich, chez une amie chercheuse en biologie. J'ai réservé deux places et nous avons pris le train.

5.

Lucy était anglaise et collaborait à un programme international concernant le climat, ce qui supposait qu'elle voyage beaucoup, principalement dans le Grand Nord où elle observait la fonte des icebergs. Nous partagions les mêmes goûts pour la musique (encore que pour des musiques différentes), les voyages et le minimalisme. Son appartement était d'une propreté méticuleuse, essentiellement meublé, dans la chambre, d'un futon posé sur le sol et d'étagères en sapin qu'elle avait achetées sur Internet puis qu'elle avait montées, sur lesquelles elle glissait des corbeilles en rotin tapissées de coton grège avec, pliés à l'intérieur, ses culottes, trois T-Shirts, deux jeans, deux pulls, des chaussettes. Pas de soutien-gorge. Une parka pendue à un cintre. Les chaussures de montagne servaient aussi

pour la ville. Ici et là, de petits sachets de lavande qui parfumaient l'air en concurrence avec les bâtons d'encens qu'elle faisait brûler. Pas de livres, sauf ceux que je lui avais offerts, les autres étant téléchargés sur l'application Kindle de son Google Pixel. Des enceintes acoustiques mais pas de disques ni donc de platine — la musique, elle aussi, étant lue sur le téléphone. Dans la cuisine, une casserole, une poêle et une théière. Des assiettes en métal peint achetées chez Ikea. Trois fois trois couverts. Se nourrissant quasi exclusivement de légumes bouillis et de poisson surgelé, elle économisait chaque mois sur son salaire. Le projet était de se faire construire, un jour, une maison dont elle dessinerait les plans. Elle l'imaginait petite comme un chalet ou une cabane de pêcheur, transparente, enfoncée dans les dunes de la Mer du Nord, avec des roseaux qui ployaient autour et le sable des dunes balayé par le vent. Je lui avais proposé de l'aider pour les plans. Elle m'avait répondu que nous n'en étions pas là. De fait, nos relations restaient d'ordre strictement amical et sexuel. Mais vous aurez compris qu'elle m'inspirait beaucoup d'admiration, et nous nous étonnions de ne pas nous gêner, l'un l'autre, après six mois de cohabitation. Il va sans dire que je payais ma part de loyer, que je remplissais le frigo et travaillais aussi bien qu'elle à nettoyer les sols, les murs et tout le peu qu'ils contenaient. Pour ce qui était de se nourrir, les poissons surgelés cuisaient au bain-marie et les légumes à la vapeur, ce qui n'exigeait pas beaucoup de travail ni de talent.

Le concert devait être donné dans l'abbaye. Quand nous sommes arrivés, Lucy et moi, un peu en retard, le piano était déjà ouvert, le public installé. Je l'ai entraînée vers la sacristie où je pensais trouver le virtuose à qui je souhaitais la présenter, et en effet il était bien là, assis devant un miroir, en compagnie de Vladimir qui se tenait debout, passablement rigide et pour tout dire funèbre.

Domenico était occupé à se maquiller, ce qui n'était pas inconcevable: il vieillissait. Mais, au regard qu'il m'a jeté dans le miroir, et à celui que nous a adressé Vladimir, j'ai compris qu'un avis de tempête pesait sur nous.

J'ai d'abord pensé (ou voulu penser) qu'il était mort de trac. Nous avons parlé maintes fois de ce mal. N'était-ce pas à cause de lui que le célèbre Domenico Gripari avait renoncé aux tournées de concerts? Mais n'y avait-il que cela? Il bafouilla:

— Oh, Edmond, vous êtes venu! Et cette jeune fille! Non, non, inutile de vous inquiéter, n'écoutez pas Vladimir, il ne dit que des bêtises!

Une tasse de café fumant était posée près de lui, avec un verre d'eau et un tube de Doliprane effervescent à moitié vide.

Il trempait les lèvres dans le café, il soufflait dessus pour le refroidir. Sa main tremblait. Visiblement il était ivre. Sans réfléchir, j'ai dit:

— Vous êtes malade, Domenico. Vous souffrez d'un brusque accès de fièvre. Voulez-vous que j'annule? Cela me paraîtrait plus raisonnable. Permettez que je m'en charge!

Il a posé sa main sur mon bras, ce que d'ordinaire il ne faisait jamais:

— Deux minutes, s'il te plaît, mon petit, accorde-moi deux minutes, et tu m'accompagnes jusqu'au piano. Ils peuvent attendre.

Sa main est restée appuyée sur mon bras, mais il a tourné la tête. Et j'ai entendu qu'il chantonait, très vite, tout bas. Il révisait de mémoire un passage difficile d'une œuvre que je n'ai pas identifiée. J'ai vu les longs doigts de sa main restée libre qui pianotaient dans le vide. Puis soudain il m'a attiré vers lui. Il s'est levé. Il a dit:

— Emmène-moi aux toilettes! Vite! Elles sont là-bas!

Il m'a entraîné. Vladimir a voulu s'interposer mais il l'a repoussé. Il se tenait d'une main agrippée à mon pull. Je l'ai pris par la taille en m'accrochant à sa ceinture. Le couloir m'a paru interminable. Je pensais que nous n'y arriverions jamais. Un instant, j'ai pensé à la musique d'Angelo Badalamenti. Je me suis dit que nous évolutions dans le décor d'un film de David Lynch et qu'il ne nous manquait que la musique d'Angelo Badalamenti.

Il a vomi dans la cuvette du cabinet. J'ai tenu son front. Il hoquetait. Il était trempé de sueur. J'ai craint qu'il perde connaissance. Plusieurs fois j'ai déchiré du papier qui pendait au rouleau pour lui en essuyer la bouche et le menton. Maintenant, nous étions dressés, face à face, collés l'un contre l'autre. J'étais aussi grand que lui. Les yeux dans les yeux, j'ai claqué ses joues. Il n'a pas protesté.

— Encore! a-t-il dit en jetant la tête en arrière.

Maintenant nous étions devant le lavabo. De nouveau un miroir. Il se regarde, livide. Il écarquille les yeux.

— Ça va mieux, dit-il. Je respire.

J'ai ouvert le robinet. Il a éclaboussé son visage en mouillant ses manches et le plastron de sa queue-de-pie. Était-il imaginable qu'il donne un concert dans l'abbaye de Constance avec une queue-de-pie dans cette état? Pas le temps de réfléchir.

— Maintenant tu m'emmènes là-bas, m'a-t-il dit encore. Tu m'aides à régler le tabouret, tu m'aides à m'asseoir, puis tu t'en vas!

À voir l'équipage que nous formions lorsque nous sommes apparus sur scène, personne parmi le public n'a pu ignorer qu'il était en perdition.

Je l'ai aidé à s'installer dans un silence de mort. Puis je l'ai abandonné. Je lui ai tourné le dos. Je me suis arraché à lui. L'abandonner ainsi me déchirait le cœur. J'aurais préféré l'enlever comme un pantin sous mon bras. Mais je n'avais pas effectué trois pas vers ce qui tenait lieu de coulisse que déjà, dans mon dos, j'entendais les premières notes qu'il frappait. Claires, distinctes, somptueuses. Et pendant plus d'une heure, une fois encore, le maître de piano, ce fut lui.

6.

J'avais réservé aussi une chambre d'hôtel mais, en sortant du concert, Lucy n'a pas voulu aller à l'hôtel, elle a voulu retourner à Zurich. Elle paraissait troublée.

— Ramène-moi! a-t-elle dit.

À cette heure de la nuit, les trains ne circulaient plus. Mais, à la gare, une agence était ouverte, où j'ai pu louer une voiture, et nous sommes revenus par la route.

Elle a voulu que je conduise. Ce n'était pas un long voyage. Mais la route était déserte, nous glissions dans un brouillard blanc comme de la ouate, qui flottait sur l'obscurité de la route, et j'ai roulé lentement en me repérant sur les lignes blanches éclairées par nos phares.

Lucy a voulu que je lui parle de Domenico. Je lui en avais peu dit le concernant. J'ai alors évoqué mon enfance. J'ai parlé de mon père, des hivers dans la montagne, du vent et de la pluie qui s'engouffraient dans nos rues, de la neige, de la cour de récréation de ma petite école, des arbres de la cour où criaient les corbeaux, de la sombre solennité du paysage, du dialecte et des mœurs de ses habitants, et bien sûr de la maison du pianiste. Des meurtres enfin. De l'enquête menée par Sylvestre Morin, des soupçons qui pesaient sur l'imposant personnage qui m'avait accueilli chez lui, qui m'avait appris à jouer aux échecs et surtout à écouter le piano romantique.

— Un personnage étrange, solitaire, ajoutai-je, chez qui l'exigence esthétique ressortit à une forme de spiritualité.

Je n'en connaissais pas encore le motif mais je craignais qu'une dispute éclate. Par avance, j'essayais de convaincre mon interlocutrice. Domenico Gripari, ce n'était pas moi. Il avait beaucoup compté dans ma vie d'enfant, il comptait encore, mais il ne fallait pas qu'elle me confonde avec lui. Je voulais la mettre de mon côté. La garder dans mon camp. Mais Lucy n'est pas

quelqu'un qu'on tire de son côté, surtout si on couche avec elle.

Il faisait chaud dans la voiture, pourtant elle avait gardé son manteau, le col relevé qui ne laissait voir qu'un œil, la courbe du nez et une boucle de cheveux noirs. Pour une fois, ses yeux étaient maquillés, les cils longs et charbonneux, et elle portait un rouge à lèvres très rouge, ce qui la changeait étrangement. Lui faisait un profil à la Louise Brooks. Je n'étais pas sûr de la reconnaître. Elle paraissait insatisfaite de mon récit. Elle a fini par lancer:

— Mais enfin, les victimes...?

— Les victimes, oui, que veux-tu dire?

— Il y en a eu deux...

— Oui, deux, pour autant qu'il ne s'agisse pas d'une simple coïncidence, que l'assassin soit le même...

— Qu'il soit le même, c'est bien ce que vous avez supposé, ton ami policier et toi, comme la plupart sans doute des habitants du village. Vous n'en étiez pas certains, vous n'en aviez pas la preuve, et vous ne l'avez toujours pas. Mais, dans le doute, avez-vous cherché à savoir qui étaient ces personnes? Après tout, imaginons que votre intuition ait été la bonne, que ton prétendu maître de piano soit bien le coupable, qu'est-ce qui nous dit qu'il ne récidivera pas demain?

— Des années sont passées...

— Sans doute. Mais l'enquêteur et toi, avez-vous l'esprit tranquille? Je n'en suis pas certaine. En tout cas, le grand Domenico Gripari, de son côté, donne l'impression d'une âme tourmentée. Ce soir, il était en enfer. Je sais bien que tous les solistes souffrent du trac

et qu'ils le conjurent comme ils peuvent. Mais tout de même... Nous n'en étions plus là. Ce soir, Domenico Gripari nous a fait entendre sa musique depuis le fond des ténèbres.

— Quand je me suis retourné vers les coulisse, que je me suis éloigné de lui et que j'ai entendu, dans mon dos, les premières notes d'un nocturne de Chopin, j'ai compris qu'il avait jeté le programme aux orties et qu'il se lançait dans un numéro de cirque.

— Le public a apprécié, ils ont applaudi...

— Il manquait des notes. À plusieurs reprises, il a triché. Demain, la presse spécialisée ne sera pas aussi indulgente. J'ai repéré deux ou trois critiques qui souriaient en se regardant de loin. Ils vont l'assassiner. On ne lui laissera pas le droit de répéter deux fois un numéro pareil.

— Ne t'inquiète pas pour lui. Il sera soigné. Il ne manque pas de bonnes cliniques, chères et très discrètes, dans cette région du monde. On sait y soigner toutes les addictions. Dans quelques mois, tu verras, il fera son retour, rajeuni de dix ans. Mais les mortes, les pauvres mortes, elles... Ne vois-tu pas que leurs caractères, leurs histoires personnelles, sont les seules pistes dont vous disposez pour confondre le coupable. Or, que savez-vous d'elles, qu'avez-vous appris?

— J'imagine que Sylvestre Morin a dû s'intéresser à elles. Mais je n'étais qu'un enfant...

— Tu étais un enfant mais tu n'es plus un enfant, mon cher Edmond. Et il ne m'étonnerait pas que ton ami pianiste soit un ogre. Ou un vampire.

7.

Le patron se souvenait d'elle, ainsi qu'une serveuse et deux clients qu'on avait pu interroger et auxquels on avait montré une photo. C'était le genre de personne qu'on remarque, jeune, grande, des yeux bleus, un accent étranger. Russe peut-être. Elle portait un manteau blanc, en cuir brossé, doublé de fourrure blanche elle aussi. Épais, doux, confortable. Un bonnet en fourrure, qu'elle a ôté en passant la porte, et l'écroulement alors de ses cheveux dorés les avait éblouis. Personne n'avait vu sa voiture arriver sur le parking. Il faisait nuit et le parking n'est éclairé que par des enseignes lumineuses dont les reflets sans éclat faisaient des tâches sur la boue. Mais elle n'avait pas pu venir à pied. Il fallait que sa voiture soit là, parmi les autres.

À noter que le parking du restaurant est aussi celui d'un dancing qui le jouxte. Une imitation de saloon US, avec une façade en rondins ornée d'une tête de bison, où on vient en voisin, où on boit de la bière et où on danse sur de la musique *country* jouée par des amateurs, les vendredis et samedis soirs, et que le jukebox remplace le reste de la semaine.

Restaurant et boîte de nuit sont signalés par des panneaux. On quitte la route et on se trouve sur le parking. Il arrive que les clients de la boîte de nuit fassent une visite au restaurant, le temps d'avaler un steak saignant avec des frites et beaucoup de ketchups avant de retourner au saloon pour danser et pour boire. Mais ce n'était pas le cas de cette jeune femme. On ne pouvait pas imaginer qu'elle soit allée danser ni boire toute seule dans un endroit aussi minable. Il était plus

raisonnable de penser qu'elle se trouvait sur la route, venant du nord, où le trafic est dense, depuis le Liechtenstein et l'Autriche. Peut-être pousserait-elle jusqu'à Milan. Et comme il était tard, qu'elle avait faim, elle s'était arrêtée ici pour dîner. Elle avait commandé une assiette de spaghetti réchauffés avec des boulettes de viande et une bouteille d'eau gazeuse, rien de plus.

— Elle n'a parlé à personne et personne ne l'a importunée, a témoigné le patron. La petite serveuse ne la quittait pas des yeux, elle était muette d'admiration, et oui, si quelqu'un l'avait suivie quand elle est repartie, nous l'aurions remarqué. D'ailleurs, c'est comme si on s'était attendu à un tel scénario, je veux dire qu'un homme se lève et lui emboîte le pas. Ou une femme. On se surveillait les uns les autres du coin de l'œil, en souriant, mais il n'y avait parmi nous que des habitués. La plupart de nos clients viennent d'un îlot d'immeubles voisins, des logements à bas prix. Ce sont des personnes, voyez-vous, qui craignent de s'endormir devant leur poste de télévision, ou de ne pas dormir du tout, et qui trouvent ici un endroit propre et bien éclairé où passer du temps en échangeant des paroles rares et en regardant par la vitre les camions énormes qui filent sur la route. Ils resteraient là toute la nuit, si on ne finissait pas par éteindre les lumières et les pousser dehors. Et je peux vous assurer que personne n'a bougé.

J'ai appris la nouvelle de ce troisième assassinat par Sylvestre Morin. Celui-ci m'a appelé un beau jour, après des années de silence. J'ai tout de suite reconnu sa voix. Je me trouvais à Lyon. Il m'a demandé s'il pouvait venir

me rencontrer. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un square, comme font les espions dans les films. La première chose qu'il m'ait dite, je me souviens, c'est "Bonjour Edmond. Vous avez grandi." Je lui ai répondu qu'il n'avait pas vieilli. Les cheveux seulement, qui avaient dégagé son front et qui avaient blanchi. Et peut-être la taille un peu moins svelte.

Il a sorti une feuille de papier de la poche de son imperméable. La photocopie d'une déposition qu'il avait dû relire cent fois. Qu'il devait savoir par cœur. Il m'a exposé les faits sans trop la consulter. Puis, pour être tout à fait précis, il m'a lu la déposition du patron du restaurant. Celui-ci disait:

— Tout ce monde est resté sur place. C'est sûr. Il y a ce moment où nous sommes ensemble, avec elle, à l'admirer comme la princesse d'un conte nordique, peut-être à nous moquer un peu, puis celui où elle s'en va. À partir de quoi, on ne sait plus rien, on l'oublie, jusqu'à ce que l'alerte soit donnée, une heure plus tard, que tout le monde se retrouve sur le parking, autour du cadavre, et que la police arrive.

D'une main il plie la déposition et la glisse dans la poche d'où il l'avait sortie, puis il ajoute:

— Et la raison de ne pas le croire, de ne pas *les* croire, puisqu'aussi bien leurs témoignages concordent au mot près? Une fois passé la porte, la future victime est une silhouette anonyme qui enfle son bonnet, qui relève le col de son manteau et qui bascule dans le noir.

— Et ensuite?

— Divers recoupements nous font estimer à quelques minutes à peine l'intervalle entre sa sortie du

restaurant et son décès. Un couple de clients de la boîte de nuit a trouvé le corps. Ils avaient beaucoup bu, ils ne marchaient pas droit, ils cherchaient leur voiture et la clé de leur voiture. Soudain, ils ont buté sur la cadavre.

— Et vous dites que cette femme...?

— Une toute jeune femme... Vingt-deux ans à peine. Presque vingt-trois. Elle était lituanienne. Elle s'appelait Jolanta Kreivytė. Or, deux heures avant que quelqu'un ne l'étrangle sur ce parking et abandonne le corps dans la neige fondue, elle avait quitté Altrosogno, plus précisément l'auberge où elle était pensionnaire, depuis bientôt un mois. Et, pendant tout ce mois, elle a été l'élève de Domenico Gripari. Elle était venue pour lui.

— Et lui?

— À dix-heures-trente, c'est-à-dire un peu plus d'une heure avant l'assassinat, il a été aperçu au casino de Lugano où il a perdu assez pour qu'on le remarque. Puis, il est parti.

— Descendant d'Altrosogno, il s'arrête à Lugano. Il s'y fait remarquer. Puis, au lieu de reprendre la direction du nord, il descend lui aussi vers le sud, en direction de Milan. Il la suit. Mais par quel miracle a-t-il pu surprendre son passage? Reconnaître sa voiture dans la nuit?

— Ce ne peut être qu'un hasard. Elle se sera arrêtée à Lugano pour faire de l'essence, ou pour acheter des cigarettes ou une barre de chocolat. Il l'aura aperçue et il l'aura suivie sans avoir rien décidé encore, sans savoir qu'elle s'arrêterait de nouveau. Et il s'est arrêté derrière elle. Il a attendu sur le parking, derrière sa voiture, qu'elle ait dîné et qu'elle ressorte. A-t-elle eu seulement

le temps de le voir, de savoir que c'était *lui*? Il est probable que non.

— Des traces de pneus sur le parking?

— Je vois que vous lisez des romans policiers. Il avait neigé. Puis, il a recommencé de neiger après minuit. Et le matin, cette neige s'est transformée en pluie. Un déluge. Nos collègues n'ont pu relever aucune empreinte.

— J'imagine que la voiture de Gripari a été inspectée...

— Nous nous sommes intéressés à elle, discrètement. Il se trouve qu'elle sortait de révision, les pneus avaient été remplacés, la carrosserie lessivée, dès le lendemain, dans un garage de Davos. Le garagiste affirme que le rendez-vous était pris depuis des semaines. Mais son agenda n'en porte pas la trace.

— Quant aux parents de la victime...?

— Ils communiquaient avec elle chaque jour. Et celle-ci ne tarissait d'éloges sur son professeur. Le dernier échange en visiophonie avec sa famille datait du matin.

— Il était prévu qu'elle arrête ses leçons?

— Pas du tout. Sa valise était restée à l'auberge. Le coffre de la voiture ne contenait qu'un sac de voyage avec quelques effets. On était un samedi. Selon ses parents, elle avait des amis à Milan, et il n'y aurait rien eu d'extraordinaire à ce qu'elle passe la journée du dimanche avec eux, ou avec elles. Mais qui étaient ces amis? Elle ne l'a pas dit. Parmi celles et ceux que nous avons identifiés, personne ne semblait l'attendre. Alors, on continue de chercher. On fouille son téléphone, ses

messageries, les réseaux sociaux. Les parents nous disent qu'elle avait déjà passé les vacances d'été dans la région. Nous aimerions savoir où, avec qui et ce qu'elle y faisait.

— Et Gripari?

— Il confirme ce que dit la famille. Il m'a montré son agenda ouvert sur son piano. Il a tapé du bout du doigt sur le nom de son élève en me faisant constater qu'il l'attendait le lundi à dix heures. Il ne dit pas: "Vous voyez bien que je l'attendais", il dit: "Vous voyez, je l'attends", comme s'il l'attendait encore, comme si elle avait tort d'être en retard, comme si celle-ci n'était pas morte. Il paraît en colère. Parce que nous refusons de le croire sur parole. Ou comme si la vie lui jouait un mauvais tour. S'il ment, il le fait de façon très habile. À moins aussi qu'il ne se souvienne pas, que son cerveau ait effacé les traces de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait.

— Je suppose que la police locale poursuit l'enquête. Vous êtes en relation?

— Bien sûr. Ils concentrent leurs efforts sur la boîte de nuit. Il semblerait qu'on n'y consomme pas uniquement de la bière. Ils interrogent les clients de la soirée. Ils cherchent des antécédents criminels, psychiatriques. Un travail de fourmi, la routine. Mais qui ne donne pas grand chose. On se contente d'espérer.

Si j'avais été amateur de romans policiers, j'aurais tout de suite demandé à Sylvestre Morin des précisions sur le mode opératoire. Mais je ne l'ai pas fait. Je savais juste qu'il s'agissait d'une strangulation, comme cela avait été le cas les deux fois précédentes, où les victimes

avaient été, elles aussi, des élèves de Domenico Gripari. Or, ce mot barbare évoquait nécessairement pour moi des mains qui serrent un cou. Qui se crispent, qui tremblent. Des mains. Et des yeux dans les yeux. En quoi je me trompais.

Ce jour-là, nous disposions de peu de temps, des réunions de travail nous attendaient, l'un et l'autre, dans des lieux différents. Il avait voulu que je sois informé de ce troisième assassinat et que j'y réfléchisse. Nous ne nous étions pas revus depuis bien longtemps. Au plus, avions-nous échangé quelques e-mails. Cela ne lui avait pas suffi pour décider quelle place il pourrait m'octroyer dans cette enquête, et par suite quelle quantité d'informations il voudrait partager avec moi. Il fallait qu'il me revoie, qu'il m'évalue.

De mon côté, j'avais cousu ensemble certains faits, concernant les deux premières victimes.

Après le concert de Constance et la conversation que j'avais eue avec Lucy, qui s'était étonnée de ce que je sois si peu curieux des crimes peut-être commis par mon mentor, et moins curieux encore de la personnalité des deux victimes, j'avais voulu rattraper mon retard. J'avais fait ronfler le moteur de recherche, et j'avais réunis certaines données dont je n'étais pas certain que la police les possède, elle aussi. J'étais prêt à les livrer maintenant à mon second mentor, mais je ne le ferais pas à la va-vite, et pas sans contrepartie d'un dîner au moins à Zurich, chez Lucy. Car cette dernière m'avait fait promettre de ne pas la tenir à l'écart. Elle voulait absolument être de la partie. Elle voulait absolument rencontrer le fameux Sylvestre Morin. J'invitai donc

celui-ci, qui accepta sans se faire prier, et nous convînmes d'une date.

8.

Mais je l'ai appelé dès le lendemain. Il y avait un point de son récit sur lequel je voulais revenir.

— Vous m'avez bien dit, Sylvestre, que la jeune lituanienne se trouvait à Altrosogno le matin du samedi?

— En effet.

Je me trompais où il y avait du rire dans sa voix? J'ai poursuivi:

— Or, l'assassinat a été commis fort tard dans la nuit suivante. Et, de son point de départ à son point d'arrivée, il n'y a pas deux heures de route. Savons-nous au juste à quelle heure elle a quitté Altrosogno et ce qu'elle a fait dans l'intervalle?

— Comme vous ne m'avez pas posé cette question hier, j'ai craint que vous ne m'appeliez dans la nuit. Je vois que vous avez attendu le matin.

Cette fois, il n'y avait pas de doute. Il se moquait de moi. J'ai répondu:

— Il faut croire que je vieillis, moi aussi!

— Mais non, vous n'avez pas commencé à vieillir, mon cher Edmond. À votre âge, vous ne faites que grandir. En réalité, hier, j'aurais été incapable de vous répondre. Il y avait des jours que cette question me trottait dans la tête. Je viens d'apprendre qu'une autre pensionnaire de l'auberge, une autre élève de Domenico Gripari, s'est soudain souvenu que Jolanta Kreivytė lui avait parlé d'une école d'escalade. Jolanta lui a dit qu'elle allait retrouver une amie qui tient une école

d'escalade quelque part sur la commune de Brione-Gerra.

— En cette saison, les écoles d'escalade sont fermées, non?

— De fait, le téléphone ne répond pas. Nos collègues ne devraient pas tarder à identifier les responsables et à les joindre. Nous sommes toujours d'accord pour vendredi chez vous?

— Chez Lucy. Où je ne suis moi-même qu'un invité. Mais oui, c'est d'accord.

Sylvestre est arrivé avec trois pochettes transparentes. Elles avaient été préparées par des agents de son service. Il n'avait pas eu le temps de beaucoup les regarder. Pendant tout le repas, nous nous sommes passés ces documents, de la main à la main, au-dessus de la table et des plats qui y étaient servis. Lucy était assise sur ses talons. Très authentiquement assise sur ses talons. Sylvestre et moi étions assis en tailleur. Sylvestre se débrouillait mal avec les baguettes. Il eut droit à une fourchette. Chacune des pochettes contenait tout ce qu'il avait été possible de récolter sur chacune des trois victimes. J'ai demandé à Sylvestre s'il m'autorisait à scanner les notices biographiques. Il m'a répondu que oui d'un hochement de tête (il mâchait alors). Avec mon téléphone, j'ai fait cela très vite. Si bien que je peux à présent les reproduire ici.

Victime n° 1, Marie-Hélène Garnier, née en 1978. Elle habite Bordeaux. Elle est élève du conservatoire en classe de danse depuis l'âge de cinq ans. Elle se

préparait à une carrière professionnelle quand un accident à la cheville l'oblige à y renoncer. Elle se souvient qu'elle a étudié le piano, qu'elle a abandonné pour la danse. Elle pourrait s'y remettre. Ses parents ont entendu parler de Domenico Gripari, elle accepte de prendre des cours avec lui, mais d'abord elle voyagera en Italie. Elle part seule. Rome, Naples, Palerme. À Palerme, elle rencontre un jeune italien. Ils ont une liaison. Il la présente à sa famille. Ils se promènent sur l'île, montés sur une Vespa. Ils se baignent, mangent des poissons grillés, boivent du vin, chantent et parlent avec les mains, s'attardent la nuit sur des terrasses. Puis, pour une raison qu'on ignore, ils se séparent. Elle se dirige alors vers le nord, vers la montagne, à la frontière de la Suisse. Dolomites, Haute Engadine, Grisons. Mais l'agenda de Domenico Gripari ne prévoit pas qu'il puisse la recevoir avant trois semaines. Là, elle annonce à ses parents qu'elle a trouvé une école d'escalade, qu'elle s'y exerce chaque jour et qu'elle est très heureuse. Son stage chez Gripari débute à la mi-septembre. Le 14 octobre, au petit matin, elle est retrouvée morte, étranglée, dans une rue d'Altrosogno. Elle venait d'avoir dix-huit ans.

Victime n° 2, Dolorès Ortiz, née en 1979. Originnaire de Buenos Aires, il y a quatre ans déjà qu'elle vit en Europe, où elle se déplace sans projet apparent. Ses parents sont riches (son père est banquier) et ils ne semblent pas l'avoir en grande estime. Aux journalistes qui les interrogent, ils parlent d'elle comme d'une personne fantasque, asociale, voire un peu

déséquilibrée. On a le sentiment qu'ils n'étaient pas pressés de la voir revenir auprès d'eux. Au cours de ces quatre années, elle habite successivement à Paris, Cracovie, Prague et Berlin. Chaque fois, elle est prise dans des histoires d'amours passionnées, compliquées, destructrices. Ses amantes ont été identifiées et interrogées. Elles s'expriment volontiers sans rien livrer qui éclaire la suite. À Prague, elle entreprend une psychanalyse. C'est à Berlin qu'elle reste le plus longtemps, en couple avec une femme plus âgée, professeur de philosophie qui, depuis, a publié un court roman parmi les personnages duquel il est tentant de reconnaître celui de Dolorès. Celle-ci alterne les médicaments, les drogues et l'alcool. Pour la guérir de ces addictions, on l'incite à écouter de la musique, courir et danser. Toujours à Berlin, elle reprend l'étude du piano qu'elle avait beaucoup pratiqué durant son enfance et son adolescences argentines, puis qu'elle avait abandonné à son arrivée en Europe; et c'est le piano qui la conduit en fin de compte à Altrosogno où elle passe plus de six mois auprès de Domenico Gripari, avant de connaître la mort dans les mêmes conditions que Marie-Hélène huit ans auparavant. Dans la même rue du village, au début d'une nuit d'hiver où les pavés sont luisants de pluie. Les habitués de l'auberge se souviennent d'elle comme d'une personne belle, imposante, mais les photos n'en montrent pas moins un visage marqué par le souffrance et les excès. C'est Sylvestre Maurin, cette fois, qui est chargé de l'enquête. On a choisi un as de la police (un fin limier) en raison de la haute réputation du principal suspect. On lui

demande de marcher sur des œufs. Sylvestre rencontre Gripari. Il sort de cet entretien en ne doutant guère que c'est lui le coupable, mais de là à le prouver!

Ici, une interruption. Lucy dit:

— Avec deux meurtres, nous n'entrons pas encore dans la définition généralement admise du tueur en série. En outre, le tueur en série, n'entretient aucun lien personnel avec ses victimes. Tandis qu'ici, si Gripari est le coupable, il a été leur professeur. Il a eu le temps de bien les connaître.

— Exact, répond Sylvestre. Il fait son choix parmi de nombreuses élèves. Qu'ont-elles donc en commun, qui les désigne à la différence des autres? C'est ce qu'il nous faut découvrir. Mais passons à la troisième.

Victime n° 3, Jolanta Kreivytė, née en 1993. Son histoire est la plus simple. Des parents riches, pour elle aussi. Dès l'enfance, à Vilnius, elle se consacre au piano et à la danse. Avec les années, elle privilégie celle-ci. Mais son physique ne correspond pas à celui d'une ballerine. Trop grande, des épaules trop larges. On ne la voit pas danser Giselle. Elle se passionne, en revanche, pour la danse contemporaine. Et, à dix-huit ans, la voilà installée à Wuppertal, en Allemagne du nord, où elle a été admise dans la compagnie de Pina Bausch. Elle y reste quatre années, elle participe à presque tous les spectacles. Enfin, elle explique qu'elle a besoin de repos, de voyager, et voilà que nous la retrouvons à Altrosogno où elle devient l'élève de Domenico Gripari et où elle meurt.

Nous en étions au dessert (gâteaux de riz gluant fourrés à la fraise, saké). Sylvestre se tourne vers moi et dit:

— Et vous, Edmond, qu'avez-vous apporté?

— Pas grand chose, je le crains. Rien en tout cas concernant les victimes. Mais une histoire curieuse, tout de même, à propos de l'école d'escalade.

— Dites toujours. On vous écoute.

— Vous avez sans doute entendu parler du Monte Verità?

— Comme tout le monde, bien sûr. Je ne me souviens pas d'être allé d'Altrosogno au Monte Verità mais il doit être facile de s'y rendre par la route.

— En effet. On y est en moins d'une heure. Mais vous devez savoir aussi que le Monte Verità est un lieu légendaire où se sont inventés des modes de vie alternatifs précurseurs du mouvement hippie.

— Je me trompe où Friedrich Nietzsche y a fait un séjour?

— Vous ne vous trompez pas. Et Mikhaïl Bakounine avant lui. Et beaucoup d'autres après eux.

— On y pratiquait l'amour libre!

— Le nudisme, le végétarisme, le yoga, la danse, l'occultisme... Grosso modo jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Après quoi l'utopie communautaire a servi de prétexte au tourisme de luxe. On y a créé successivement un sanatorium, un hôtel, un centre de séminaires et trois musées; si bien que d'anciens adeptes ont voulu reprendre le projet en renouant avec

l'austérité première et, pour le faire, ils se sont déplacés plus loin et plus haut dans la montagne.

— Laissez-moi deviner! Notre école d'escalade tirerait son origine de cette scission?

— Oh, il y a bien longtemps que les prophètes et leurs premiers disciples ont disparu! Mais il semblerait que l'esprit libertaire continue d'y souffler. Que l'antique tradition, ou quelque chose au moins de l'antique tradition, y ait encore sa place!

Sylvestre m'avait écouté avec attention. Il dit:

— J'évite de me fier à mes intuitions, mais cette histoire me plaît.

Il était déjà debout quand il a ajouté;

— De notre côté, nous avons réussi à joindre la directrice de l'école. Elle s'appelle Josefa Stefani. Elle confirme que Jolanta était avec elle pendant la plus grande partie du dimanche. Nous devons donc la rencontrer.

9.

Je me souviens comme il faisait froid, à Altrosogno, lorsque j'étais enfant. Je me souviens comme le vent soufflait dans la cour de récréation de notre petite école. Les grands marronniers perdaient leurs feuilles qui traînaient sur le sol avec un air méchant. Les portes en bois des cabinets claquaient comme des gifles, et leurs bruits étaient repercutés au loin par la montagne.

L'école regardait la vallée. Nous y parvenions en gravissant des ruelles en escaliers, nous avions froid aux jambes, et l'après-midi, tandis que le maître avait quitté la classe pour faire des photocopies sur une machine à

alcool dont les relents lui montaient à la tête, et que les autres élèves chahutaient, debout sur les tables, j'appuyais mon front aux vitres des fenêtres pour me dérober à ce désordre, à cette agitation. Ou encore, c'était à l'heure de la récréation, quand nous sortions dans la cour et que soudain nous hésitions à nous avancer. Chaque fois nous étions pris de vertige devant tant d'espace, tant de vide, de nuages et de pluies, devant tant de rochers pointus et d'arbres hérissés, devant tant de cris de corbeaux et de noirceurs accumulées.

Qu'est-ce que serait ma vie? Où irais-je la vivre? Je savais être bon en calcul et que je devrais me débrouiller avec ce maigre talent, comme d'autres qui ont appris la musique se débrouillent avec leurs instruments.

— Tu sais jouer de la clarinette, ou du hautbois, ou du violon? Eh bien, puisque tu es aux armées, maintenant que c'est la guerre, peut-être pourrais-tu jouer du clairon? Ce serait utile, chaque fois qu'on a besoin d'entendre la *Sonnerie aux Morts*. Et tu y gagnerais des jours de permission.

D'abord descendre dans la vallée où sont des fermes, des moulins et des moissons, puis, suivant la berge du fleuve, marcher tout droit jusqu'à la mer.

Je suis allé voir ma mère. C'était l'après-midi. Elle était dans son petit salon, assise dans son fauteuil, devant le poste de télévision, occupée à regarder des bêtises. Je me tenais dans la chambre où je triais le contenu d'une boîte en carton que j'avais descendue du sommet de l'armoire. La porte entre nous était ouverte. Je la voyais de dos, ce qui était bien assez. Je

m'efforçais de ne pas entendre les dialogues stupides du *soap opera* qu'elle était en train de regarder en hochant la tête, comme pour approuver, comme si quelque chose dans tout cela pouvait avoir le moindre sens. Soudain, sans se retourner, elle a dit :

— Tu te souviens de l'arpenteur ?

Et soudain, oui, je me suis souvenu de l'arpenteur. Il logeait à l'auberge. Il était venu de loin pour effectuer un travail qu'on lui avait commandé mais, maintenant qu'il était là, personne n'était capable de lui dire en quoi consistait ce travail. Et il restait inoccupé. Et, en attendant qu'on retrouve le projet qui avait été voté en une séance du conseil municipal (l'arpenteur était en mesure de produire le courrier qu'il avait reçu, tenant lieu de contrat, portant le tampon de la mairie et une signature qui semblait bien être celle du maire, encore que celui-ci ne s'en souvenait pas, et pas davantage sa secrétaire qui, pourtant, avait une mémoire infailible), les frais de sa pension étaient couverts par la commune. Si bien qu'on s'était habitué à lui.

Combien de mois était-il resté parmi nous, avant de disparaître comme il était venu ?

Dans la journée, il se promenait dans le village, il montait jusqu'à l'église, il lisait le journal dans un pan de soleil qui le réchauffait. L'après-midi, en dépit du vent qui se levait, on le voyait assis sur un banc où, relevant le col de son imperméable, il jouait aux échecs avec un adversaire de passage qui, lui, restait debout. Le plus souvent un vieux monsieur. L'ancien pharmacien. Sans qu'une seule parole audible soit échangée entre eux. Avant qu'ils se séparent avec, pour toute salutation,

une chiquenaude portée au bord de leurs chapeaux. D'autres fois, son adversaire était un enfant. C'était moi.

On disait qu'il écrivait des lettres, qu'il les postait et qu'il en recevait d'autres. Les femmes et les jeunes filles le trouvaient beau, encore qu'il ne fût plus très jeune. Le soir, elles venaient à l'auberge rien que pour le voir.

— Oui, je me souviens.

— Il est revenu l'autre jour.

— Ah, oui? Et alors?

— Alors, rien. Il était accompagné d'une femme très belle, souriante, qui le tenait par le bras et qui lui parlait en approchant son visage du sien. Et lui aussi souriait en hochant la tête. Ils semblaient amoureux.

— Je suis heureux de le savoir. L'avions-nous assez bien accueilli?

— Cette femme était aveugle.

— Tu as vu cela?

— Non, mais on me l'a raconté.

10.

Lucy était descendue de voiture. Les sommets autour d'elle l'impressionnaient. Le silence dans lequel résonnaient les aboiements d'un chien venu à sa rencontre. Elle se demandait si elle aurait pu vivre là. Une femme est apparue sur le balcon.

— Bonjour, a dit la femme.

— Bonjour, a dit Lucy. Je suis bien au Gai Saber?

— Tout juste, a dit la femme.

— J'étais de passage par ici et on m'a parlé de votre école.

— Vous voulez faire de la grimpette? Ce n'est pas la saison.

— Oh, je pensais aux vacances d'été!

— Vous avez raison d'y penser. L'été finira bien par arriver... Mais vous avez froid. Attendez! Je descends vous ouvrir.

L'école d'escalade avait été aménagée dans une ancienne ferme. Le bâtiment principal, tout en longueur, comprenait un entresol où étaient stockés les réserves de nourritures produites par le jardin et toute sorte de matériels d'escalade et de randonnée. Au rez-de-chaussée, une vaste salle à manger jouxtait la cuisine. Au premier étage se trouvaient les dortoirs. Devant le bâtiment s'étendait un jardin potager. Partout des paquets de neige. Dessous, la terre était noire. De minuscules chalets de bois blonds, ainsi qu'une yourte, se profilaient alentour. On avait dû les faire construire là, une année après l'autre, quand les recettes de l'école avaient permis d'y investir un peu d'argent. Dans une mare clapotaient des canards. Le chien était accompagné d'une oie. Ils se chargeaient ensemble d'accueillir les nouveaux arrivants. On aurait cru un village de hobbits. Lucy se demanda un instant où l'on pouvait danser. Sans doute dans un pré, derrière le bâtiment. Peut-être au milieu d'un verger.

La femme l'attendait au haut d'un escalier de bois. Elle la reçut dans la salle à manger qui servait aussi de salon. On y était chauffé par un poêle qui trônait au milieu des tables. La femme pouvait avoir soixante ans. Les cheveux blancs, coupés court, pas grande mais son

vieux pull-over n'empêchait pas qu'on la devine musclée comme un garçon.

— J'allais me faire du thé, avec du lait et de la cannelle. Vous en prendrez avec moi?

Lucy la suivit à la cuisine. Il y avait aussi un pain d'épices, dont elles coupèrent des tranches, le miel était de nos ruches, puis elles revinrent au salon.

— Vous avez déjà fait de l'escalade?

— Très peu. Je suis anglaise, de Londres. Depuis deux ans, je travaille à Zurich, dans un laboratoire. J'étais venue voir une amie, à Altrosogno, et c'est elle qui m'a parlé de vous.

— Votre amie habite Altrosogno?

— Non, elle est pianiste et elle prend des leçons avec Domenico Gripari. Vous connaissez?

— Tout le monde ici connaît Domenico Gripari. Il est bien rare qu'une pianiste veuille s'abîmer les mains en faisant de l'escalade mais c'est arrivé quelquefois. Et une élève de Gripari s'est inscrite, voici peu, pour un stage de printemps. C'est peut-être votre amie?

— Non, mon amie ne fait pas d'escalade, et elle rentrera bientôt à Londres. Mais elles doivent se connaître.

Il y eut un silence. Les deux femmes se regardaient. Il n'était pas quatre heures de l'après-midi et la lumière déclinait déjà. La femme aux cheveux blancs dit alors:

— Pardon, je ne voudrais pas vous chasser mais j'étais en train de clouer des planches dans un dortoir.

— Oh, bien sûr, je comprends. Je vais vous laisser.

— À moins que vous ne vouliez m'aider?

— Vous aider? Oui, pourquoi pas, si j'en suis capable. Mais je ne suis pas présentée. Je m'appelle Lucy.

— Eh bien, bonjour Lucy. Moi, je suis Joséfa.

Dans le dortoir où elles ont opéré, il s'agissait de remplacer les planches de certaines couchettes. Josefa tenait le marteau. Lucy portaient les planches à la bonne hauteur et, de l'autre main, elle lui donnait les clous que Josefa réclamait. J'imagine les grands écarts qu'elles devaient faire, l'une et l'autre, accroupies sur le sol, les bras tendus, ou au contraire repliées sur elles-mêmes. Des années ont passé, il y a longtemps maintenant que nous sommes séparés, nous nous écrivons à peine. Lucy a poursuivi son aventure personnelle dans des observatoires du Grand Nord, mais il m'arrive encore de rêver aux contorsions auxquelles les deux femmes ont dû se livrer pour accomplir cette difficile tâche.

Dehors, la nuit tombait déjà. Elles avaient allumé une lampe baladeuse. Josefa regardait ses mains et le clou qu'elle visait. Lucy regardait elle aussi les mains de sa compagne, et le profil de son visage, et la forme d'une oreille, et les fins cheveux blancs sur sa nuque.

Lucy n'est pas réapparue avant le lendemain soir, à Zurich. Elle nous a dit alors:

— Je n'ai pas eu besoin de l'interroger. Un moment est venu où elle a commencé son récit, sans cesser son travail. Sans me regarder. Avec un gros clou, parfois, pincé entre les lèvres. Elle a dit:

— C'était il y a bien longtemps, dans les premières années où j'ai vécu ici. Une jeune femme nous avait rejoints, à peu près de mon âge. Elle s'appelait Mylène. Elle avait une histoire différente des nôtres. Elle était parisienne. Elle avait été stripteaseuse. Je ne peux pas vous dire comment elle avait atterri chez nous. Le fait est que, cette année-là, nous sommes allées à Altrosogno pour donner un spectacle de danse. À cette époque, la danse occupait encore une place importante dans nos activités. Aussi importante que l'escalade. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Domenico Gripari n'était pas encore installé dans sa maison, il y faisait effectuer des travaux, mais sa réputation de soliste l'avait précédé. C'était déjà, à nos yeux, un personnage important. Après le spectacle, le maire nous a invitées à dîner à l'auberge. Gripari était présent, et la petite Mylène s'est débrouillée pour le séduire. Pendant deux mois, trois mois peut-être, elle a vécu un rêve. Gripari était plus âgé qu'elle, mais il était beau, il était riche, et il avait une voiture de marque étrangère avec laquelle il l'emmenait faire de longues promenades. Il venait la chercher ici. Il klaxonnait sans quitter sa voiture et Mylène descendait en courant. Ils disparaissaient pour revenir le soir, parfois le lendemain. Elle parlait de lui comme de son fiancé, elle était ravie. Elle nous a montré une bague. Puis, c'est nous qui avons donné une fête, ici, à l'occasion du solstice d'été, et Mylène a eu la mauvaise de l'y inviter.

— Mauvaise idée? Pourquoi? Que s'est-il passé?

— Gripari a soudain découvert qui nous étions, et il en a été horrifié.

— Oui, je vois. J’imagine qu’il faisait très chaud. Comme il peut faire chaud à la montagne, un premier jour d’été.

— Nous vivions tellement entre nous que nous ne soupçonnions pas ce que nos habitudes, nos manières, nos mœurs pouvaient avoir de scandaleux. Et les choses auraient pu en rester là, une querelle d’amoureux, une bague que l’on rend, des fiançailles qui se brisent. Mais le sort, hélas, en a voulu autrement. Deux jours plus tard, notre petite Mylène était entraînée dans une escalade par deux de nos meilleures grimpeuses. Elles étaient en rappel sur une paroi réputée difficile. Pourquoi l’avaient-elles entraînée là? Elle ne savait même pas s’encorder, la pauvre fille. Une paroi lisse, en aplomb, et voilà qu’elle a dévissé, qu’elle a dégringolé, la tête la première, disloquée comme un pantin, et qu’elle est morte sur le coup, étranglée par sa corde. Depuis ce jour, Domenico Gripari n’est plus jamais réapparu ici.

La nuit était tombée. Il recommençait de neiger derrière les fenêtres.

— Vous ne pouvez pas repartir maintenant, a dit Joséfa. J’ai de la soupe de courge, de la tomme de vache, une tarte aux myrtilles. Et du vin. Je vous garde.

Et Lucy est restée.

11.

Lorsque Lucy a eu fini de raconter, Sylvestre a dit:

— Gripari n’a jamais eu un geste déplacé, ni une seule parole, à l’égard de ses élèves. Mais il ne fallait

pas que celles-ci lui parlent du Gai Saber. Aussitôt que l'une d'entre elles y faisait référence, pour lui dire qu'elle songeait à y passer quelques jours, ou qu'elle l'avait fait, le maestro entraînait dans les transes. Il fallait qu'il la fasse taire. Qu' il la punisse. Trois crimes ont été commis. Nous connaissons maintenant le nom de celle qui pourrait être la quatrième victime. Elle s'appelle Juliette Berto. Joséfa nous dit qu'elle s'est inscrite pour un stage de printemps, et il y a fort à craindre qu'elle l'ait annoncé à son maître de musique. À nous, à présent, d'empêcher que ce crime soit commis. Et, à nous, du même coup, de confondre le coupable. Ah, une chose encore! Edmond, vous ne m'avez pas demandé de précisions sur le mode opératoire. Le terme de strangulation vous a suffi. Vous avez eu tort de vous en contenter. Je ne vous l'ai pas dit, mais cette strangulation n'a pas été perpétrée avec les mains. Elle l'a été, dans les trois cas, avec une corde d'escalade. Ces trois femmes ont été assassinées avec la même corde qui a étranglé Mylène, l'ancienne fiancée, ou une corde semblable.

C'est l'hiver, il fait nuit, les pavés sont luisants. Une jeune femme descend la rue au bas de laquelle un pont enjambe le torrent qui traverse le village. Un seul lampadaire projette son halo de lumière sur le quai. Sa jupe est serrée, les talons claquent sur les pavés. D'où vient-elle? Où va-t-elle?

La rue forme ici un tunnel. La jeune femme s'engage sous le tunnel à l'intérieur duquel se trouve une porte étroite et lourde. Le heurtoir en bronze représente une

main. Le monstre l'attend là, adossé à la porte, caché dans le renforcement et, quand elle arrive à sa hauteur, toujours sur le point de glisser, de se casser la figure — mais quelle idée aussi de porter, dans un endroit pareil, des chaussures à talons hauts et une jupe serrée juste au-dessous du genou? —, on voit deux bras qui s'avancent, qui se tendent, une corde tenue à deux mains.

Vite, la corde est passée autour du cou de la malheureuse et les deux mains tirent dessus. Elles ne tireraient pas mieux s'il s'agissait d'arrêter le galop d'un cheval.

Ses propres mains crispées sur la corde qui l'étrangle, les yeux exorbités, les jambes qui fléchissent sous elle, la jeune femme grimace affreusement. Ah, si elle se voyait!

Par bonheur, j'arrive à temps. Je me trouve en haut de la rue et je crie:

— Lâchez cette femme, Maestro Gripari, immédiatement, n'avez-vous pas honte? Et rendez-vous!

Domenico Gripari est alors plié en deux au-dessus du corps de sa victime tombée au sol et qui étouffe. Mais il m'entend. Il tourne la tête et il me voit. Et il lâche aussitôt sa victime pour s'enfuir vers le bas de la rue.

J'ai sauvé une vie.

Gripari n'est plus alors qu'une silhouette noire. Sa cape gonflée par le vent lui fait les ailes d'une chauve-souris. Mais Sylvestre Morin apparaît au bas de la rue, sous le lampadaire, dans le halo de clarté qu'il diffuse et où volètent des phalènes.

Silhouette ferme, musclée, cheveux ras, celui-ci tient un pistolet d'une seule main (pas comme au cinéma) et il crie:

— Stop, rendez vous, Domenico Gripari, ou je tire!

Il lève le bras et tire un coup de semonce en l'air. Puis, de nouveau, il crie:

— Vous n'irez nulle part, maestro. Arrêtez-vous ou je fais feu!

Et voilà qu'à présent il se tient de profil, comme dans les anciens duels. Il pointe le pistolet au bout d'un bras tendu et vise le fuyard.

— Attention, troisième et dernier avertissement!

Mais déjà le monstre a atteint le quai. Il bondit à deux pieds sur la margelle du pont. Du haut de la rue, je crie:

— Non, Domenico, ne faites pas cela. Souvenez-vous! Vous êtes le maître de piano!

Mais trop tard. Le torrent gronde au fond du gouffre, Domenico Gripari, les bras levés au ciel, saute dans le vide. Et le coup de feu claque en même temps dans le silence de la nuit.

La mercière de Clermont-Ferrand

1.

Normandie, un matin de la fin d'été. Grand soleil et du vent. La maison est largement ouverte sur les prés et, plus loin, sur la mer. Les deux femmes se déplacent d'un étage à l'autre et d'une pièce à l'autre en ramassant du linge sale pour la lessive.

AGATHE: Tu as trouvé un train?

YOLANDE: Oui, celui de 4 heures, je serai à Rouen ce soir. Je dormirai chez maman, elle est prévenue, et demain je rentre à Paris avec Rosette.

AGATHE: Pierre t'attendra?

YOLANDE: Il n'a pas besoin de m'attendre. Je n'ai pas besoin de lui. Nous serons à Clermont mercredi, Rosette et moi, et j'aurai un peu plus de dix jours pour m'organiser avant l'ouverture du magasin.

AGATHE: Tu es sûre de vouloir habiter là-bas? Tu n'y connais personne.

YOLANDE: J'ai besoin de travailler. Et je ne veux pas le faire à Paris, où il y a Pierre, ni à Rouen, où il y a maman.

AGATHE: Tu m'as dit que tu as parlé au téléphone avec la patronne de la mercerie?

YOLANDE: Oui, deux fois, elle est très gentille. Elle se trouve trop âgée, elle voudrait lâcher le pied, et aucune des filles qui travaillent avec elle ne semble en mesure de la remplacer, je veux dire pour la comptabilité et les commandes, ni le souhaiter. Elle veut

bien que j'essaie. D'ailleurs, elle restera présente, elle pourra m'aider.

AGATHE: La personne qui t'a recommandée est une amie de Pierre?

YOLANDE: Oui, elle s'appelle Léonie. Nous nous étions vues quelquefois, et Madame Ibari, la patronne du magasin, est sa tante. Léonie savait que je voulais m'installer en province, et comme sa tante cherchait quelqu'un...

AGATHE: Elle savait donc que Pierre te quittait?

YOLANDE: Oui, la plupart de nos amis le savaient aussi. Mais ce n'est pas pour elle qu'il me quitte, si c'est ce que tu imagines. C'est pour une personne que je ne connais pas, et que je ne tiens pas à connaître.

AGATHE: Tu n'as pas l'air d'en vouloir beaucoup à Pierre. Tu n'as pas l'air bien triste.

YOLANDE: J'ai pleuré, d'abord, mais maintenant je ne pleure plus. J'avais vingt-et-un ans quand j'ai rencontré Pierre, il en avait vingt-cinq de plus. Il sortait d'une longue liaison, qui le laissait un peu détruit. Il était séduisant. Je ne lui ai guère laissé sa chance. Trois mois plus tard, j'habitais avec lui dans son appartement de la rue Caulaincourt. Et, deux mois plus tard encore, j'étais enceinte. Il a rencontré sa nouvelle amie à l'université de Louvain, où il donnait un cours une fois par semaine, depuis l'automne. Elle est presque aussi vieille que lui, et elle enseigne la philosophie, elle aussi. J'ai su aussitôt qu'ils étaient intéressés l'un par l'autre. Qu'ils se plaisaient. Ils parlent d'écrire un livre ensemble. Ils sont tombés amoureux. Chacun a trouvé dans l'autre son reflet, son âme sœur. Ils se ressemblent.

Pierre me l'a avoué. C'était facile à imaginer. Cela ne se discutait pas. Et d'ailleurs, il compte venir voir Rosette à Clermont-Ferrand aussi souvent qu'il le pourra. Je suis certaine qu'il le fera. Et moi, je crois que j'étais fatigué de la philosophie. J'aimais bien le voir lire, écrire. Mais au fond, ce qu'il lisait et écrivait, et ce dont il discutait des soirées entières avec ses amis, et ce dont il pourra discuter des soirées entières, maintenant, avec cette femme, il me semble que je n'y ai jamais cru.

AGATHE: Il s'agissait d'y croire?

YOLANDE: Je crois que je regardais cela comme un jeu, mais que je n'y ai jamais attaché la moindre importance.

Jérôme, le mari d'Agathe, est revenu de la ville avec leurs deux enfants et des paniers de provisions. On dresse la table devant la façade. On déjeune tous les cinq, en plein soleil et dans le vent. Puis les enfants rentrent jouer dans la maison. Les trois adultes s'attardent autour de la table, dans des poses diverses.

JÉRÔME (à Yolande): Tu es sûre de ne pas vouloir rester ici quelques jours encore? Finalement, nous ne rentrerons au Havre que la semaine prochaine. Cela te ferait du bien.

YOLANDE: Tu es gentil, mais non, c'est le moment du départ. Un jour, j'ai quitté Rouen pour Paris. Maintenant, je quitte Paris pour Clermont-Ferrand. Je ne connais rien à la mercerie, mais cette dame propose de m'apprendre. Sa nièce me dit que c'est une brodeuse de grand talent, et que son magasin est connu dans toute la région.

AGATHE (Un peu alanguie, elle fait signe à Jérôme de lui resservir du vin. Elle sourit à Yolande): Tu as le goût du voyage et de l'aventure.

YOLANDE (avec une moue): Tu te moques, mais c'est vrai. Qu'aurais-je continué de faire, près de Pierre, s'il ne m'avait pas quittée? Je suis sûre qu'il m'a aimée, et peut-être m'aime-t-il encore. Mais je commençais à m'ennuyer à le voir corriger ses copies et préparer ses cours. De plus, je n'aime que moyennement la musique classique. Je préfère les chansons. J'apprendrai à tenir un magasin, et le soir je broderai au point de croix en écoutant la radio. Vous viendrez me voir, et quand nous aurons des vacances, Rosette et moi, vous nous inviterez ici.

2.

Hall de la gare de Clermont-Ferrand. Yolande et Rosette sont venues attendre leurs amis. Rosette a maintenant six ans. Quand les quatre voyageurs arrivent, ils se présentent en file indienne. Rosette saute sur place et court à leur rencontre.

YOLANDE: Vous avez fait un bon voyage? Vous n'êtes pas trop fatigués?

JÉRÔME: Un peu. Mais nous sommes heureux d'être ici, les garçons et moi. Agathe nous a parlé de Clermont et de ta caverne d'Ali Baba. Nous avons hâte de les découvrir.

YOLANDE: Nous ne sommes pas très loin du centre. Je propose que nous y allions à pied, si les bagages ne sont pas trop lourds et si vous n'avez pas trop froid.

JÉRÔME: Mais non, ce sera parfait. Marchons!

Le groupe s'engage dans les rues égayées par les décorations de Noël et par les chansons américaines que diffusent des haut-parleurs. Yolande et Agathe sont en tête, les trois enfants les suivent, et Jérôme s'attarde en arrière. Il transporte un sac qui paraît lourd et il s'arrête devant les vitrines.

AGATHE (à Yolande): Tu nous conduis d'abord à l'hôtel?

YOLANDE: Figure-toi que non. À vrai dire, autant te l'avouer, il n'est pas prévu que vous dormiez à l'hôtel. Enfin, je veux dire, pas avant demain.

AGATHE: Tu plaisantes? Qu'est-ce que tu as inventé?

YOLANDE: Ce n'est pas moi. Michèle voudrait que nous dormions tous, cette nuit, dans sa maison. Ça fait des jours qu'elle insiste. J'ai compris que c'était important pour elle. Elle m'a fait préparer les chambres. Nous y serons confortablement installés. Ce sera amusant de se parler d'une chambre à l'autre. Puis de prendre le petit déjeuner ensemble, dans la cuisine. Clovis m'a dit à l'oreille que nous devrions accepter.

AGATHE: Clovis est son ami?

YOLANDE: Oui, son vieil amant. C'est un monsieur très effacé et très charmant. Il s'intéresse à la musique et au jardin. Et je crois qu'il aime beaucoup Michèle mais qu'il craint de la perdre.

AGATHE: Elle est donc malade?

YOLANDE: Il semblerait que oui, depuis longtemps. Et Clovis me laisse entendre que ce Noël pourrait être le dernier. Je ne sais pas d'où il tient l'information.

J'espère avoir mal compris, ou qu'il se trompe. Tu verras, les yeux lui piquent quand il parle d'elle.

AGATHE: Mais Michèle a des enfants?

YOLANDE: Oui, un garçon et une fille, qui vivent à l'étranger. Je ne les ai jamais vus. Et, quand il arrive qu'elle prononce leurs noms, ce qui est très rare, Clovis s'éloigne. Je ne pense pas qu'il soit jaloux d'eux, mais plutôt que ses enfants ne sont pas très gentils avec elle.

AGATHE: Penses-tu que Michèle soit riche?

YOLANDE: Sa famille l'a sans doute été. Et il lui reste à tout le moins la boutique et cette grande maison où elle a toujours vécu... Où ses parents sont morts, où elle a eu un mari et où elle a élevé ses enfants.

AGATHE: Clovis pourra continuer de l'habiter?

YOLANDE: Je ne vois pas où il pourrait aller ailleurs. Des deux, c'est lui qui paraît le plus malade. Il s'essouffle. Pendant combien d'années encore, il continuera d'écouter ses vieux disques de jazz et de lire ses partitions? Déjà, pour le jardin, il semble perdre patience. Il y brûle des feuilles mortes, des vieux papiers. Un jour, il brûlera les meubles.

AGATHE: Et, pour ce soir, tu ne crains pas que les enfants fassent trop de bruit? Ils sont excités comme des puces à l'idée des cadeaux qui les attendent. Combien serons-nous?

YOLANDE: Neuf, en principe. Parce que Delphine sera avec nous. Je t'ai parlé d'elle. Elle m'aide à gérer le magasin. En réalité, c'est elle qui fait le travail pour lequel, au départ, j'ai été engagée.

AGATHE: Tandis que toi, tu brodes...

YOLANDE: Oui, je consacre à la broderie de plus en plus de temps, et j'en suis contente. Michèle, je veux dire madame Ibara, m'encourage. Elle y met toute sa force de persuasion. Elle semble toujours pressée de m'apprendre d'autres techniques. C'est une mémoire vivante de tout ce qui s'est fait de mieux en matière de point de croix, en Auvergne et ailleurs. Elle possède une armoire remplie de pièces originales brodées, mais aussi des manuels, des cahiers, des dessins.

AGATHE: Vous avez eu de la chance de vous rencontrer.

YOLANDE: Jamais je n'aurais imaginé que je m'intéresserais un jour au point de croix. Et voilà qu'à présent je reçois des commandes d'un grand couturier parisien. Michèle est ravie.

AGATHE: J'ai annoncé la nouvelle à Jérôme, il ne voulait pas me croire.

YOLANDE : Oui, et pour ce soir, il est possible aussi que Pierre nous rejoigne. S'il peut se libérer. Je n'en ai rien dit à Rosette. Il veut lui faire la surprise. Et plus il y aura de bruit, plus Michèle sera contente, je t'assure. D'ailleurs, je devine qu'elle fera en sorte de nous entraîner à la messe de minuit. Le magasin et sa maison sont à deux pas de la cathédrale.

AGATHE: Pourquoi pas? Mais les enfants dormiront debout. YOLANDE: Nous pouvons les coucher avant. Clovis leur racontera des histoires de loups. Ou peut-être Pierre, des histoires d'anges. Ça leur fera des souvenirs. Parce qu'il ne sera pas question que Pierre vienne à la messe. Je le connais.

AGATHE: Les enfants seront ravis. Les histoires que nous pouvons leur raconter, Jérôme et moi, il les connaissent toutes. Eh bien, c'est entendu. Pourvu qu'il neige!

Jérôme est entré dans la boutique d'un marchand de vin. Les autres l'attendent à l'extérieur. Il en ressort avec plusieurs bouteilles qu'il répartit ici et là, dans des sacs en papier. Yolande lui prend des mains son lourd sac de voyage, et reste près de lui. Et le groupe se remet en marche. Agathe, en tête du cortège, entraîne les trois enfants. Les garçons parlent fort, avec de grands gestes. Rosette lui tient la main. Elle l'appelle "Tata".

3.

Une place déserte. Obscure, sauf deux lampadaires et la vitrine éclairée d'un magasin, derrière laquelle on aperçoit la silhouette d'une femme qui transporte des cartons entre un comptoir et de hautes étagères en s'aidant d'un escabeau de bois. Des flocons de neige flottent dans l'air. Puis, à l'opposée de la place, la silhouette d'une autre femme qui marche sur le trottoir, du pas de quelqu'un habitué aux excursions. Elle s'engage dans une rue où elle disparaît. On continue d'entendre son pas régulier dont le bruit diminue, jusqu'à ce qu'il s'arrête. Puis il reprend. Et on comprend que l'inconnue revient. De nouveau nous la voyons, mais cette fois elle traverse la place en direction du magasin. Et comme elle s'approche de la vitrine, son visage s'éclaire et nous reconnaissons Agathe. Celle qui se tient à l'intérieur la voit qui vient. Elle s'approche de

la porte vitrée et l'ouvre avant que la visiteuse ne touche la poignée. Elle sourit.

AGATHE: Bonsoir, vous êtes Delphine?

DELPHINE: Mais oui, bonsoir, vous êtes...

AGATHE: Agathe, l'autre amie de Yolande.

DELPHINE: Oh, Yolande me parle souvent de vous. Entrez!

AGATHE: Yolande et Madame Ibara n'ont plus voulu de moi dans la cuisine. J'avais envie de respirer l'air du dehors. J'adore la neige. Et puis, je savais vous trouver ici.

DELPHINE: Je m'apprêtais à vous rejoindre. Vous êtes arrivée cet après-midi, par le train?

AGATHE: D'habitude, les fêtes nous réunissent chez nous, au Havre. Cette année, Yolande a voulu que nous fassions la connaissance de madame Ibara, et de vous.

DELPHINE: Je crois savoir que vous êtes déjà venue à Clermont.

AGATHE: Oui, plusieurs fois, passer un week-end avec Yolande. Sans mon mari ni les enfants.

DELPHINE: Vous êtes architectes, tous les deux.

AGATHE: Nous nous sommes associés aussitôt que nous avons obtenu notre diplôme, nous répondons surtout à des commandes de logement social. Yolande a été notre stagiaire pendant très peu de temps, puis nous sommes restés amis.

Delphine tourne le dos à Agathe, elle finit son rangement. Agathe prend le temps de regarder autour d'elle, les hauts rayonnages en bois clair, le comptoir où traînent des ciseaux, des bobines de fil, des catalogues. Elle reprend d'une voix plus hésitante.

AGATHE: Quand elle a quitté Paris pour travailler ici, nous n'imaginions pas qu'elle s'adapterait si vite et si bien.

DELPHINE (elle suspend ses gestes et se tourne vers son interlocutrice pour lui répondre. Elle est plus grande qu'elle et plus jeune. Plus élégante aussi): J'étais employée dans ce magasin depuis un an quand elle est arrivée. Madame Ibara n'avait plus envie de répondre aux clients, je pensais qu'elle se retirerait bientôt, qu'elle vendrait la boutique à quelqu'un qui en ferait quelque chose de tout à fait différent, qu'elle en avait pris son parti, mais aussitôt que Yolande est arrivée, ce fut comme si une fée avait ranimé le lieu avec une baguette magique. Madame Ibara l'a choisie comme élève et tout de suite aussi comme celle qui lui succéderait.

AGATHE: Et vous, dans l'affaire? N'étiez-vous pas un peu jalouse? Il me semble qu'à votre place...

DELPHINE: Madame Ibara est toujours très respectueuse, mais ses yeux se détournent quand elle s'adresse à moi, elle ne me voit pas, tandis que Yolande me regarde bien en face. Elle m'a tout de suite demandé si je voulais l'aider. Elle m'a demandé cela comme une faveur et, en même temps, comme si, à peine arrivée, elle était déjà la patronne, qu'il n'y avait rien à discuter, que c'étaient les dieux du ciel qui en avaient décidé ainsi. Et j'ai accepté sans hésiter. C'était une évidence.

AGATHE: Et vous pensez qu'un jour, elle sera la patronne, vraiment?

DELPHINE: Elle l'est déjà. Et pas seulement la patronne, mais la propriétaire aussi. Je pensais que vous le saviez, qu'elle vous l'avait annoncé...

AGATHE: Non. Elle me parle des commandes de Lars Von Gluck, dont elle est très fière, mais...

DELPHINE: C'est tout récent, cela date de trois jours à peine, mais elle est tellement émue qu'elle fait comme si elle ne le savait pas, comme si elle ne l'avait pas entendu. Madame Ibara a fait d'elle l'unique héritière de ce magasin. Elle lui a dit devant moi qu'il n'y avait rien à discuter, que toutes les dispositions étaient prises devant notaire. Clovis hérite de la maison et Yolande du commerce. Elle a ajouté qu'il n'y aurait pas de contestation, que ses deux enfants étaient prévenus et largement dédommagés.

AGATHE: Elle a dit cela devant vous?

DELPHINE: Oui, parce qu'elle sait que Yolande et moi sommes très amies, et que je continuerais de travailler pour elle, que je continuerais de l'accompagner. De la protéger, de lui faciliter la vie. Je suis son *bodyguard*. Je suis son amoureuse. Vous le savez?

AGATHE (son visage a rougi): Oui, Delphine, je le sais, Yolande me l'a dit, elle est très éprise, elle aussi, elle me parle souvent de vous. Et c'est aussi pour cela que je voulais vous connaître. Mais, en revanche, elle ne m'avait pas dit qu'elle héritait de ce commerce. C'est une excellente nouvelle. C'est une merveilleuse aventure. Ensemble vous franchirez tous les obstacles.

DELPHINE: Nous ignorons comment Lars Von Gluck a découvert le travail de Yolande. Un jour, un

secrétaire a appelé pour demander des essais sur des carrés de coton blanc. Le nom de la maison de couture était très intimidant. Il pouvait s'agir de blasons ou de frises, à condition que les motifs restent abstraits et qu'on n'y voit que trois couleurs, toujours les mêmes: rouge anglais, vert de vessie et jaune. Elle a travaillé une nuit. Au matin, elle nous a montré des choses très belles en même temps que d'une simplicité incroyable, presque enfantine. Je suis restée sans voix. Madame Ibara a froncé les sourcils puis, à ma grande surprise, parce que j'ai toujours peur de son jugement, elle a dit: "C'est parfait, Yolande. Maintenant, faites en sorte que vos motifs ne se répètent jamais à l'identique. Chaque pièce devra rester unique." Deux ou trois nuits encore et les essais sont partis par la poste. Une semaine plus tard, Lars lui-même appelait Yolande au téléphone. Ils se sont parlé, ils ont ri. Et depuis, les commandes se succèdent, tandis que la combinaison de couleurs reste la même et que les motifs s'improvisent à chaque fois de façon aussi improbable et miraculeuse. Toujours quelque chose de médiéval, de héraldique, en même temps que de naïf. Qui pourrait illustrer les contes de notre enfance. Lars Von Gluck a dit à un journaliste qui l'interrogeait à propos de ces broderies, qu'elles étaient d'une "pureté décourageante", et tout le monde depuis a compris que ce n'était pas là un reproche, mais au contraire un compliment.

AGATHE: C'est un conte de Noël. Yolande a de la chance de vous avoir. Vous veillerez sur elle, ainsi que sur Rosette. Mais je crois que les autres nous attendent.

Vu de l'extérieur, à travers la vitrine. Delphine va chercher son manteau et s'en revêt à la manière d'un samouraï. Elle en attache la ceinture, se coiffe d'un bonnet, vérifie son rouge à lèvres très rouge dans un miroir, enfille des gants. Agathe contemple son reflet par-dessus son épaule, sans rien dire. Delphine n'ignore pas ce regard, mais elle n'en est pas gênée. Juste un sourire dans les yeux. Pas sur la bouche. Puis elle éteint une à une les lampes qui étaient allumées, et elles sortent ensemble dans l'obscurité de la place. On les voit de dos maintenant, on s'accroche à leurs pas, on les suit au plus près. Elles ne sont que des ombres, trottant sur les pavés luisants, soufflant de la buée, et comme elles ont peur de glisser, leurs mains s'attrapent, leurs doigts s'agrippent, et elles rient. On les suit dans une rue déserte. Au fur et à mesure qu'on s'approche de la maison de Michèle Ibara, on entend de la musique de jazz que Clovis fait jouer à l'intérieur.

4.

Messe de minuit. Intérieur de la cathédrale. Les fidèles forment une forêt qui ne laisse guère voir ce qui se passe dans le chœur. On entend la voix du prêtre qui officie et les répons qui soufflent, un murmure puissant et confus, comme le vent dans les arbres. Madame Ibara a trouvé à s'asseoir. Son visage est fermé. Les yeux baissés, elle murmure avec la foule mais seulement du bout des lèvres. Ses amis restent debout et se déplacent dans le dos de l'assistance. Agathe sort. Elle fume une cigarette en frissonnant sous le porche, le col de son manteau relevé. La place est déserte. Des guirlandes se

balançant au-dessus des chaussées vides. Restées à l'intérieur, Yolande et Delphine sont curieuses. Elles se déplacent, se faufilent, se haussent sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir le maître autel où se prépare l'eucharistie, mais des ombres protestent qu'elles les gênent, alors elles se dérobent dans les travées en direction de la sortie. Arnaud reste près de son père. Ils furètent ensemble dans les nefs latérales, ils s'attardent devant une crèche. Arnaud montre un santon et interroge Jérôme sans qu'on puisse entendre sa question. Les fidèles se lèvent et forment de longues files au bout desquelles chacun à son tour se voit donner l'hostie. On entend répéter: "Le corps du Christ!" Puis la musique de l'orgue et des chœurs emplissent la voûte. Le prêtre donne sa bénédiction finale:

— Allez dans la paix du Christ!

— Nous rendons grâce à Dieu!

Et les lourdes portes s'ouvrent alors sur la nuit. Les flammes des cierges vacillent et s'éteignent. Les hôtes de Michèle Ibara se retrouvent tous dehors, groupés autour d'elle. Yolande et Delphine lui prennent le bras. Arnaud marche devant, avec ses parents, puis soudain il se retourne et, joignant les mains devant son visage, montrant des doigts crochus, il fait mine de prendre en photo les trois femmes qui le suivent. Celles-ci se prêtent au jeu. Elles suspendent leurs pas, se serrent comme pour mieux entrer dans le cadre et font des sourires exagérés.

5.

Dans la maison de Michèle Ibarra. Le repas se termine. Caméra à l'épaule, on explore les lieux. On monte à l'étage, on ouvre la chambre où les trois enfants sont couchés. Pas sûr qu'ils dorment. On redescend. Dans l'entrée, un porte-manteau surchargé de vêtements, qui font comme la silhouette d'un brigand de Tomi Ungerer, avec une écharpe rouge qui a glissé et dont un bout vient caresser le sol. Dans la salle à manger, beaucoup de désordre. Au pied du sapin, quantité de jouets et des papiers d'emballage colorés, froissés, déchirés. Des livres et des disques abandonnés partout. Sur la table couverte d'une nappe blanche, les mains d'une femme se tendent vers un paquet de cigarettes dont elles s'emparent, puis d'un briquet. Le bruit du briquet qu'on allume, la fumée qui flotte dans la clarté du lustre. Les adultes sont assis autour de la table.

PIERRE (il sort un livre de la poche de sa veste): Je vous avais promis un poème de Noël. Le moment est venu. C'est un poème de William Butler Yeats. Il est court et mystérieux. Je le lirai une première fois en anglais. Puis je donnerai ce livre à qui voudra bien le prendre, et celle ou celui d'entre nous qui s'en sera emparé nous en lira la traduction française qui se trouve, vous voyez, sur la page de gauche. Vous voulez bien?

Sourires. Chacun ajuste sa position sur la chaise. On fait craquer des coquilles de noix, on se sert encore un verre de vin. La lecture commence.

PIERRE (il lit très lentement): *Now as at all times I can see in the mind's eye, / In their stiff, painted clothes, the pale unsatisfied ones / Appear and disappear in the*

blue depths of the sky / With all their ancient faces like rain-beaten stones, / And all their helms of silver hovering side by side, / And all their eyes still fixed, hoping to find once more, / Being by Calvary's turbulence unsatisfied, / The uncontrollable mystery on the bestial floor.

Pierre tend le livre ouvert au milieu de la table. Suspens. C'est Delphine qui avance la main. Elle prend le temps de parcourir le texte, en marmonnant, avant de lire à haute voix, à son tour.

DELPHINE: *Aujourd'hui comme de tous temps je peux les voir par les yeux de l'esprit, / Raides dans leurs vêtements peints, ces pâles insatisfaits, / Paraître et disparaître dans le bleu profond du ciel, / Avec leurs vieux visages comme de pierres battues par la pluie, / Et leurs heaumes d'argent qui défilent côte à côte, / Et le regard fixe de leurs yeux qui cherchent à retrouver, / Insatisfaits qu'ils sont du tumulte du Calvaire, / Le mystère que rien ne dompte, à même le sol de l'étable.*

Silence. Delphine rend le livre à Pierre qui le remet dans sa poche.

JÉRÔME (la parole un peu hésitante): Ai-je mal entendu ou l'auteur nous dit que ces vieux voyageurs sont fatigués du bruit et de la violence de la crucifixion au moment même où l'enfant vient de naître?

PIERRE (affirmatif): C'est bien ce que je comprends aussi. Et je crois que je partage le sentiment de ces dignes vieillards. Tout se passe comme si nous n'avions pas affaire, dans la légende chrétienne, à deux événements successifs mais à deux pôles magnétiques de la même histoire éternellement recommencée, et que

chacun de nous devait se sentir davantage attiré par l'un ou par l'autre. Pour moi qui ne suis pas croyant, *The uncontrollable mystery*, le mystère que rien ne dompte, me semble plutôt, en effet, plutôt que celui de la crucifixion, celui de la crèche.

Nouveau silence. Yolande fait mine de se lever, mais quand Michèle Ibara prend la parole, elle se rassied.

MICHÈLE (à Pierre): Monsieur Rudel, le réveillon s'achève. Il nous a rapprochés. Je vous ai observé. Vous êtes un honnête homme, tolérant puisque, n'étant pas croyant, vous avez bien voulu nous lire un poème chrétien. Peut-être accepterez-vous de répondre à une question qui me tracasse. J'ai cru comprendre qu'aujourd'hui, les professeurs de philosophie étaient tous communistes. Est-ce vrai? Autrement dit, pour poser ma question de la manière la plus franche, vous-même, Monsieur Rudel, êtes-vous communiste?

PIERRE (étonné): Communiste, Madame Ibara? Hélas non. Je ne peux pas l'être.

MICHÈLE (elle lève les yeux au ciel, puis les baisse sur son verre de vin qu'elle touche du bout des doigts pour mieux se concentrer): Pardon, il est tard, sans doute suis-je maladroite, mais maintenant que j'ai manqué à toutes les politesses... Comment pouvez-vous n'être pas communiste et regretter de ne pas l'être? Êtes-vous communiste ou ne l'êtes-vous pas?

PIERRE (avec un grand sourire): Je comprends votre question, Madame Ibara, croyez-le bien, et je ne veux pas me dérober. Mais ce n'est pas si simple. J'ai été communiste, pendant quelques années, lorsque j'étais très jeune, pas trotskyste, pas maoïste, pas membre des

Brigades rouges, pas même socialiste, juste membre du Parti Communiste Français, et si je ne le suis plus, je n'ai aucune honte ni aucun regret de l'avoir été.

MICHÈLE: Vous convenez tout de même que vous vous êtes trompé? À l'époque déjà, le caractère dictatorial du régime soviétique...

PIERRE: J'ai tendance à penser, aujourd'hui encore, que l'ostentation et le désordre ne sont pas nécessaires. Je garde un certain goût pour l'austérité. Le luxe qui consisterait, pour chaque famille, à disposer d'un logement avec un petit balcon et une salle de bain, me conviendrait assez... En y ajoutant, bien sûr, le droit de faire la musique qu'on aime. Le reste, ce sont des pièges! Mais j'ennuie tout le monde avec mes professions de foi. Oubliez ce que j'ai dit!

MICHÈLE: Je ne suis pas sûre de vous approuver, mais votre réponse me semble claire. Je vous remercie, monsieur Rudel, et maintenant, je vais me coucher. Où est Clovis? Il dort déjà?

Clovis est assis à l'écart, dans un coin du salon. Il regarde et écoute. Son regard est celui d'un vieillard en même temps que celui d'un enfant. Un tourne-disque est posé près de lui sur un petit guéridon. Sans rien dire, avec un fin sourire, comme tout le monde est tourné vers lui, il lève le bras du pick-up, le pose sur le vinyle et on entend les premières notes jouées au piano par Duke Ellington qui introduisent — on dirait qui appellent — le saxo de John Coltrane. Clovis ferme les yeux et on reconnaît *In a Sentimental Mood*. La musique arrête les gestes des personnes présentes, mais elle ne dure pas longtemps. Clovis diminue le son.

PIERRE (il se lève): L'heure est venue que je vous quitte. (Il se tourne vers Yolande.) Tu m'accompagnes?

YOLANDE: Bien sûr. Je vérifie que j'ai bien mes clés.

PIERRE: Je vous salue tous. Je vous remercie de votre accueil. Je serai sur la route, demain, quand vous vous réveillerez.

Les autres, debout, forment un cercle. Pierre sort dans la nuit où, par la porte ouverte, on voit tourbillonner des flocons de neige, Yolande le suit. Puis, soudain, à l'instant de passer la porte, elle se retourne et revient vers Delphine. Elle s'approche d'elle. Elle lui prend les mains et dit:

— Ne t'inquiète pas, va te coucher. Je serai revenue très vite.

Elle pose un baiser sur ses lèvres, rapide, et va rejoindre Pierre.

6.

Paris. Parc des Buttes-Chaumont. Dix années sont passées. Agathe et Rosette se promènent dans les allées. Rosette porte en bandoulière un énorme sac qui lui fait plier l'épaule et qui l'oblige à s'arrêter souvent.

AGATHE: Quand as-tu compris qu'il ne venait pas seulement pour toi, qu'ils n'étaient pas seulement amis?

ROSETTE: Je crois que je l'ai toujours su, bien sûr, et cela aurait dû me réjouir, mais cela ne me réjouissait pas. J'étais plutôt jalouse.

AGATHE: Tu étais jalouse d'elle ou de lui? Je veux dire, laquelle de ces deux personnes voulais-tu garder pour toi seule, ta mère ou Pierre?

ROSETTE: Oh, je crois que, dans ces moments-là, dans mon cerveau d'enfant, ma mère avait Delphine et moi, j'avais mon père. Delphine était si totalement vouée à maman, elle veillait sur elle, et même si Delphine a toujours gardé son petit deux-pièces, il leur arrivait souvent de dormir ensemble, chez l'une ou chez l'autre. Cela me paraissait naturel, elles n'en faisaient pas mystère. Et à Clermont-Ferrand, cela se savait, les clientes du magasin ne pouvaient pas l'ignorer, ni mes camarades d'école, ni nos professeurs. Le mot résonnait à mes oreilles, prononcé par les autres, mais la manière dont il était lancé me paraissait moqueuse plutôt qu'insultante. Les filles attendaient de voir comme je réagirais, et comme ce mot ne m'offusquait pas... Oh, je crois que j'y entendais plutôt de l'envie, de la curiosité et même de la jalousie. Delphine était si jolie, habillée avec tellement de goût. Tu la connais. On aurait toujours dit un jeune officier prussien prêt à monter à cheval pour la parade d'un dimanche matin, sur la place de l'hôtel de ville. Avec ses yeux gris et ses cheveux noirs coiffés en bandeaux. Tandis que l'idée que ma mère puisse coucher avec mon père me paraissait scandaleuse. Je ne voulais pas y croire.

AGATHE: Delphine a toujours été gentille avec toi.

ROSETTE: Elle a toujours été adorable. Attentive, délicate. J'ai toujours su qu'en cas de danger, elle me ferait monter en croupe sur son cheval imaginaire et fendrait avec moi la foule des méchants. Mais je n'existais pour elle que parce que j'étais la fille de Yolande Fournier qui était sa maîtresse. Tandis que mon père...

AGATHE: Il t'emmenait au restaurant.

ROSETTE: Il m'emmenait souvent, des week-ends entiers. Nous nous promenions en voiture dans la campagne alentour. Il pleuvait, il faisait soleil, il me faisait écouter des chansons de Charles Trenet que nous connaissions par cœur, que je chantais avec lui. Il avait choisi une auberge où nous dînions ensuite et où nous passions la nuit. Et cela, sans jamais aucun geste ni aucun regard autre que respectueux, tendre et pudique.

AGATHE: Il te parlait de tes études.

ROSETTE: Il voulait que j'emporte mon cartable et il m'aidait à faire mes devoirs. Je lui parlais de tout avec la plus grande confiance. Mais je savais qu'à un moment ou un autre, il faudrait que je lui parle de maman.

AGATHE: Il était très amoureux d'elle. Delphine et lui se regardaient en rivaux. Mais chacun savait qu'il pouvait compter sur l'autre pour protéger ta mère. Elle a eu de la chance de les avoir. Peu de femmes ont eu autant de chance. Et en plus, elle a convaincu Lars Von Gluck de son talent. Il lui a fait une place. Tu imagines? Que demander de plus à la vie? Je ne peux pas y croire.

Quai du métro. Elles attendent debout au milieu de la foule. Agathe a posé son sac sur le sol. Elle semble inquiète qu'on le lui vole. Elle le garde entre ses jambes.

AGATHE: Arnaud t'a dit qu'il s'est disputé avec son frère?

ROSETTE: J'ai cru comprendre.

AGATHE: Blaise accuse Arnaud de vouloir lui piquer sa petite amie. Je ne sais pas si c'est vrai mais ils

en sont venus aux mains. Je t'assure, ils se sont battus comme des chiffonniers, il a fallu que Jérôme les sépare en distribuant des taloches, comme quand ils étaient gamins. Heureusement qu'il était là.

ROSETTE: La fameuse Pénélope! Arnaud me dit qu'il ne sait même pas si elle est brune ou blonde, et qu'en plus elle est gourde.

Dans une rame de métro. Le métro roule vite, il les secoue, avec fracas. Elles sont debout et elles tanguent, l'une près de l'autre, et se parlent presque à l'oreille, malgré le bruit. Toujours le sac posé sur le sol, entre leurs jambes.

AGATHE: Blaise pense toujours que son frère est plus grand que lui, plus fort, plus intelligent et plus beau. Et que toutes les filles courent après lui.

ROSETTE: En fait, je crois que c'est déjà arrivé, qu'une petite amie de Blaise se jette dans les bras d'Arnaud. Il me l'a dit, mais pas cette fois.

AGATHE: Il t'a dit aussi qu'il a demandé son admission à Louis le Grand? Du coup, s'il est reçu, il va peut-être falloir qu'il travaille son latin, cet été.

ROSETTE: Il m'a dit qu'il prévoyait un voyage à Moscou.

AGATHE: Un voyage à Moscou? Première nouvelle. Qu'irait-il faire là-bas?

ROSETTE: Il monte l'affaire avec deux ou trois copains. C'est top secret. Je ne sais pas ce qu'ils mijotent. Un canular, ou peut-être l'exfiltration d'un *refuznik*. Ils en sont capables. Après, c'est eux qu'il faudra aller chercher dans les prisons du KGB.

7.

Rue du Faubourg Saint-Honoré. Elles sortent de la bouche de métro. Elles marchent lentement. Elles s'apprêtent à se séparer.

AGATHE: Et donc, tu habiteras chez nous.

ROSETTE: Je ne sais pas si je peux, j'ai peur de vous déranger.

AGATHE: Il n'est pas question que tu ailles ailleurs. Ta mère est d'accord. Les garçons seront ravis. Tout le monde sera ravi. Et fier de toi. Deux mois dans les ateliers de Lars Von Gluck!

Elles s'arrêtent. De nouveau, le sac est posé. La jeune femme fait bouger son épaule, elle étire et plie son bras qui semble douloureux, elle fait jouer son cou.

ROSETTE: Pauline m'assure qu'il a beaucoup de respect et d'amitié pour maman. Pauline est la personne qui dirigera mon stage. Le matin, quand il arrive, Lars vient d'abord embrasser Pauline. C'est la plus ancienne ouvrière, elle tient au titre d'ouvrière, encore qu'elle dirige tout le monde.

AGATHE: Ta mère l'aime beaucoup. Elles parlent beaucoup ensemble. Et elles parlent surtout de lui.

ROSETTE: J'ai de la chance.

AGATHE: Tu peux le dire. À seize ans, faire la navette entre Clermont et l'atelier de Lars, avec ton sac en bandoulière, comme le Petit Poucet. Mais lui ne portait que des lettres. Toi, ce sont des vêtements hors de prix. Tu repars ce soir?

ROSETTE: Oui, oui, je dois être au lycée demain.
Lars me fera accompagner à la gare. Je te fais signe
quand je suis arrivée.

Meurtre à Saorge

1.

L'assassinat d'Adrienne Lombard a lieu à la fin du mois d'octobre. Le corps est découvert un matin par Madeleine Orenge qui s'occupe de son ménage et de sa cuisine. Celle-ci appelle aussitôt Julien Lombard, antiquaire à Monaco et le fils de la victime. Elle dit que la vieille dame est morte et que son visage est tuméfié. On l'a frappée. Julien Lombard lui demande de ne toucher à rien, de ressortir de la maison et d'attendre sur un banc, dans le jardin, l'arrivée de la police. Il avertit le commissariat de Sospel et aussitôt après il se met en route pour se rendre sur place.

À son arrivée, on ne le laisse pas entrer. Il faut attendre que le corps soit enlevé et que l'équipe de la police scientifique ait effectué ses relevés. Le commissaire François Charpiot vient le chercher dans le jardin. Il lui demande d'enfiler des protections par-dessus ses chaussures, et de bien vouloir le suivre à l'intérieur.

— Pardon de vous importuner. Je sais que le moment est mal choisi. Mais sans toucher à rien, pouvez-vous regarder attentivement ce qui nous entoure et me dire si vous vous souvenez de quelque chose qui était là, d'ordinaire, et qui aurait disparu? Prenez votre temps.

Le cadavre a été découvert dans le salon. Le contour de son corps dessiné à la craie reste visible sur le sol. Comme la trace d'un fantôme. Julien Lombard n'a pas besoin de beaucoup chercher. Il désigne un coffret posé

sur le dessus de la cheminée, et il demande qu'on l'ouvre. Avec ses mains gantées de blanc, le commissaire soulève le couvercle et l'intérieur est vide.

— Il y avait là, déclare Lombard, quelques bijoux et de l'argent. C'est moi qui règle toutes les factures de ma mère, mais celle-ci était rassurée de savoir qu'elle pouvait payer dans l'urgence une ambulance ou un taxi.

— J'imagine que la somme n'était pas bien importante, suggère le commissaire.

— Tout de même. Quelques centaines d'euros.

— Et les bijoux?

— Oui, certains avaient de la valeur. J'en ai la liste à mon bureau. Je pourrai vous en fournir une copie, avec les estimations.

Le vol serait donc le mobile, et il ne resterait plus qu'à trouver le voleur. D'autres observations restreignent encore le champ des recherches. L'autopsie révélera que la mort est intervenue la veille au soir, entre vingt heures et vingt trois heures, après que la victime avait dîné. Sa porte n'a pas été forcée. Un visiteur a sonné chez elle. Elle lui a ouvert, l'a introduit dans son salon, et là, il l'a abattue d'un coup de poing en plein visage. Aucune trace de lutte, aucun désordre. Il fallait donc qu'elle le connaisse.

La maison de Mme Lombard est flanquée d'un beau jardin depuis lequel on a une vue vertigineuse sur la vallée de la Roya. Et, pour s'occuper de ce jardin, il faut un jardinier. Celui-ci est tunisien, il habite Sospel. On ne tarde pas à l'interroger. Il est placé en garde à vue, et bientôt relâché. Il a un alibi solide, une partie de loto dans un café de son village où dix personnes au moins

assurent l'avoir vu. Le mystère s'épaissit et pendant le mois qui suit, on ne parle plus de l'affaire.

Edward Zambetti est notre nouvel instituteur. Plutôt jeune, bien bâti, une tignasse châtain toujours en bataille, des lunettes cerclées sur des yeux gris, les pommettes et le nez fortement marqués, il donne une impression de puissance, en même temps qu'il paraît un peu ailleurs. Attentif à certains moments et à d'autres distrait. Il est arrivé au village une semaine avant la rentrée, ce qui lui a laissé le temps d'investir le petit logement que la commune mettait à sa disposition, et d'aller se présenter au maire, Monsieur Sylvain Clérissi, qui est aussi notre boulanger.

Il arrive qu'on voie Sylvain à la mairie mais, quand on veut lui parler, le plus sûr est d'aller le surprendre au petit matin devant son four. Alors, sans cesser de pétrir la pâte et de surveiller la cuisson de son pain, il prend le temps de vous écouter et de vous répondre.

Nul n'assiste à l'entrevue qu'Edward Zambetti a avec lui, mais celle-ci se déroule à l'aube, devant les premières miches croustillantes et parfumées d'un matin de septembre où, au cœur de la montagne, l'été resplendit encore. Il s'avèrera que, malgré la différence d'âge, les deux hommes s'entendent aussitôt. Qu'ils se comprennent. Qu'ils s'apprécient. On ne sait pas trop ce qu'ils se disent, quelle passion commune ils se découvrent, mais le fait est que s'établit entre eux un rapport de confiance. Et au soir du premier jour de classe, c'est à notre tour de nous déclarer ravis.

Notre nouveau maître est gentil. Il nous a surtout interrogés sur les promenades qu'il est possible de faire aux alentours du village, et clairement laissé entendre que les leçons auraient lieu désormais en plein air au moins aussi souvent que devant le tableau noir. Du coup, ma mère s'alarme un peu à cause de ma claudication, qui m'empêche de courir comme je voudrais avec les autres enfants. Je traîne la patte. Il faut dire que les ruelles de notre village, au sol inégal, sont souvent voûtées, tellement étroites et tortueuses qu'il faut, pour y transporter un meuble, une bonbonne de gaz, le moindre sac de pommes de terre, un triporteur Vespa qui passe en pétaradant là où ne passerait pas une voiture. Et cela lui donne un bon prétexte pour aller le trouver et avoir avec lui une longue conversation.

Je me souviens que je jouais alors dans la petite cour, sous le tilleul. Par la fenêtre de la classe qui était restée ouverte, je voyais leurs ombres et j'entendais que déjà ils riaient. Je dois peut-être préciser que ma mère n'avait pas de mari, qu'elle s'intéressait à beaucoup d'hommes, et que beaucoup d'hommes du village s'intéressaient à elle. Dans le cas d'Edward Zambetti, ce fût une chance. Car, dès le samedi suivant, il est venu dîner à la maison. Et, à partir de ce premier dîner chez nous (maman avait préparé un lapin aux olives, et manifestement il s'en est régala), j'ai connu deux Edward Zambetti: celui qui était notre maître à l'école, et celui qui, en dehors de l'école, était l'ami de maman et dont elle celle-ci ne cessait de me parler, parce que cet homme la rendait folle.

— Tu sais qu'il a été instituteur en Finlande, avant d'arriver ici?" me disait-elle en attachant un tablier dans

mon dos, tandis que, debout devant l'évier, j'étais occupé à faire la vaisselle.

— Tu sais qu'il a enseigné les mathématiques à Zurich, en Suisse? Et c'était à de grands élèves", m'expliquait-elle encore en me frottant le dos, comme je sortais de la douche.

Ou encore, en étendant du linge sur notre balcon trop étroit, au sol fait de grosses planches mal équarries qui vous laissaient voir, dans les interstices, le vide immense entre vos pieds:

— J'ai compris qu'il a des amis professeurs à l'université de Cambridge, en Angleterre, et qu'ils s'écrivent de longues lettres, et qu'il lui arrive de faire des voyages là-bas pour participer à des séminaires, et même pour faire des conférences?

Et c'est ainsi qu'un jour elle m'annonça qu'Edward Zambetti, mon maître d'école, s'intéressait à l'assassinat d'Adrienne Lombard.

— Jusqu'à présent cette affaire ne l'intéressait pas, il n'y prêtait pas attention, mais il a appris (par Sylvain, je crois) que notre curé a pris sa retraite de manière un peu inattendue, et depuis, il me dit que cela fait tout de même une drôle de coïncidence.

— Il n' imagine tout de même pas que notre curé a assassiné la vieille dame? ai-je répondu.

— Certainement pas. Il ne l'a jamais vu, il ne sait rien de lui. Seulement qu'il est vieux et faible, presque aussi vieux et faible que Madame Lombard et que la brave Madeleine qui a trouvé le corps de Madame Lombard jeté par terre, et qui a failli en mourir d'une crise cardiaque. Mais il n'en estime pas moins que cela

fait une drôle de coïncidence. Je me demande quel scénario il imagine. Avec cela, il me répète que je ne dois surtout parler à personne de l'intérêt qu'il prend à cette affaire, ni toi non plus.

Et, en effet, je me taisais. Déjà que les autres élèves se moquaient de ce que ma mère fût si copine avec le nouvel instituteur, je n'allais pas en rajouter. Quant à nous, nous observions surtout qu'il avait des carnets qui ne le quittaient jamais. Le matin, en arrivant en classe, il posait son gros carnet à spirale sur un coin du bureau, et de temps à autre, il l'ouvrait et se mettait à écrire, parfois avec un crayon, plus souvent avec un stylo à plume dont l'encre lui tachait les doigts. Et alors, il nous oubliait tout à fait.

Nous l'aimions bien, nous étions des enfants habitués à la liberté, nous avons grandi dans les rues du village, dans les prés alentour où nous avons nos ruches et nos carrés de légumes, et les parents de mes camarades étaient presque tous aussi farfelus que ma mère, si bien que nous le laissions travailler en paix. Puis, au bout d'un moment, il revissait son stylo, le glissait avec son gros carnet dans la poche de son pantalon, et comme pour nous remercier de notre patience, il nous emmenait en promenade.

Nous allions sur les sentiers, nous descendions parfois jusqu'à la Bendola où il retroussait le bas de ses pantalons pour entrer dans l'eau et construire avec nous des barrages faits de blocs de pierre que nous transportions, le dos plié, en balançant les bras pour former une chaîne. Et cela ne l'empêchait pas de nous

apprendre beaucoup de choses, des choses étonnantes dont notre ancien maître ne nous avait jamais parlé. Par exemple, la différence entre une proposition grammaticale et une proposition logique.

— Votre ancien maître, Monsieur Vibert, vous a appris à distinguer les propositions grammaticales, disait-il. Il a eu raison. Il a bien fait. Mais savez-vous qu’une seule proposition grammaticale peut contenir plusieurs propositions logiques? Et qu’en fait, quand vous dites que vous êtes d’accord avec une proposition, vous ne voyez pas toujours qu’on vous en fait admettre une autre, ou même plusieurs autres, transportées en cachette par la plus apparente. Et que donc, si vous ne voulez pas vous laisser embobiner, si vous voulez penser par vous-mêmes, développer votre esprit critique, il faut que vous soyez capable de les découvrir là où elles sont, ces fameuses propositions logiques, capables de les extraire l’une après l’autre pour les considérer séparément.

Les premières fois, nous sommes restés ébahis, mais il a poursuivi:

— Voyons, par exemple, si je vous dis “*Le chien de Paul est noir*”, nous avons bien là une seule proposition grammaticale, puisque nous avons un seul verbe conjugué, pourtant celle-ci contient plusieurs propositions logiques, à propos de chacune desquelles vous devez décider si elle est vraie ou fausse, si vous êtes d’accord ou pas. Lesquelles?

Et là, bien sûr, parce que maintenant nous étions entraînés, et parce que le jeu était amusant au possible, nous ne manquions pas de répondre:

— Trois, Monsieur.

— Bravo. Mais je veux les entendre.

— *Primo*, que cet animal dont on parle est bien un chien, pas un loup, ni un canard (rires dans la classe).

— Bravo, Bertrand. Ensuite?

— *Secundo*, que ce chien appartient bien à Paul et pas à Jacques.

— Bravo, Norma. Ensuite?

— *Tertio*, que ce chien est bien noir et pas bleu...

— En effet, Joséphine. Je vous félicite. Vous êtes en train de devenir d'excellents détectives.

Et comment, par quel cheminement de la pensée, à partir d'une première intuition plutôt improbable, que lui-même aurait dite tirée par les cheveux, Edward Zambetti réussit-il à éclaircir l'affaire de cette pauvre Madame Lombard, et à démasquer le coupable, c'est ce que je vais essayer de faire entendre, en allant à l'essentiel, mais en essayant néanmoins de ne sauter aucune étape. Car, pendant plusieurs semaines, quand il était seul avec ma mère, sûr de n'être entendu par personne d'autre, ou seulement par moi, il ne fit que répéter:

— Pourquoi ce curé a-t-il pris sa retraite, si vite, du jour au lendemain, sans en avoir averti ses ouailles, sans dire au revoir à personne, comme si cela ne pouvait pas attendre? Lorsque nous aurons répondu à cette question, nous saurons aussi pourquoi la vieille Madame Lombard a été assassinée, et par qui.

2.

Edward savait donc que le prêtre avait quitté son église, et son village, et sa région, de manière impromptue. C'était une information de première importance. D'où la tenait-il? Malgré son souci de discrétion, il avait bien fallu qu'il pose des questions, ou que quelqu'un se charge de le faire à sa place. Et cette autre personne, bien sûr, c'était ma mère.

Les fidèles, à Saorge, étaient rares. Le maire, Sylvain Clérissi, était communiste, et la population (guère plus de quatre cents habitants au dernier recensement), essentiellement composée de néo-ruraux, altermondialistes, doux anarchistes, fumeurs des cannabis devant l'Éternel, plus attirés par le bouddhisme, voire par le chamanisme, que par le catholicisme apostolique et romain. Mais Madeleine Orenge n'appartenait pas à cette catégorie de personnes. C'était une ancienne du village, elle y avait toujours vécu, et pour rien au monde elle n'aurait manqué la messe du dimanche, ni oublié de fleurir l'autel, ni d'emporter le linge du vieux curé dans son cabas, une semaine sur deux, sans lui en demander la permission, pour faire chez elle le peu de lessive dont il avait besoin. Ma mère la connaissait depuis qu'elle était toute petite. C'était elle à présent qui remplissait ses feuilles de sécurité sociale et sa déclaration d'impôt, il fallait bien que quelqu'un le fasse, même si Madeleine n'était pas imposable. Si bien qu'elle pouvait se montrer curieuse. L'autre ne la soupçonnerait pas de mauvaises intentions. Elle lui a dit:

— Il paraît que le curé est parti? Nous aurions tout de même pu organiser une petite fête pour lui dire au revoir.

— Oh, il n'en aurait pas eu envie, lui a répondu Madeleine. Il n'avait plus envie de rien, tu sais. Il ne voulait plus voir cette église, ni ses fidèles, ni plus personne. Même pas le bon Dieu.

— Tu veux dire qu'il avait perdu la foi?

— Mais oui, même le bon Dieu, il ne voulait plus le voir, ni même la sainte Vierge. Il m'a avoué qu'il ne priait plus, le pauvre homme. Je te dis qu'il faisait une dépression.

— Et elle durait depuis combien de temps, cette dépression?

— Dans ces derniers mois, disons, oui, depuis Pâques, elle avait pris un tour terrible. Mais le début était déjà ancien. Si je compte bien, je dirais qu'il remontait à trois ans.

— Et que s'était-il passé, il y a trois ans?

— Je ne le sais pas, moi, il ne me disait pas tout. Mais c'est sûr qu'il y avait eu cette visite d'un représentant de l'évêque. Tu dirais une visite d'inspection. Et on lui avait fait des reproches dont il ne se remettait pas.

— Et quels reproches? Tu me fais peur.

— Non, non, ce n'étaient pas les vilaines choses auxquelles tu penses. Il y avait bien longtemps qu'ici, il ne faisait plus le catéchisme à personne, qu'il ne voyait plus aucun enfant.

— Mais alors, c'était peut-être qu'il avait volé l'argent de la quête?

— Il n’y avait pas plus pauvre ni plus modeste que lui. Et d’ailleurs, un jeune curé était arrivé à Tende, et parce qu’il voyait que le Père Dupouy avait peur de faire des bêtises, qu’il n’était plus très sûr de sa mémoire, il lui avait proposé de l’aider à tenir les comptes de la paroisse. Et le Père Dupouy avait accepté. Oh, cela tenait à pas grand chose. En fait de l’aider, l’autre venait le voir chaque semaine pour compter, récupérer et déposer aussitôt à la Poste l’argent de la quête et des cierges, ainsi que, deux ou trois fois par an peut-être, celui des baptêmes, des mariages et des enterrements. Et le Père Dupouy restait avec son indemnité qui lui suffisait à peine pour se nourrir, et quelquefois gâter ses nièces. C’était bien tout.

— Non, ce n’était pas tout. Ne te fâche pas, Madeleine, mais j’ai entendu dire qu’il était un peu ivrogne, ton ami Dupouy.

— Ces dernières années, c’est vrai, il était souvent ivre. Il ne s’en cachait pas. Il pleurait mais il ne s’en cachait pas. C’était depuis cette visite, et à cause du reproche qu’on lui avait fait de se montrer négligent.

— Ce sont les mots qu’on avait employés? Mais que pouvait-il bien négliger? Peut-être ne venait-il plus à bout de dire la messe? Combien étiez-vous à y assister?

— Très peu. Et jamais personne ne lui a fait la moindre remarque sur sa façon de dire l’ordinaire. Ni sur ses sermons, qui étaient simples et très courts. Mais il répétait quand même ce reproche qu’on lui avait fait. Et ces derniers mois, il paraissait complètement affolé. Comme si le Diable s’était montré à lui. Comme s’il était prêt à brûler en enfer. Et tout d’un coup, il est parti.

Quand ces propos lui furent rapportés par maman, Edward Zambetti s'en fit répéter certains détails, il écrivit un peu dans son carnet, puis accepta de regarder avec nous un film à la télévision. C'était un western, La Prisonnière du désert, si mon souvenir est exact. Maman faisait griller des marrons et nous les mangions sans perdre une image. Puis, le lendemain, il téléphona au curé de Tende et lui demanda d'accepter sa visite. Celui-ci lui fixa rendez-vous dans un salon de thé, qui se trouve au bord de la route qui traverse le village, à deux pas de la frontière italienne.

On était en novembre. Il faisait humide et froid, le ciel était couvert, la neige n'était pas loin. L'homme se leva de sa table quand Edward apparut, et il se présenta en lui tendant la main.

— Je m'appelle Kwame Garvey et je suis ghanéen.” Il avait posé sur la table son chapeau, son foulard et un journal plié. Il était souriant et replet comme un roi. “J'ai déjà bu un chocolat, ajouta-t-il, parce que suis gourmand, mais j'en boirai volontiers un second. Que puis-je commander pour vous?”

Édouard posa sur la table son carnet et son stylo. Son interlocuteur était plus grand que lui et plus lourd. Edward dit qu'il éprouva tout de suite à son égard une confiance enfantine. Il lui raconta ce qu'il avait appris par l'intermédiaire de maman, sans néanmoins lui indiquer sa source. Puis, très vite, il alla au vif du sujet:

— Peut-être savez-vous, Monsieur Garvey, et pourriez-vous m'apprendre, quel reproche le représentant de l'évêché avait adressé à ce prêtre?

Kwame Garvey prit le temps de choisir ses mots. Il montrait un large sourire et son regard, derrière ses lunettes, semblait rempli d'une joie sereine.

— Que je vous dise, d'abord, Monsieur Zambetti, que je connais un peu vos travaux. Oh, je ne les fréquente qu'en amateur, à travers des comptes-rendus de lecture. Il en est paru un, voici peu, dans la revue *Études*, que j'ai beaucoup annoté. J'ai pour eux la plus grande estime, et la plus grande estime aussi pour la démarche que vous entreprenez en faveur de ce vieux prêtre. Pour autant, je suis au regret de ne pouvoir satisfaire à votre demande.

— À vrai dire, je m'y attendais un peu, répondit Edward. Puis-je toutefois vous demander la raison de ce refus? Dois-je comprendre que vous vous abritez derrière le secret de la confession?

— Je n'étais pas le confesseur du père Dupouy. Je voudrais être certain qu'il en avait un. Disons que je veux protéger mon aîné, qui m'a fait l'honneur de sa confiance. Voyez-vous, il a commis une erreur, un manquement à sa charge, il s'en est beaucoup voulu, il s'en veut encore terriblement. Mais à présent, il me paraît préférable d'oublier tout cela; ou, pour être tout à fait honnête et précis, je souhaite que mon ami Victor Dupouy soit maintenu à l'écart de cette terrible affaire.

— J'entends, je comprends. Mais vous n'imaginez tout de même pas que mon enquête le vise?

— Je ne fais pas cette erreur, soyez-en certain. D'ailleurs, vous entendez que j'évoque une *terrible affaire*, un qualificatif que je n'emploierais pas s'il ne s'agissait que de lui.

— Je n'avais pas évoqué l'*autre affaire*. Mais vous semblez l'avoir en tête aussi bien que moi. Et, mine de rien, vous rapprochez l'une de l'autre." Edward dévisageait le prêtre qui gardait son sourire et ne baissait pas les yeux. Il reprit: "Ce qui signifie que nous partageons, me semble-t-il, les mêmes soupçons. Je crois comprendre que vous m'encouragez à poursuivre. Pour autant, vous me précédez de beaucoup. Et, à la différence de vous, il me manque l'essentiel, le déclic."

— Je ne doute pas que vous me rattrapiez très vite, cher monsieur Zambetti. D'ailleurs, tenez! Quand, dans quelques instants, vous quitterez ce salon, quand vous prendrez votre voiture pour redescendre à Saorge, je suis prêt à parier que ce *déclic*, comme vous dites, vous l'aurez eu. Vos yeux se seront décillés (si c'est bien ainsi qu'on dit?). À ce moment-là, vous aurez compris.

— Vous êtes bien optimiste. Vous croyez au miracle, ou vous me croyez plus malin que je suis.

— Pas du tout. Et d'ailleurs vous ne serez pas alors au bout de vos peines. Il vous restera encore à étayer votre théorie, à produire des preuves pour confondre le coupable. Et pour cela, il faudra que vous vous montriez plus habile que moi. Car, à ce jour, je n'en vois pas le moyen.

Edward se tut. Il baissa la tête. L'autre souriait toujours. Il ajouta de la même voix douce:

— Vous me rappeler quelqu'un que j'ai connu en Inde. Un professeur de cinéma. Maintenant, si vous le voulez bien, je vais profiter de cet endroit convivial et de la douce chaleur qui y règne, pour travailler à un sermon.

C'était une manière polie de lui donner congé. Edward ramassa son carnet, qu'il n'avait pas ouvert, et se leva en enfilant son duffle-coat.

Il remercia le prêtre pour cet entretien et pour le thé. Déjà il s'éloignait quand l'autre le rappela :

— Monsieur Zambetti, une seconde s'il vous plait. Vous oubliez votre journal.

Edward se retourna, il hésita, mais il vit le sourire lumineux de son interlocuteur. Alors, il tendit la main et s'empara du journal qu'il glissa dans sa poche. Sans le regarder. Mais il n'alla pas jusqu'à sa voiture. À peine la porte vitrée s'était-elle refermée derrière lui, que la curiosité l'emporta. Il ressortit le journal de sa poche et le déplia.

Il se tenait debout au bord de la route, plaqué sous l'avancée du toit de l'établissement. La pluie était venue, lente et froide comme de la neige. Elle mouillait ses lunettes et le papier imprimé qu'il tenait entre ses mains. C'était un quotidien italien déjà vieux de plusieurs mois. Il en parcourut les titres. L'un d'eux l'arrêta, le fit sourire et murmurer :

— C'était donc bien cela !

3.

Une des nouveautés les plus remarquables qu'Edward Zambetti apporta aux habitudes d'apprentissage de notre petite école fut sans doute la lecture collective des aventures de Sherlock Holmes. Aucun lieu sur cette terre ne pouvait ressembler moins à Londres que notre village médiéval, de type tibétain, perché comme une forteresse au-dessus des gorges de la

Roya, et si généreusement exposé au soleil et aux intempéries. Mais je me souviens avec délice des premiers moments où, par l'imagination, nous nous sommes retrouvés ensemble dans le salon enfumé du 221 b. Baker Street. Soucieux de procéder par ordre, Edward avait voulu que nous prenions ces aventures par leur début. Aussi, comme nous étions quinze élèves à peine, il avait commandé seize exemplaires identiques d'*Une étude en rouge*, qui nous furent livrés, un midi, par l'autocar de Nice. Et à trois heures et demie du même jour, nous découvrîmes avec ravissement que le détective violoniste se moquait de savoir si la terre tournait autour du soleil plutôt que de la lune mais que, en revanche, il était capable mieux que personne d'observer les autres, dans leurs physionomies, leurs accoutrements, les moindres détails de leurs vies matérielles, et d'enchaîner, à partir des remarques qu'il pouvait en tirer, des raisonnements qui, par inférence, ou à rebours des faits, pouvaient le conduire très loin. Et, dès ce soir-là, l'habitude fut prise.

Le curé de Tende s'était arrangé pour qu'Edward reparte avec un journal dont un titre au moins méritait de retenir son attention. C'était celui d'une enquête concernant le pillage d'œuvres d'art qui s'opérait à grande échelle dans les églises italiennes. L'article expliquait que les cambrioleurs agissaient sur commande de receleurs internationaux. La semaine suivante, Edward passa toute une journée à Nice, à effectuer des recherches à la bibliothèque municipale du boulevard Dubouchage.

Il consulta les *Lettres de Nice sur Nice et ses environs* (1763-1765), de Tobias Smollett, le *Journal d'un voyage fait en 1775 et 1776 dans les pays méridionaux*, par Johann Georg Sultzer, divers numéros des revues *Nice Historique* et *Lou Sourgentin*; et le soir, il en revint content.

Nous l'attendions à la maison. À table, il nous expliqua où il en était de son enquête, et il ajouta que maintenant il ne restait plus qu'à demander au maire de bien vouloir nous ouvrir l'église.

— Nous devons chercher quelque chose qui y manque, je veux dire quelque chose qui a été là-bas et qui ne s'y trouve plus.

Il aimait à parler ainsi, de cette manière énigmatique, qui avait l'avantage d'exercer notre esprit, à nous qui étions ses élèves et ses amis. Avec Edward Zambetti, vous aviez toujours l'impression de faire de la gymnastique, qu'elle fût physique ou intellectuelle. Il n'aimait pas le mot de compétition, mais il créait autour de lui un climat d'émulation constante et joyeuse, à laquelle je dois d'avoir trouvé la force de surmonter mon léger handicap de naissance (une luxation congénitale de la hanche) et d'être devenu, à force de travail, le pilote d'essai puis l'astronaute que je suis devenu. Mais, bien sûr, pour me rendre sensible à cette influence, pour me rendre capable de relever le défi, il fallait que je profite d'abord de l'immense amour que ma mère m'a donné.

Edward Zambetti aimait parler avec elle, échanger avec elle. Il aimait sa compagnie. Elle était son Docteur Watson.

— Et sais-tu à quoi peut ressembler cet objet absent, celui que tu cherches?” lui a-t-elle répondu ce soir-là en allumant une cigarette. Car elle fumait à table, oui, je ne peux pas le nier. Elle fumait beaucoup trop, mais elle ne le faisait pas sans ouvrir la fenêtre et battre l’air avec la main pour chasser la fumée.

Depuis le départ du curé pour une maison de retraite en Charente-Maritime, l’église Saint Sauveur était fermée. Et comme on ne savait pas quand un nouveau curé remplacerait l’ancien, l’électricité avait été coupée.

Sylvain en avait les clés, bien sûr. Edward voulut que nous fussions de la partie, maman et moi. Il demanda en outre à Madeleine Orenge de nous accompagner. Sa connaissance du monument et des cérémonies religieuses qui s’y déroulaient pourrait nous être utile.

Nous avions emporté avec nous des torches électriques. Je me souviens de l’odeur de poussière et des faisceaux de lumière qui perçaient l’obscurité, éclairant ici et là les hauts piliers de marbre, un crucifix monumental pendu au-dessus de l’autel, un retable primitif qui représentait (je crois) une Annonciation, une statue de la vierge, une autre en bois d’un saint, le visage levé vers le ciel, qui portait un grand livre.

Edward tenait à la main une feuille de papier sur laquelle il avait noté une liste d’objets de culte dont il voulait vérifier la présence. Parmi les livres de voyage qu’il avait consultés, plusieurs évoquaient cette église et détaillaient les richesses qu’elle abritait. Il faisait le pari que l’une au moins de ces merveilles avait été volée.

Il nous fallut un peu de temps pour découvrir une chasuble ornée de pierreries, qui datait de Charles Quint. Elle gisait au fond d'une armoire qui sentait le camphre et où trottait une souris. Un encensoir en céramique y était également remis. Il paraissait si lourd qu'on imaginait mal qu'un enfant de chœur pût le balancer à bout de bras. Le dernier objet dont il s'enquit était un ciboire, auquel les indications qu'il avait recueillies attribuaient une grande valeur. On ne le voyait nulle part.

— Bien sûr que vous ne le voyez pas!" gronda Madeleine qui ne pouvait concevoir notre ignorance. "Il est caché. Il est enfermé dans son tabernacle. Où voulez-vous qu'il soit?"

Maman dut m'expliquer alors, en quelques mots murmurés à l'oreille, que le ciboire est le vase sacré en forme de coupe, où l'on conserve les hosties qui symbolisent le corps du Christ, tandis que le tabernacle est la petite armoire qui occupe le milieu de l'autel et qui abrite le ciboire.

— Ne vous fâchez pas, Madeleine. C'est entendu. Mais ce tabernacle, où se trouve-t-il?

Elle répondit qu'il ne fallait pas le chercher sur le maître-autel (celui au-dessus duquel pendait le grand crucifix qui m'avait effrayé), mais sur celui d'une chapelle latérale vers laquelle aussitôt elle nous conduisit.

Quatre faisceaux de lumière furent braqués ensemble sur la porte de bronze de la petite armoire. Et là, surprise! Elle n'était pas fermée, à peine rabattue.

Il y eut une hésitation. Nous parvenions ici à la clé de voûte du scénario élaboré par Edward. Son intuition de fin limier se vérifierait-elle? Qu'allions-nous découvrir?

Sylvain avança une main pour l'ouvrir tout à fait. Ne croyant en rien qu'en l'idéal communiste et, plus sûrement encore, en l'excellence des pains, des croissants et des tourtons sortis de son four, il ne craignait pas de commettre un blasphème. L'intérieur était vide.

4.

L'étape suivante fut franchie en l'absence d'Edward. Celui-ci profitait des vacances d'automne pour faire un séjour à Cambridge, au Trinity College, où il avait ses correspondants. Edward (je ne devais être instruit de ce fait que bien des années plus tard) inscrivait sa réflexion dans la suite des travaux de J. L. Austin et de la seconde philosophie de Ludwig Wittgenstein, telle qu'elle est exposée dans les *Investigations* qui furent publiées à titre posthume en 1953. Pour le dire autrement, Edward faisait partie de ceux qui, avec Stanley Cavell notamment, considéraient que la philosophie (dont le champ, pour les anglo-américains, se restreignait grosso modo à celui de la logique) pouvait et devait s'appuyer sur le langage ordinaire, celui des langues naturelles, la vôtre et la mienne, en opposition à ceux qui jugeaient celles-ci trop imparfaites pour remplir ce rôle, et qui prétendaient suppléer à cette imperfection en élaborant des langages formels de type mathématique.

Le débat était déjà ancien, il avait ressurgi suite à une publication du parti adverse, qu'on croyait définitivement vaincu, et il avait bien fallu qu'Edward Zambetti, à cette occasion, revienne dans la bataille.

Ici, à Saorge, nous savions désormais pourquoi le Père Dupouy était parti en catastrophe: on lui avait volé son ciboire, qui était son principal outil de travail, sans lequel il ne pouvait pas célébrer la messe. Les recherches historiques effectuées par Edward à la bibliothèque de Nice avaient établi que ce vase était précieux comme un joyau de la Couronne. Il provenait d'un don ancien de plusieurs siècles, et même si, dans l'urgence, le Père Dupouy pouvait le remplacer par un autre de moindre valeur, il faudrait qu'à un moment ou un autre il réponde à ses ouailles, mais aussi à l'autorité épiscopale, de sa disparition. Or, n'était-il pas empêché, pour une raison ou une autre, de le faire? Et d'abord, pourquoi n'avait-il pas signalé cette disparition à la police, signalement dont notre maire aurait été le premier informé? Telle était la question. Et c'est là que maman, en l'absence d'Edward, eut l'idée de faire appel à sa meilleure amie, Antoinette Fraire, qui était secrétaire de mairie.

Maman et Antoinette était amies depuis l'enfance. Elles s'étaient toujours fréquentées et avaient des parcours analogues, ayant fait le choix de vivre et travailler au pays où elles avaient grandi, ce qui limitait étroitement les possibilités de carrière. Elles étaient toutes deux mères célibataires, et tandis que Marie-Jeanne Brémont (ma mère) cultivait son jardin, soignait ses ruches et vendait des patchworks qu'elle

cousait en hiver, Antoinette Fraire (son amie) administrait notre petite communauté sous l'autorité de son maire qui était aimé de tous mais qui détestait les papiers officiels.

Elle demanda à Antoinette si, par hasard, elle ne se souvenait pas d'un courrier échangé, trois ans auparavant, avec le diocèse de Nice. La réponse fut que non, cela ne lui disait rien, mais Antoinette promit de faire des recherches et elle revint, un soir, à la maison, avec la photocopie d'une lettre, à l'en tête de l'évêché, qui indiquait pour information que, conformément aux directives du ministère de la culture, il avait été demandé au curé du village d'établir une liste détaillée, avec descriptions et photos à l'appui, des objets d'art conservés dans son église.

— J'ai regardé dans nos registres de l'époque, ajouta Antoinette, et, en effet, il apparaît que Sylvain avait reçu, suite à cette lettre et comme pour appuyer son propos, un appel téléphonique émanant du secrétariat de l'évêque. Sylvain résume cet échange en trois lignes, dans le style qu'on lui connaît, mais on comprend l'affaire. Le personnage au bout du fil s'était déclaré fâché de ce que cet inventaire réclamé n'ait pas été réalisé, et il avait demandé au maire de bien vouloir veiller à ce que le curé s'acquitte de cette obligation dans les meilleurs délais, précisant que celui-ci aurait peut-être besoin qu'on l'aide dans cette tâche, à quoi le maire avait répondu que cette aide lui serait volontiers accordée (par moi, j'imagine).

— Et ensuite?

— Ensuite, plus rien. Il est probable que Sylvain en ait parlé au Père Dupouy, et que celui-ci lui ait promis de faire appel à nous aussitôt qu’il se mettrait au travail. Mais les mois et les années ont passé sans qu’il se manifeste. Et de notre côté, la question n’a pas été remise sur le tapis. Nous l’avons oubliée.

Maman appela aussitôt Edward pour lui faire part de cette découverte. Edward, d’habitude si gai, paraissait préoccupé par les débats auxquels il participait. Ses collègues et amis insistaient pour qu’il accepte d’enseigner parmi eux, dans l’une des plus prestigieuses universités du monde, où son nom était connu et respecté, ce qu’il refusait de faire, pas encore, disait-il, arguant que, pour réfléchir (i.e. pour écrire dans ses carnets), il se trouvait mieux à la montagne, avec des enfants. Comme maman ramenait la conversation au sujet du ciboire volé, il répondit d’un ton morne que oui, l’information était précieuse, qu’elle rendait plus clair ce que nous avions compris. Et que, décidément, nous étions confrontés à une bien triste affaire. Il ajouta:

— Ce bon curé se voit dérober un objet d’une grande valeur dont il ne lui reste pas même la trace, l’empreinte photographique. Il se trouve dans l’impossibilité d’en donner une description précise, et cela par sa faute, si bien qu’il ne pourra pas dénoncer le vol sans, du même coup, se dénoncer lui-même pour une négligence qui date déjà de plusieurs années. Et comme si cela ne suffisait pas, voilà que ce vol a pour conséquence le meurtre d’une vieille dame qui n’était même pas une fidèle de l’église.

— Attends, si je t'entends bien, il aurait un lien entre le vol du ciboire et le meurtre de la pauvre Madame Lombard, et tu saurais lequel? C'est là, de nouveau, *la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie*, ou je rêve?

Maman m'aimait, moi, les abeilles, les bals et les beaux garçons. Mais, comme on le voit, elle n'en connaissait pas moins son abécédaire surréaliste.

— Très clairement, répondit Edward. Je sais le mobile du crime et les conditions dans lesquelles il a été commis.

— Tu veux dire que tu connais aussi le nom du coupable?

— Oh, le nom du coupable, je crois que nous le connaissons tous. Il faut et il suffit que ce soit celui auquel nous songeons depuis le premier jour pour que toutes les pièces du puzzle s'emboîtent comme par enchantement. Mais encore reste-t-il à le prouver. Le curé de Tende m'avait prédit que ce serait difficile. Je ne confondrai pas le coupable tant que je n'aurai pas retrouvé le ciboire. Or, pour l'heure, je nage. Je ne sais pas où il est.

5.

Enfin, Edward fut de retour et nous reprîmes l'école. Nous approchions de Noël. Nous préparions un spectacle que nous donnerions aux parents avant les fêtes de fin d'année. Edward passait beaucoup de temps le nez dans ses carnets. Il parlait peu. Nous le voyions moins souvent à la maison. Antoinette, de son côté, avait proposé de nous faire chanter. Elle participait à

une chorale qui se réunissait à l'église de Sospel, sous la direction d'un vrai chef de chœur, venu chaque semaine de Cuneo, de l'autre côté de la frontière. Elle avait acquis ainsi une vraie compétence et, en outre, elle était convenue avec Edward qu'elle nous apprendrait des chants provençaux dans la belle langue occitane qu'elle maîtrisait à merveille, tandis que lui ne faisait que la lire. Et cet après-midi-là, nous répétions *Se canto* sous sa direction, et sous l'œil attentif d'Edward et de maman, car maman avait tenu à voir comment se passaient ces répétitions. Mon idée est qu'elle voulait, en outre, surveiller de près Antoinette et Edward. Les détails de la scène, je ne les ai jamais sus, et il est trop tard maintenant pour que j'interroge maman. Mais je peux les reconstituer sans risque d'erreur. Disons donc qu'ils étaient debout, côte à côte, devant Antoinette qui dirigeait le chœur, à nous regarder et à nous écouter, quand soudain Edward s'est tourné vers maman. Il a dit :

— Madame Lombard, Adrienne Lombard, sais-tu si elle avait une sœur, une cousine, quelqu'un de proche ?

Maman fut surprise. À quoi pensait-elle ? Pour autant il lui fut facile de répondre :

— Elle avait une sœur, en effet, qui vivait avec elle depuis longtemps. Pourquoi ?

— Et cette sœur, au moment du meurtre, où était-elle ?

— Oh, il y avait plusieurs mois déjà qu'elles s'étaient séparées.

Antoinette baissa les bras et se tourna vers eux pour faire taire leurs chuchotis. Edward prit maman par la main et l'entraîna dans la cour, où maman poursuivit :

— Nous pourrions demander des précisions à Madeleine, elle doit être au courant. Elle est au courant de tout. Mais, pour ce que j'en sais, les deux sœurs ont fini par se disputer, et même par se détester, pour des riens, des babioles, des histoires de programmes télé et d'élections présidentielles. À force, elles ne pouvaient plus se supporter. Au point que la sœur a voulu partir, ou fait mine de vouloir s'en aller (c'était elle la plus pauvre des deux), Adrienne ne l'a pas retenue, et Julien a loué un studio à Tende pour y loger sa tante.

— Et tu penses qu'elle y est encore?

— Elle n'est pas morte, nous l'aurions appris. Et si elle vit toujours, où veux-tu qu'elle soit d'autre?

— Et tu penses que le neveu continue de s'occuper d'elle? De la voir?

— Il est riche et très attaché à elle, m'a-t-on dit. Célibataire par surcroît. De son côté, Pauline (oui, je crois que c'est son prénom) est veuve, elle n'a pas d'enfant, et la pension de réversion qu'elle touche ne lui suffirait pas à vivre sans l'aide de son neveu. Avec ça, inutile de dire qu'elle perd un peu la tête.

— Merveilleux! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Maintenant, je sais où est le ciboire. Il suffit d'aller le chercher, et l'endroit où nous le trouverons suffira à désigner le coupable.

6.

Le dernier conseil municipal de l'année eut lieu trois jours avant Noël, et il fut suivi d'un vin de l'amitié. On déboucha quelques bouteilles de Prosecco, Antoinette et maman avaient apporté une pleine corbeille de

cantuccini (croquants aux amandes entières) confectionnés par elles, et Sylvain une belle plaque de tourte de blette (ne pas confondre la tourte de blette, qui est sucrée, avec le tourton qui est salé). Nous autres enfants dûmes chanter. Cette fois, ce fut *Quel mazzolin di fiori* que les adultes ne manquèrent pas de reprendre avec nous. Et enfin, Sylvain demanda à Edward de bien vouloir rappeler l'affaire de l'assassinat de cette pauvre Madame Lombard, qui avait tellement fait parler, et dont on se demandait encore par quel tour de prestidigitation elle avait été résolue.

— Oh, c'était une affaire bien simple, répondit Edward. Julien Lombard vole le ciboire qu'il a aperçu quelquefois à la messe. Il connaît les noms de deux ou trois collectionneurs capables de déboursier de fortes sommes pour l'ajouter à leurs collections. Il veut faire monter les enchères, et cela peut prendre du temps. En attendant, autant faire en sorte que l'objet ne soit pas dans son magasin, dont il sait qu'il est surveillé par la police et susceptible d'être perquisitionné à n'importe quel moment. Car Julien Lombard n'en est pas à ses débuts. C'est un véritable professionnel du trafic d'œuvres d'art. Il ne tient pas non plus à le transporter dans sa voiture, à cause des postes frontières qui jalonnent la route de la vallée. Il décide donc de le déposer chez sa mère, à son insu. Un jour, celle-ci remarque un sac de sport qu'elle n'avait jamais vu jusque là, jeté au fond d'une armoire. Elle l'ouvre, découvre le ciboire et comprend aussitôt que son fils est une fieffée canaille. En fait, il est probable qu'elle s'en doutait depuis longtemps. Le train qu'il mène, ses

soirées au casino, les fêtes nocturnes qu'il donne à bord de son yacht monégasque, ne peuvent guère s'expliquer autrement. Sur des photos publiées par la presse locale, on le voit en compagnie de prétendues stars du cinéma qui ressemblent plutôt à des chefs de la mafia. Mais cette fois, elle en a la preuve. Elle lui demande de monter la voir sans tarder. Il s'exécute. Elle l'accueille avec de terribles reproches, des insultes, elle dit qu'il lui fait honte. Elle exhibe le ciboire et le somme de le restituer. Une dispute éclate. Il la frappe et la tue du premier coup de poing. Je ne suis même pas sûr qu'il panique. Souvenez-vous, on ne relève dans l'appartement aucun désordre. Peut-être un rail de coke, vite fait, et il passe à la suite. Il se contente de vider le coffret qu'elle a sur sa cheminée pour détourner les soupçons en direction du jardinier. Mais maintenant, que faire du ciboire? C'est alors qu'il songe à sa tante. Il transporte le sac chez celle-ci, et c'est chez elle que le commissaire Charpiot l'a découvert, ce qui a suffi à lui révéler, sans le moindre doute possible, qui était l'unique coupable du vol et de l'assassinat. Comment Julien Lombard fut-il averti de la visite que le commissaire Chariot faisait chez sa tante? Nous le saurons un jour. Le fait est que les douanes maritimes arraisonnèrent son yacht dans la nuit, à un moment où il filait droit vers le large.

Edward ajouta d'autres détails mais déjà on ne l'écoutait plus. On débouchait d'autres bouteilles, on prenait des photos. Celle en particulier qui me sert de fond d'écran sur mon ordinateur portable, où on voit

Edward entouré d'Antoinette et de maman, et moi
devant eux qui fais une grimace.

Les fleurs sont livrées le matin

1.

Chaque année, au 15 août, il pleut, et après cette pluie, pour le reste de l'été, la chaleur n'est plus aussi accablante. C'est du moins ce qu'on disait, et je ne prétendrai pas que cette affirmation se vérifiait toujours, mais ce fut le cas cette année-là.

Mes parents possédaient une petite maison dans les collines, juste un cabanon en dur où j'ai passé la plus grande partie de mes vacances lorsque j'étais enfant, et où je revenais, de loin en loin, pas toujours seul, de préférence quand mes parents n'y étaient pas.

J'y avais amené un ami. Je l'appellerai Édouard. Nous étions tous les deux étudiants en philosophie et nous avions à travailler un texte difficile de Husserl, auquel nous envisagions de consacrer un long mémoire, et il était prévu que nous en présenterions le projet à notre professeur dès la rentrée d'octobre. Nous avions emporté des livres. Nous emportions toujours quantité de livres difficiles à la maison des collines mais il était rare que nous les ouvrions. Le lieu ne s'y prêtait pas. Mes amis et moi-même préférions la sieste, l'eau d'un petit bassin qui nous servait de piscine, la cafetière italienne qui chuintait sur le fourneau à gaz, puis, la nuit venue, le feu d'un brasero que nous allumions sur la terrasse, devant lequel nous devisions en fumant la pipe et en buvant du vin rouge.

Parfois, à la lumière de l'unique lanterne placée en haut des marches, l'un d'entre nous lisait un poème de

Baudelaire ou de Reverdy, puis il passait le livre à un autre qui avait tendu la main. Parfois, c'étaient quelques lignes d'une nouvelle de Hemingway.

Il était rare qu'à ces assemblées champêtres, nous fussions plus de quatre. Deux et deux. Mais cette fois, nous étions vraiment venus pour travailler, Édouard et moi. Je me souviens des livres et des cahiers ouverts sur la table de la salle à manger qui nous servait de bureau. Nous avions eu très chaud, depuis le matin, le ciel était incandescent, nous avions beaucoup transpiré, et c'est au tout dernier moment que nous avons songé au bal qui, chaque année, au soir du 15 août, se donnait au village.

Nous sommes descendus à pied, par un chemin de pierre que je connaissais par cœur. Mais alors, il s'est mis à pleuvoir, de grosses gouttes tièdes qui nous ont réjouis, vers lesquelles nous levions nos visages pour qu'elles les mouillent. Et c'est ainsi que nous sommes arrivés sur la place, plantée de marronniers, où un chapiteau avait été dressé, et où déjà nous entendions la musique de l'orchestre. Puis la musique s'est arrêtée. Et, quand nous sommes entrés sous le chapiteau, nous avons été surpris de constater qu'il ne s'y trouvait qu'une vingtaine de personnes.

Nous arrivions trop tôt, la fête n'était pas commencée. Les musiciens sur l'estrade essayaient leurs instruments. Ils vérifiaient les partitions, les assuraient sur les pupitres avec des pinces à linge, réglaient les micros et échangeaient des plaisanteries. Les organisateurs s'activaient autour de la longue table

couverte d'une nappe en papier blanc. Ils finissaient d'y disposer les pans-bagnats, les plaques de pissaladière et de pizza destinés au public. Il y avait là de quoi nourrir un régiment. Sans compter les bouteilles de pastis et de vins de différentes couleurs. Si le comité des fêtes parvenait à écouler toutes ces marchandises, les frais seraient couverts, mais on pouvait en douter car l'averse redoublait. Le tonnerre grondait et une pluie abondante inondait la place. Les gouttes clapotaient lourdement sur la toile du chapiteau. À l'entrée, la tente était retroussée comme une robe ouverte sur l'obscurité rayée de pluie aux luisances ces serpentes. Pourtant les habitants du village tenaient à leur festin, et dans l'heure qui a suivi plusieurs dizaines d'entre eux sont arrivés par groupes.

Les plus vieux portaient des parapluies, les plus jeunes étaient trempés et s'en amusaient comme d'un jeu ou d'un combat pour rire qui les aurait opposés aux dieux cachés du ciel. Édouard et moi ne connaissions personne, tandis que les autres semblaient se connaître tous. Ils formaient un clan auquel nous n'appartenions pas et qui nous ignorait. Lui et moi, depuis notre arrivée, n'avions pas échangé trois paroles. J'étais, pour ma part, fasciné par le spectacle qu'offrait cette assemblée, tandis que mon ami semblait s'y ennuyer un peu. Nous avons mangé debout, avec appétit, de ces mets dont la saveur s'accordait avec le parfum de l'orage, et bu du vin rouge un peu piquant dans des gobelets en carton. Nous n'avions pas l'intention de danser.

Maintenant, nous fumons des cigarettes et rôdant partout, comme de mauvais garçons. Puis, à l'occasion d'un croisement de nos orbites respectives, Édouard m'a

glissé qu'il préférait remonter au cabanon. Et je l'aurais suivi, mais le trio est arrivé au moment où je m'apprêtais à partir; et, aussitôt qu'ils ont été là, il ne pouvait plus être question que je m'en aille.

C'était une femme accompagnée de deux hommes. Elle était plus grande qu'eux, mince et souple, elle portait une tunique blanche, légère et très courte, et des bottines.

Le rouge à lèvres soulignait son rire large, d'une franchise désarmante. Tous les regards se tournaient vers elle. On croyait un sémaphore au milieu de la tempête. Ce trio semblait ne connaître personne mais, à la différence de nous, ils ne passaient pas inaperçus. Ils n'auraient pas été vêtus différemment ni ne se seraient tenus autrement dans une boîte de nuit de Saint-Tropez, encore que la musique aurait été différente. Peut-être pas meilleure.

Pendant une heure peut-être, la jeune femme a dansé les valses, les tangos, les paso dobles avec, tour à tour, chacun des deux hommes qui, eux, ne dansèrent qu'avec elle.

Lequel était son amant; lequel, leur ami? Je scrutais leurs attitudes, le moindre de leurs gestes, sans pouvoir le deviner. Puis Édouard est parti.

L'eau commençait à traverser le plafond de toile. Elle formait une gouttière qui bientôt s'est transformée en cascade. Les musiciens pouvaient craindre pour leurs instruments. Les deux guitaristes, le claveciniste et l'accordéoniste ont remballé leurs matériels. Il ne restait

sur l'estrade que le batteur et le saxophoniste qui étaient passés de la musette au jazz.

Les familles une à une repartaient dans la nuit. La belle inconnue fut la dernière à danser. À la fin, elle s'approcha de l'estrade pour saluer le saxophoniste. Celui-ci s'inclina et lui prit la main pour la baiser. Ils échangèrent quelques mots en souriant comme des personnes qui se connaissent. Puis, elle se retourna et tendit la main à l'un de ses compagnons, et celui-ci lui remit des clés. Je devinais que c'était celles de la voiture avec laquelle ils allaient repartir. Je fus tenté de les suivre, mais ils l'auraient remarqué. Je les laissai aller.

Je repris le chemin qui s'élevait parmi les oliviers. La pluie avait cessé. La lune est réapparue, je crois, timide, un peu dépenaillée. Les étoiles se sont mises à tourbillonner au fond du ciel. Je savais que quelque chose commençait. Que je reverrais cette femme.

2.

J'avais vingt-et-un ans, elle en avait quinze de plus, et à vingt-et-un ans elle avait fait davantage de sa vie que j'aurais fait de la mienne quinze ans plus tard. Je n'ai pas eu de mal à retrouver le saxophoniste d'après le nom de son orchestre. Il s'appelait Grégoire Sperius. Quand il ne jouait pas du saxophone dans l'orchestre d'Edmond Lemerle, il réparait des montres dans sa boutique de la rue des Roses. J'ai trouvé une montre à réparer au fond d'un tiroir. Je me suis rendu au magasin et tout de suite j'ai pris l'air étonné pour déclarer que oui, je le reconnaissais pour l'avoir vu et entendu jouer de sa musique au festin du village; et que j'avais

particulièrement aimé les derniers moments, où il était seul à jouer avec le batteur, et que c'était du jazz.

— Je me souviens de vous aussi, m'a-t-il répondu. Vous ne dansiez pas.

— Je ne sais pas danser. Pas ces danses-là. Mais j'adore l'atmosphère des bals. Et j'adore votre musique.

— Le plus souvent, nous nous produisons à Nice. Sur les places des quartiers Nord.

— Ah, et j'ai beaucoup admiré aussi le style de votre amie.

— Mon amie?

— Oui, je veux parler de la jeune femme qui portait une tunique blanche avec des broderies rouges, et des bottines de cuir rouge, et du rouge à lèvres éclatant. Elle est venue vous saluer au moment de disparaître avec les deux hommes qui l'accompagnaient.

— Alice De Luca. Ce n'est pas mon amie, mais une personne aimable, que les artistes niçois connaissent tous.

— Elle-même est artiste?

— Non, plutôt marchande. Elle a longtemps été mannequin. Aujourd'hui, elle tient une boutique d'antiquités, du côté de Ségurane. Et quelquefois, au milieu des meubles anciens, elle organise des performances complètement loufoques. Elle expose de la peinture abstraite, des objets improbables. Des cages à mouches. Des pianos préparés à la manière de John Cage. Elle m'a engagé deux ou trois fois pour jouer du saxo à l'occasion de ces petites fêtes qu'elle appelle des vernissages. Elle s'intéresse à ce que font les autres. C'est plutôt rare.

J'ai hoché la tête. Ôté mes lunettes pour en essuyer les verres. Je savais ce que j'avais besoin de savoir. J'allais partir quand l'horloger a ajouté:

— Vous vous intéressez à cette femme. Je l'ai su dès l'autre soir, en vous regardant du haut de l'estrade. Vous avez le droit de courir votre chance. Beaucoup d'autres le font. Mais vous êtes jeune. Soyez prudent.

— Vous voulez dire que cette femme est dangereuse?

— Je veux dire qu'elle est très attirante, qu'elle est libre, plutôt riche et qu'elle a dans son carnet d'adresses les numéros de téléphone personnels d'au moins trois des Rolling Stones. De l'époque où ils étaient à Villefranche. Ça attire des voyous.

— Je vois. Merci du conseil. Je reviendrai, si vous voulez bien. Pas seulement pour la montre. Vous avez votre saxo ici, à portée de la main?

— Quand vous voulez.

Il souriait. Le reste fut un jeu d'enfant.

3.

Durant les quatre premières années de notre relation, nous nous sommes beaucoup vus, et cette période a été celle aussi de ma conversion à la critique musicale.

Je commençais à peine à m'intéresser à la musique classique mais je le faisais avec une sorte de frénésie, pour rattraper mon retard, et Alice, qui était plutôt ignorante dans ce domaine, se montrait ravie de partager mes découvertes. Nous avons vite pris l'habitude d'aller ensemble au concert et à l'opéra. Ensuite je la raccompagnais chez elle, où une bouteille de champagne nous attendait au frais, une assiette de

saumon avec de la crème fraîche pour les blinis, et des cornichons.

Elle habitait un grand appartement près des arènes de Cimiez, surchargé de meubles et de tableaux. Ses robes pendaient partout sur des cintres, et d'autres vêtements étaient jetés sur des fauteuils. Tous ravissants. Nos goûts se rencontraient, nous nous entendions comme larrons en foire. Elle était toujours gaie, fine, amusante. D'abord nous nous sommes contentés des opéras de Nice et de Monaco, mais le premier hiver n'était pas fini que nous avons ajouté aux noms de ces deux villes ceux de Marseille, Gênes et Milan.

Alice possédait une Aston Martin d'un modèle déjà ancien, une voiture de collection, et elle aimait la conduire mais elle aimait plus encore qu'un homme la conduisît pour l'emmener n'importe où, là où ils décidaient d'aller ensemble, au tout dernier moment, aussi bien la nuit que le jour; et c'est moi qui fut son principal chauffeur durant ces années-là, et je le suis resté aujourd'hui encore.

Nous combinions notre goût de la voiture et celui de la musique. Nous écoutions principalement de la musique classique. Je ne manquais pas de pimenter d'un peu de *pop* nos programmes d'auditions, mais je savais que c'était là la musique qu'elle écoutait avec ses autres amis et avec son amant attitré, Xavier, l'un des deux hommes qui l'avaient accompagnée au festin du village, dont elle m'apprit qu'il était marchand de yachts et qu'il ne s'intéressait à rien de ce qui touchait à l'art.

Cette idée me déplaisait. Elle me rendait jaloux. Pourquoi gardait-elle cet amant? Pourquoi s'embarrassait-elle de lui? N'étais-je point là? Quelque chose m'empêchait de poser la question. Mais tout ce qu'elle me disait le concernant me paraissait vulgaire. Une manière de playboy vieillissant avec un peu de ventre et de l'or sur les doigts. Il m'arrivait même de me demander s'ils couchaient ensemble. Je ne pouvais pas le croire. Les deux photos qu'elle avait de lui, l'une sur sa table de nuit, l'autre sur son secrétaire, n'en donnaient pas la preuve. Et puis, je m'efforçais d'écarter ces pensées qui me faisaient souffrir. J'étais si jeune alors, à quoi pouvais-je prétendre? Que pouvais-je espérer de mieux que ces moments d'intimité qu'elle m'accordait, et à la suite desquels je repartais seul, à pied, dans la nuit, aussi heureux qu'on puisse l'être?

J'ai commencé à publier, quand j'étais étudiant, quantité de recensions de disques et de concerts dans des magazines spécialisés. Des notules de moins de deux cents mots, sur lesquelles je passais beaucoup de temps et qui m'étaient très peu payées. Mais c'était à dessein. J'avais mon plan. J'avais imaginé de produire, le moment venu, un article copieux qui me ferait connaître. J'en savais le sujet. Hors les instants de bonheur que je passais avec Alice, je travaillais à fabriquer ma bombe. J'avais décidé que je ne serais pas professeur de philosophie dans un lycée de province, parce que je n'avais pas un goût si austère, ni que je serais jamais professeur de philosophie dans un grand lycée parisien, parce que je n'en avais pas le talent. Il

me fallait mettre à profit les maigres atouts que j'avais dans ma manche. Ils consistaient, pour l'essentiel, dans ma connaissance de quelques textes importants de Jacques Derrida, ceux de la première période. Mon idée était simple et combien audacieuse: parler, dans la langue de la déconstruction, c'est-à-dire celle de Jacques Derrida, de l'interprétation que Glenn Gould avait donnée des *Variations Goldberg*. J'expliquerai comment Glenn Gould, dans la prestation inouïe qu'il consacrait au disque et non pas au concert, arrachait Bach à l'histoire de la musique et à l'histoire tout court. Tandis que ceux qu'on appelait alors les baroqueux (c'est-à-dire essentiellement les émules de Gustav Leonhardt et de Nikolaus Harnoncourt) s'efforçaient de rétablir le cantor de Leipzig dans l'histoire, en utilisant des instruments d'époque, Glenn Gould de son côté mettait en scène un Bach (et vous voyez comme alors on peut se passer du prénom?) qui se puisse entendre en dehors de tout cadre référentiel d'un siècle et d'un lieu.

La grammaire du latin n'est pas différente pour un latiniste d'aujourd'hui de ce qu'elle était pour Lucrèce ou Properce, ce qui montre à quel point il est stupide de parler dans ce cas d'une langue morte. Ce sont les locuteurs qui meurent, pas les langues qu'ils ont parlées. Jamais la langue de Bach ne paraît si vivante que sous les doigts de Glenn Gould, dans la mesure où celui-ci, faisant abstraction des perruques poudrées et des clavecins poussiéreux, s'en tient au vif de sa grammaire. Ou, pour mieux dire, son écriture. Glenn Gould ne nous enseigne rien, il ne surcharge Bach d'aucun savoir historique, il met en évidence une grammaire à l'œuvre

dans le texte de Bach qui se détache (et le détache) de son époque. Si on faisait entendre à des martiens les Variations Goldberg enregistrées par Glenn Gould, ils les entendraient et ils les comprendraient aussi bien que nous.

Bon, voilà en quelques mots en quoi consistait mon propos. J'avoue qu'en y revenant aujourd'hui, je ne le trouve pas aussi clair que je pensais alors; mais à l'époque, je vous assure que mes phrases sonnaient bien. J'ai travaillé et retravaillé les dix pages de cet article pendant deux années, avec l'aide d'Alice qui me servait de contradicteur, de *sparring partner*, et aussitôt que celui-ci a été publié, il a été remarqué, et moins d'un mois plus tard je faisais coup double. D'une part, je signalais comme conseiller artistique à la direction d'un important label parisien; de l'autre, on me proposait quelques heures d'enseignement au Conservatoire national de musique de Lyon, en classe d'esthétique.

Nous avons été heureux et fiers, Alice et moi, de ce succès. Nous avons emporté une bouteille de champagne et deux verres à pied dans la voiture à bord de laquelle nous nous sommes promenés sur les petites routes de la Riviera italienne, entre Vintimille et San Remo. Mais nous savions aussi que désormais j'habiterais loin d'elle.

4.

Il y avait un an que j'habitais Paris. Dans l'intervalle, j'avais beaucoup travaillé et assez bien réussi. Je n'étais redescendu à Nice que deux fois, pour revoir mes parents et les aider à obtenir les aides auxquelles leur âge leur donnait droit, et les deux fois j'avais à peine eu le temps de lui faire une visite. Bien sûr, nous nous téléphonions mais c'était tard le soir. Si chacun de ces appels signifiait clairement que l'un de nous au moins hésitait à prendre un Lexomil de plus, ou à déboucher une seconde bouteille de champagne, nous étions beaucoup trop pudiques pour échanger autre chose que des potins. Puis il y eut un préambule. Un soir, elle m'appelle pour me dire:

— Georges a été retrouvé mort sur la Promenade des Anglais. Ce serait un assassinat.

— Qui est Georges?

— C'est l'ami de Xavier, tu sais, celui qui était avec nous au festin du village, la première fois qu'on s'est vus.

— Vous vous fréquentiez beaucoup.

— Plus maintenant, mais Xavier continuait de le voir.

— La police l'a interrogé?

— Il était convoqué ce matin. Il me l'a dit au téléphone. Depuis, je n'ai pas de nouvelles.

Ce soir-là, rien de plus. Mais deux jours plus tard, à la même heure, elle me rappelle:

— Paul chéri, Xavier a disparu. J'ai besoin de toi.

— Tu es inquiète? Tu peux m’expliquer?
— Non, je veux que tu viennes.
— Quand?
— Demain, s’il te plaît.
— Entendu. Demain. Je prends un avion.
Maintenant, essaie de dormir. Va te coucher.
— Je suis couchée. C’est vrai que tu vas venir?
— Je te promets. Sois tranquille. Je t’appellerai pour te dire l’heure de mon arrivée.

Je suis arrivé le lendemain, en milieu d’après-midi. Elle portait une robe tricotée, droite et courte, beige sur des bas presque noirs. Elle a servi le thé sur une table basse, en marbre, à laquelle nous étions habitués. Cette table était si large que, pour servir, elle devait s’agenouiller devant. Elle s’est assurée d’abord que j’étais bien servi en scones et en confiture de fraise. Puis elle a dit:

— Xavier a disparu.
— Il fait une fugue?
Je ne pouvais pas faire comme si ce type m’eût été sympathique. Je n’en étais pas capable. Elle me répond:
— Ne plaisante pas. Il a bel et bien disparu, et il n’est pas prêt de revenir.
— Qu’en sais-tu?
— Ma voiture a disparu aussi. Elle n’est plus dans mon garage. Ainsi qu’une assez grosse liasse de billets, qui se trouvait dans un tiroir de mon secrétaire.
— Xavier pouvait avoir besoin de cet argent? Ses affaires marchent mal? Ses comptes sont bloqués?

— Xavier n'a pas de compte en banque, il ne possède rien. Hormis sa Rolex et deux ou trois bijoux.

— Je ne comprends pas. Ne m'as-tu pas dit qu'il était marchand de yachts?

— C'est lui qui me fait dire cela. Il a joué les intermédiaires dans des affaires foireuses, il y a longtemps, mais c'est tout.

— Et cet appartement où tu vis, et la voiture?

— Qu'as-tu imaginé? Tout cela m'appartient. Mon grand-père était propriétaire, à Naples, d'un palais où je passais mes vacances et où il m'arrivait de me perdre lorsque j'étais petite. Mon père a dilapidé une partie de la fortune, mais mon grand-père a sauvé ce qu'il a pu. J'en ai hérité et je gère assez bien.

— Cette liasse de billets...

— Souvent, dans le commerce de l'art et des antiquités, les paiements s'effectuent en espèces. Xavier avait les clés. Il est venu hier matin, en mon absence. Depuis, j'ai fait changer les serrures. Il peut garder tout l'argent qu'il m'as pris, la Rolex et les bijoux. Je m'en moque. Mais je voudrais ma voiture.

Les longs doigts de ses deux mains enveloppaient la tasse de porcelaine élevée devant sa bouche. Elle me regardait de ses yeux gris. Jupe beige, bas noirs, yeux gris, et bien sûr rouge à lèvres rouge. Elle ne battait pas des cils. Son regard était droit comme celui d'un joueur de poker. C'était à moi de parler. Je relance ou je me couche. Je me suis éclairci la gorge. J'ai dit:

— À moins qu'il ne l'ait déjà vendue.

— C'est bien ce que je crains. Si l'on veut tenter quelque chose, il faut le faire très vite.

Elle avait reposé la tasse, d'un geste lent, précis. Ses yeux ne quittaient pas mes yeux. Interdit de louvoyer. Ce serait oui ou non. Je croyais voir Lauren Bacall dans *Le Grand Sommeil*. L'occasion de me transformer en Philip Marlowe incarné par Bogart. J'ai évité de passer mon pouce sur ma lèvre inférieure. J'ai dit:

— Ton téléphone est toujours dans ta chambre?

— Toujours. Prends ton temps. Installe-toi sur le lit.

Plus tard, lorsque j'ai raccroché le téléphone, je l'ai rejointe à la cuisine. Elle avait ouvert une bouteille de Bordeaux et nous avons mangé des pâtes.

J'étais passé de la philosophie à la critique musicale. Édouard était passé de la philosophie aux Renseignements Généraux. C'est lui que j'ai appelé, depuis la chambre d'Alice. Je lui ai raconté ce que je savais de l'histoire.

— J'imagine que je ne peux pas te demander d'enquêter sur le personnage en question, mais peut-être peux-tu te renseigner sur la voiture. Une Lancia Flavia, coupé Pinifarina de 1962, où qu'elle se trouve, ne passe pas inaperçue.

— Tu dis qu'il va chercher à la vendre?

— À la fourguer. Il est à sec. Mais il n'en est pas propriétaire. La Carte grise n'est pas à son nom. Il en tirera au mieux le tiers de son prix. En cash.

— Et pourquoi peut-il avoir tellement besoin de cet argent?

— Parce que c'est un fainéant. Pour rembourser une dette de jeu. Tu paies ou on te coupe la première phalange d'un doigt. C'est un avertissement. On revient dans trois jours. Comme dans les films.

— Il l’a déjà vendue, ou bien il cherche un acheteur.

— Il fait savoir qu’il veut la vendre, dans un endroit qu’il connaît, où il sait rencontrer des gens riches, pas forcément scrupuleux.

— Où il pense qu’il y aura assez de monde, assez de plages, assez de lumières, de drogues et de musiques pour échapper à l’attention de la police.

— Pour se perdre dans la foule.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Le lendemain matin, le téléphone a sonné chez moi. Édouard appelait d’une cabine. Il a dit:

— Un coup de chance. La Lancia que tu cherches est à Ibiza. Le type aussi, apparemment. Il a été arrêté hier soir pour conduite en état d’ivresse. Il a passé la nuit au poste. Il vient d’en sortir.

— Merci, Édouard. Tu me rends un grand service. Le reste est mon affaire.

— J’imagine que tu comptes te rendre là-bas.

— Je compte.

— Ce n’est pas un endroit paisible ni très bien fréquenté. Peux-tu te souvenir d’un nom et d’un numéro de téléphone? Non, tu n’as pas le droit de les écrire. À utiliser uniquement en cas d’urgence absolue. Sinon, ce sera lui qui te contactera.

5.

Je suis arrivé à l’aéroport d’Ibiza le soir-même. Je n’avais aucune idée de la façon dont je procèderais. Assez tard, j’ai mangé des glaces en me promenant le long des plages. Je cherchais des yeux le coupé couleur

beurre frais. D'autres carrosseries rutilantes, mais pas la Lancia de mon amie. Qu'aurais-je fait si je l'avais aperçue, arrêtée à un feu rouge? J'aurais couru derrière? Je n'imaginais pas qu'en juin les touristes puissent être si nombreux ni si électrisés. Leurs vêtements et leurs corps, brûlés par le soleil, étaient fluorescents. Les musiques des boîtes de nuit débordaient sur les trottoirs et se mélangeaient comme celles des baraques d'une fête foraine. Il ne manquait même pas la grande roue que j'ai fini par trouver, éteinte, arrêtée, au fond d'un square où un enfant pleurait.

De retour à l'hôtel, à cause de la chaleur, je ne trouvais pas le sommeil. J'ai extrait tour à tour, du mini-réfrigérateur de ma chambre, deux mignonnettes de whisky que j'ai bues en regardant, à la télévision, un film d'Orson Welles en version espagnole.

Le lendemain, à mon réveil, il faisait déjà chaud mais j'avais un plan. J'irais au commissariat déclarer qu'on m'avait volé ma voiture, et je donnerais le numéro et la description de celle de mon amie. Que pouvais-je faire d'autre? Mais d'abord, j'ai demandé à la réception qu'on m'indique un coiffeur. Et sortant de chez le coiffeur, je suis retourné à ma chambre pour prendre une douche. Je prends une douche et je change de chemise chaque fois que je sors de chez le coiffeur. Cette fois, le téléphone a sonné. Une voix d'homme m'a parlé posément, dans un français fortement marqué d'accent catalan. Elle a dit:

— Ce soir, à minuit, il attendra deux acheteurs sur la plage de D'en Bossa. Faites-vous conduire par un taxi.

Débrouillez-vous pour arriver juste dix minutes avant le rendez-vous. Récupérez les clés comme vous pourrez et partez avec la voiture. Le type ne sera pas armé, nous le surveillons et, depuis trois jours, il a bu beaucoup de whisky. Je serai sur place. Prêt à intervenir, si nécessaire. Mais, si vous faites vite, je n'aurai pas à sortir de l'auto.

J'ai passé le reste de la journée à boire de l'eau, à prendre des douches et à faire des exercices d'assouplissement. À minuit moins dix, le taxi arrivait à la plage. Elle était déserte, sauf la Lancia aventurée sur la sable et Xavier qui fumait des cigarettes, debout devant la portière ouverte.

J'ai payé le taxi et je suis descendu en disant au chauffeur qu'il était inutile de m'attendre.

Xavier m'a tout de suite aperçu. Son visage était tourné vers moi. M'avait-il reconnu? Plus loin sur la route, les phares d'une voiture arrêtée se sont allumés. Ils m'ont fait de l'œil, le 11101 convenu avec la voix catalane. Je disposais de trois minutes. Ensuite, ce pouvait être l'enfer.

Je me suis avancé. Que m'apprêtais-je à faire? Je n'en avais pas la moindre idée. Je ne m'étais jamais battu avec personne. Je n'ai pas appris. Je vous rappelle que je suis musicologue pas détective privé. Soudain je me suis souvenu de la main d'Alice qui se posait sur la mienne, quand ma main reposait sur le pommeau du levier de vitesse, près de ses genoux toujours si haut découverts, quand enfin, sur la route des Alpes, nous apercevions un joli paysage, ou quand, dans la nuit, la

radio du bord diffusait *What A Wonderful World* chantée par Louis Armstrong. Il y a, dans ce monde, des Alice De Luca et des Louis Armstrong. Les autres font du bruit.

Quand j'ai été à deux pas de lui, Xavier a protesté:

— Paul, qu'est-ce que tu fais ici?

Il n'avait pas pris de douche. Il sentait l'alcool. J'ai tendu la main:

— Donne-moi les clés, Xavier. On arrête. Ça suffit.

Il a encore protesté:

— Paul, te mêle pas de cela. Alice ne t'a pas tout dit. Tu vas prendre un mauvais coup.

Cette dernière parole m'a inspiré. Mon poing est parti tout seul. Il l'a frappé à la base du nez. Le sang a giclé. Xavier est tombé assis dans le sable. Il se touchait le nez et regardait ses doigts couverts de sang. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Moi non plus. Je lui tordu un bras. Où et quand avais-je appris à tordre un bras? J'ai plongé une main dans la poche de son bermuda et j'en ai ressorti les clés. Je suis monté dans la voiture. Sur la route, j'ai fait demi-tour. Je tremblais de tous mes membres. Dans mon rétroviseur, j'ai vu les phares d'une voiture arrêtée qui me faisaient de l'œil. 11101. Et j'étais fier de moi.

6.

Voilà. Aujourd'hui, nous sommes vieux. J'ai réduit mes activités professionnelles à presque rien et je suis revenu habiter à Nice, dans le petit appartement de la rue des Boers qu'occupaient mes parents. Alice n'a pas quitté le sien, avenue d'Artois, à Cimiez. Je lui rends

visite le soir, presque chaque jour de la semaine. Je fais le trajet à pied, en passant par l'avenue Georges V. Une demi-heure de marche, la pente est raide mais elle me dispense désormais du tennis et même de la piscine.

Ensemble, nous évoquons le passé. Surtout, nous programmons avec soin certains petits voyages dont la plupart ne dépasseront pas le stade du projet. Nous avons dû renoncer à la Lancia il y a quelques années. Il lui était arrivé de tomber en panne, une fois sur une autoroute italienne, une autre fois en Autriche. Ce fut un crève-cœur. Nous avons opté pour une Lexus ES, qui ne possède bien sûr pas le charme de l'ancienne mais qui nous transporte en toute sécurité.

Nous sommes un peu moins assidus aux salles de concert, à cause du confort que nous trouvons à écouter la musique en versions enregistrées. En revanche, nous tâchons de nous déplacer pour les grandes expositions. Alice est toujours aussi férue du Caravage, elle continue de lire tout ce qui paraît le concernant. David Hockney a gagné plusieurs places dans son Top 10 personnel. Désormais, il figure en second. Parfois, j'en suis jaloux. Mais celui-ci nous a fourni le prétexte à deux week-ends à Londres au cours des dernières années, et je lui en suis reconnaissant.

De mon côté, j'ai écrit l'histoire que vous venez de lire parce que c'est l'été, qu'il fait une chaleur épouvantable, que songeais à cet orage du 15 août et à ce bal de village (c'était à Bendejun) où j'ai aperçu Alice pour la première fois, il y a près de cinquante ans. J'ai pris plaisir à ce travail. Du coup, d'autres petites histoires que nous avons vécues ensemble me sont

revenues à l'esprit. Il se pourrait que je les raconte un jour.

Alice garde ses persiennes tirées devant lesquelles elle fait pendre de grands rideaux. Ce dispositif, complété par un ventilateur à pales, nous ménage de l'ombre et une agréable fraîcheur dans toutes les pièces de son appartement. Nous portons des vêtements amples, de couleurs claires. Nous marchons pieds nus. Nous nous croyons en Inde, ou simplement à Naples, dans le palais de son grand-père. Les fleurs sont livrées le matin.

L'élève malgracieuse

1.

Je comprenais mal pourquoi cette femme m'emmenait son enfant. La fillette ne montrait aucune aptitude pour le piano, ni même aucun goût, et la mère ne paraissait pas riche. Elle parlait de son mari, le père de cette enfant, qui était ingénieur dans une usine située sur l'estuaire de la Gironde, à Blaye, près de Bordeaux, où ils avaient une maison, blanche, luxueuse, avec des domestiques, où elles ne tarderaient pas à aller le rejoindre; mais, dans ce qu'elle disait (ce n'était pas un récit, juste des paroles décousues, un propos dont je m'efforçais tant bien que mal de réunir les morceaux), impossible de comprendre pourquoi et comment elles les avaient quittés, la maison et lui, et ce qu'elles faisaient ici. Elle me payait une leçon après l'autre, avec des pièces de monnaie et des billets chiffonnés qu'elle sortait d'une petite bourse brodée de perles, en même temps qu'elle me remerciait et qu'elle félicitait l'enfant, avec des sourires grimaçants, pour les progrès qu'elle faisait, qui (selon elle) satisferaient son père. Et j'étais toujours tenté de lui dire qu'il fallait arrêter là, qu'elle pouvait garder son argent, qu'il valait mieux ne plus revenir, qu'en réalité l'enfant ne progressait pas du tout, que celle-ci n'avait aucune disposition pour le piano, aucun goût pour la musique, aucune oreille, que je regrettais de la voir engager avec moi des dépenses inutiles, mais je m'abstenais de le faire, songeant que ces leçons représentaient peut-être le seul luxe dans leur

vie, et comme le seul espoir de satisfaire ce père qu'on ne voyait pas, qui était resté là-bas et qu'on irait bientôt rejoindre, si du moins la mère ne se trompait pas, si elle avait une juste perception de la situation dans laquelle elles se trouvaient, l'enfant et elle, si ce père existait vraiment. Car l'histoire ne tenait pas debout. Pourquoi, si la famille disposait là-bas d'une si belle maison, habitaient-elles ici, dans ce quartier de Pigalle où j'habitais moi-même, Cité Véron, un petit appartement où je donnais mes leçons de piano, où je recevais mes élèves et où il me semblait qu'elles venaient en voisines?

Pendant que l'enfant jouait mal du piano, qu'elle ne progressait pas du tout, qu'elle me tapait sur les nerfs, la mère nous tournait le dos et regardait par la fenêtre. Elle ne cessait pas de parler. De bredouiller. D'une voix douce, monotone, s'adressant à la vitre, à la rue et au ciel gris derrière la vitre. Parfois, sans se retourner, elle disait:

— Ne m'écoutez pas. Ne tenez aucun compte de ce que je dis. Je suis désolée, je suis un vrai moulin à paroles, une pipelette (ici, un petit rire), mais maintenant c'est juré, je me tais.

Et elle ne cessait d'évoquer Blaye, l'estuaire de la Gironde et les lourds navires qui glissaient au loin, sous les nuages gris, faisant retentir leurs trompes et leurs sirènes enrôlées, dont le bruit semblait remonter du fond de la mer.

Le soir, quand celle-ci m'appelait, je racontais à Viviane le rituel immuable et triste de ces leçons. Je disais :

— Elle prétend que là-bas, l'été dure longtemps, que les soirées sont longues, que la villa possède une terrasse où viennent dîner les cadres de l'usine accompagnés de leurs épouses, ce qui exige de sa part de longs préparatifs, le choix minutieux du menu et des fournisseurs, celui d'une robe, d'une coiffure, l'arrangement des bouquets de fleurs, un plan de table compliqué, des tâches qu'elle accomplit d'une manière qui fait l'admiration de tous et la fierté de son mari.

— Comment est-elle habillée, s'enquérirait Viviane ?

— Mal, comme une femme pauvre et sans goût, toujours le même manteau.

— Comme une femme mal aimée, tu veux dire. Quel âge a-t-elle ?

— Celui d'être la mère d'une fillette de huit ans. Sans grâce.

— Et elle ne te regarde pas ? Elle ne cherche pas à te séduire, à obtenir de toi aucun secours ?

— Elle regarde par la fenêtre. Elle parle à la fenêtre. Comme l'autre, tu te souviens, parlait aux murs. Comme si elle ne voulait pas nous voir pour être toute à son idée.

— Ou comme si, plutôt, elle ne voulait pas être vue. Et il ne t'arrive pas de la rencontrer en-dehors de chez toi, dans la rue, dans le quartier ? Elle se prostitue, peut-être.

2.

Plus tard, j'ai dit à la police que, oui, en effet, il m'était arrivé de la rencontrer. C'était à la fin de l'automne, une première fois où je l'avais suivie sans qu'elle me voie, et une autre fois où elle m'avait parlé. Mais longtemps, je ne les avais vues nulle part ailleurs que chez moi, l'enfant et elle, au point que je doutais si elles habitaient bien dans le quartier. Elles pouvaient venir de tout à fait ailleurs. Mais, dans ce cas, comment avaient-elles trouvé le chemin de mon petit studio? Pourquoi s'être adressé à moi? Les professeurs de piano ne manquaient pas, à Paris, pour le peu de piano que l'enfant apprenait et apprendrait jamais, autant dire rien. Et je répondais à Viviane que non, c'étaient comme des fantômes, la mère et l'enfant, qui se matérialisaient à ma porte de manière à me faire ressentir un malaise, une fois par semaine, et qui disparaissaient aussitôt après, ne laissant aucune trace derrière elles, que le pauvre salaire des leçons, que j'enfouissais aussitôt dans un tiroir, sans le toucher, de crainte qu'il me porte malheur. Et, quand la police est venue m'interroger, je n'ai eu aucun mal à me montrer précis. J'ai dit:

— Pour tout ce qui concerne ma vie personnelle, j'ai sur mon téléphone un agenda électronique. Mais pour ce qui concerne mes leçons, vous voyez, je procède à l'ancienne, avec un crayon à gomme et un agenda en papier qui ne quittent pas mon piano. Et, en tournant les pages de cet agenda, je peux vous dire exactement le nombre de fois où elles sont venues, toujours le mercredi, les dates et les heures. D'ailleurs, rien ne vous empêche de vérifier par vous-mêmes.

Deux officiers de la police judiciaire s'étaient présentés chez moi. Le capitaine était une femme. C'était elle qui parlait. Elle dit:

— Peut-être pourrions-nous vous emprunter ce document et faire des photos.

— Si vous ne tardez pas trop à me le rendre, je n'y vois aucun inconvénient.

— Promis, juré, nous vous le rapporterons demain.

Elle était grande, un nez long et pointu, une large bouche, des yeux et des lèvres qui ne demandaient qu'à rire, une beauté de chanteuse d'opéra et l'accent du midi, qui contrastaient avec sa fonction, ou avec la fausse idée que je me faisais de sa fonction. Plutôt qu'occupée à démasquer des criminels, je l'aurais vue sur la scène de l'opéra de Toulouse, interpréter la Servante amoureuse dans *Les Noces de Figaro*.

La visite qu'elle me faisait paraissait de routine. Elle n'insistait pas. De mon côté, je la trouvais sympathique. Du coup, je n'étais pas pressé qu'elle me quitte; et, pour qu'elle ne parte pas, j'ai repris du début:

— Vous dire comment les choses se sont passées... La mère paraissait jeune encore, et elle avait un charme égaré, fiévreux, maladif, tandis que la fillette était sans charme et sans talent du tout.

L'inspecteur qui l'accompagnait paraissait très jeune et ne pipait mot. Il prenait des notes dans un carnet. Son capitaine hochait la tête. Elle considérait d'un air distrait le décor de mon salon. Son regard s'attardait sur une affiche d'exposition où était reproduit un tableau de David Hockney représentant un paysage désertique,

vivement coloré et découpé de manière à déjouer les règles de la perspective; un tableau qui convenait mal à mon petit appartement où la lumière semblait toujours insuffisante, mais qui me rappelait un voyage en Californie. Comme elle ne le quittait pas des yeux, j'ai cru qu'elle m'avait oublié. Mais non. Il faut croire que cette image l'aidait à réfléchir. Elle a repris:

— Puis un jour, sans crier gare, vous dites qu'elles ne sont plus venues...

Ce n'était pas une question. La voix était à peine audible, comme si, à son tour, elle n'eût parlé que pour elle-même. J'ai voulu y répondre:

— C'était au mois de décembre, peu de temps avant les vacances de Noël. Elles ont manqué une leçon qui était prévue. Vous pouvez voir, le rendez-vous est noté ici, avec ce point d'interrogation au crayon rouge. Et depuis lors, je n'ai plus eu de nouvelles, ça a été la fin.

— Et vous n'avez pas cherché à savoir ce qui s'était passé, à comprendre? Vous n'avez interrogé personne, aucun voisin?

— Je n'avais pas de téléphone, ni d'adresse. Tout se passait comme si elles venaient de l'immeuble d'en face. Et puis, je vous l'ai dit, ces leçons me paraissaient inutiles. J'avais failli plus d'une fois décourager la mère. J'ai pensé qu'elles étaient retournées à Blaye. Car Blaye existe bien?

— Blaye existe, en effet. Une commune du côté de Bordeaux, située sur la rive droite de l'estuaire.

— Et vous avez vérifié si elles ont bien une maison là-bas, et un père, et un mari?

— L'enquête est en cours. Nous ne sommes pas autorisés à donner plus de précisions. Bientôt le procureur communiquera avec la presse.

Ce fut tout pour la première fois. Le binôme est reparti sans que l'élève officier ait seulement ouvert la bouche. Mais dès le lendemain, la capitaine est revenue, et cette fois elle était seule.

— Je vous ai rapporté votre agenda, comme promis. Et, tant que j'y suis, vous m'avez bien dit qu'il vous est arrivé deux fois de rencontrer la mère en dehors de chez vous?

— En effet.

— Voyez-vous, je ne veux pas vous harceler, mais un détail qui vous aurait échappé d'abord, qui pourrait vous revenir en mémoire et qui nous serait utile...

Je jouais du piano avant qu'elle sonne au parlophone. La maison est haute de trois étages seulement, et il n'y a pas d'ascenseur. J'étais sorti pour l'attendre sur le palier, puis je l'ai fait entrer dans le salon qui n'était éclairé que par une petite lampe d'opaline posée sur un guéridon. J'ai dit:

— Je comprends. J'y ai beaucoup repensé depuis hier. La première fois, c'était à la fin du mois de novembre, il faisait nuit et froid, et je n'ai fait que la suivre. Je descendais de Montmartre par la rue Lepic, et à un moment où elle traversait devant moi, à hauteur de la rue Coustou, je l'ai aperçue. Elle était seule, et d'abord j'ai eu l'élan de la rejoindre. J'aurais échangé quelques mots avec elle, j'aurais tenté de la faire

sourire. Mais tout de suite, à son allure, j'ai vu que quelque chose clochait. Elle titubait, elle était ivre.

— Et alors, vous avez décidé de la suivre?

— Je n'ai rien décidé du tout, je l'ai suivie, parce que nous descendions la rue Lepic et que je rentrais chez moi, mais j'ai pensé, oui, qu'elle était ivre. Et cela, comment vous dire, a changé le regard que je portais sur elle, l'idée que je m'étais faite d'elle et de son histoire depuis des mois. C'est idiot, sans doute pas très intelligent ni très généreux de ma part, mais je me suis dit quelque chose comme "Oui, c'est donc cela". J'ai revu autrement ses vêtements de miséreuse qui voulait qu'on donnât des leçons de piano à sa fille. Et j'ai entendu autrement ce qu'elle marmonnait, pendant ces leçons, tandis que l'enfant ne venait pas à bout de jouer la première phrase de la *Sonatine* de Diabelli, et alors qu'elle, de son côté, nous tournait le dos, regardant par la fenêtre.

— Et qu'en avez-vous conclu? Vous me dites que votre regard a changé...

— Je n'en ai rien pensé, et encore moins conclu. C'était juste que l'histoire faisait sens, qu'elle prenait une sorte de relief qui lui avait manqué jusqu'alors. Moins que jamais je pouvais être certain de l'exactitude de ce qu'elle racontait à propos de Blaye, mais si elle disait vrai, l'ivrognerie pouvait être la cause de la séparation d'avec un mari dont on pouvait imaginer qu'il lui versait à présent une pension suffisante pour vivre avec sa fille et s'acheter du vin. Et, du coup, on pouvait imaginer aussi que cet exil parisien n'avait pas été prononcé à titre définitif, mais plutôt comme une

mise à l'épreuve, accompagnée d'un message du genre: "Si tu te conduis bien, si tu arrêtes de boire, je te reprends ici".

— Eh bien, pour quelqu'un qui pense peu et qui ne conclut rien, vous ne manquez pas d'imagination, ni de logique.

— Je prends cela comme un compliment. Dois-je en conclure que je serais sur la bonne piste, que le scénario envisagé par les limiers de la police nationale coïnciderait avec le mien?

— Oh, n'allez pas croire que vos manières affables me feront trahir le secret de l'enquête, Monsieur Lascar! Vous n'obtiendrez de moi aucune information. Mais il n'est pas impossible que je revienne encore sonner chez vous. Tout à l'heure, sous votre fenêtre, j'ai cru entendre la musique d'un piano. C'est vous qui en jouiez?

— Oh, oui. Juste une petite sonate de Domenico Scarlatti.

— Ce soir, je ne peux pas m'attarder. Mais peut-être qu'une autre fois...

— Vous serez toujours la bienvenue. Et permettez que je descende avec vous. Nous sommes à l'heure où je dois songer à mon dîner.

— J'imagine une bouteille de vin rouge, une baguette de pain et un camembert...

— Quelque chose comme cela, j'en ai peur. Mais nous sommes vendredi. J'ajouterai donc une boîte de sardines et un pot de confiture.

3.

En réalité, il m'est difficile de faire la part entre ce que cette femme a dit, que j'ai entendu et que j'ai compris pendant les leçons de piano, quand elle parlait à la fenêtre, et ce qu'elle m'a dit, que j'ai entendu et que j'ai compris durant cette nuit où nous nous sommes retrouvés tous deux debout, au comptoir d'un bistrot où elle buvait du vin.

C'était en janvier, donc après que l'enfant eut manqué son cours pour la première fois, mais à un moment où je n'imaginais pas encore qu'elle ne reviendrait plus. Je rentrais d'un petit récital donné dans le salon d'un couple d'amateurs où j'avais accompagné une amie qui chantait des lieder: des œuvres de Hugo Wolf, Schumann et Schubert, un programme qui me ravissait et qui, pour une fois, trouvait un public attentif de connaisseurs. Avant chaque lied, une vieille dame autrichienne lisait le texte allemand et en donnait une traduction rapide. Après quoi, nous avions bu du champagne et mangé d'excellents sandwiches au saumon. Maintenant, il faisait froid.

J'étais sorti du métro à la station Pigalle et je me dirigeais vers le Moulin Rouge et la Cité Véron sur le boulevard de Clichy. Je marchais, ébloui par les éclairages colorés qui clignotaient aux devantures des sex-shops et des boîtes de nuit, avec les néons qui dessinent des filles dévêtues, et les portiers qui vous invitent à entrer pour assister aux strip-teases. Je ne suis jamais entré dans un sex-shop ni un strip-tease. J'habite

dans le quartier le plus chaud de Paris mais je regarde cela de l'extérieur. Devant la prostituée qui m'arrête, je baisse les yeux. Dans mes jours les plus fastes, où j'ai le plus confiance en moi, il m'arrive de lui sourire.

C'est alors que je l'ai aperçue derrière la vitre d'un bistrot, je peux vous dire lequel. Elle se tenait debout au comptoir, un vieux comptoir en bois, comme on n'en trouve plus qu'ici, avec une grande glace derrière les bouteilles d'alcools où elle se mirait, dans laquelle elle se parlait à elle-même, sans s'occuper des joueurs de cartes qui étaient assis aux tables, dans son dos, et qui la regardaient parfois comme ils auraient regardé un cheval tombé dans une courses d'obstacles. Avant de tomber et de se briser les reins, et que maintenant on l'abatte, ce cheval avait couru avec les autres. Il avait fait son métier de cheval, avec toute la vaillance dont il était capable; et pour cela, il méritait le respect.

Je suis entré, je me suis avancé auprès d'elle et j'ai fait signe de la main qu'on me serve la même chose.

C'était du vin rouge. Il s'est avéré d'une qualité pire que médiocre. Il m'a été impossible d'en boire un seul verre, tandis qu'elle en a englouti cinq ou six, le temps que je suis demeuré en sa compagnie. Elle s'est tournée vers moi, à peine un coup d'œil oblique. Elle était petite, serrée dans son manteau largement insuffisant pour la saison, toujours le même, et elle a dit:

— Monsieur le professeur de piano, Monsieur Lascar.

Pas question de reconstituer le fil de ce que j'ai entendu alors, parce qu'il n'y avait pas de fil. Mais je peux essayer de récapituler ce que j'avais appris, ou que

j'avais cru comprendre, quand je suis rentré chez moi, une heure plus tard.

Tournant le dos au piano, durant les leçons que je donnais à son enfant, elle avait raconté, à tout le moins évoqué, semaine après semaine, des réceptions dont elle laissait entendre qu'elles étaient habituelles. Or, je comprenais à présent que cet événement ne s'était produit qu'une fois. Et que si ce dîner avait bien eu lieu chez elle, dans sa villa, elle-même ne s'y était pas conduite comme une maîtresse de maison accomplie, ainsi qu'elle n'avait cessé de le prétendre, mais, au contraire, de manière désastreuse, puisqu'elle n'avait rien préparé, laissant la bonne se débrouiller toute seule, et qu'en outre, elle était arrivée la dernière, largement en retard, lorsque tout le monde était déjà à table, et que tout le monde avait fait semblant alors de ne pas voir qu'elle était ivre.

La deuxième chose que j'ai comprise est que, si ce dîner avait bien été organisé pour réunir les cadres de l'usine, il avait accueilli aussi, hélas, les parents de son mari, Monsieur et Madame Lescadieu, venus de Nantes. Et que ceux-ci, une fois le dîner terminé, les invités repartis, s'étaient montrés particulièrement scandalisés par la conduite ou l'inconduite de leur belle fille; au point qu'ils avaient insisté auprès de leur fils pour qu'il la chasse. Or, on imagine comme celui-ci devait être accablé par ce qui venait d'arriver; sa honte vis à vis de ses collègues, le chagrin pour son enfant. Il n'était pas en situation de beaucoup résister à la pression familiale. Il en avait pleuré, comme si la faute lui incombait. Et

c'était la raison, sans doute, pour laquelle Odette, sa femme, semblait incapable de lui en vouloir, en dépit de la sentence terrible qu'il avait prononcée.

Ce soir-là, devant son verre de vin, elle évoquait la catastrophe qui s'était produite comme s'il s'était agi d'un malheureux incident domestique. Elle parlait de Gérard, son mari, comme d'un vieux jeune homme incapable de s'opposer à l'autorité de son père, et encore moins à celle de sa mère, qui était une personne sans cœur, horrible et méchante (je cite les mots qu'elle employait, avec l'air d'une fillette que la maîtresse aurait punie, et qu'on promènerait dans toutes les classes de l'école avec un bonnet d'âne sur la tête). Et cela expliquait enfin qu'elle ne désespérait pas tout à fait de pouvoir rentrer en grâce un jour ou l'autre, et qu'elle attendait ce moment. Et ce moment viendrait quand les parents seraient repartis. Car, pour l'heure, si je comprenais bien, ils s'étaient installés à demeure chez leur fils. Ils gardaient la place. Et, pour couronner le tout, Adèle, mon élève malgracieuse, était allée là-bas passer les vacances de Noël et n'en était pas revenue.

Enfin, plus profond encore dans les propos débridés de cette ivrognesse, il était question d'un homme, d'un autre homme que son mari. Qui était-il? Quelle place occupait-il dans l'affaire? Impossible de le savoir avec précision, ni même s'il existait vraiment. Mais il me semblait à peu près acquis que, réel ou inventé, il n'appartenait pas au cercle familial, pas au cercle amical, qu'il ne travaillait pas à l'usine du mari ni

ailleurs, puisqu'il se montrait étonnamment disponible durant les longues heures de l'après-midi qu'ils avaient passées à boire ensemble, jour après jour, au comptoir du même bistrot, en écoutant les sirènes des bateaux voguant dans l'estuaire.

— Et là, tu es sûr que tu ne spécules pas, que tu ne divagues pas, que tu n'inventes pas? m'opposa Viviane le soir où, au téléphone, j'évoquais cette rencontre. Car, à cette époque, oui, nous nous téléphonions presque chaque soir et, tandis qu'elle me parlait, je l'imaginais au troisième niveau de sa *tiny house*, debout devant sa fenêtre triangulaire, sous son toit pointu, vêtue de quoi après sa douche?

— Je ne suis pas le commissaire Maigret, lui répondis-je. Je ne dispose pas d'une équipe d'inspecteurs tout dévoués pour aller, à ma demande, fouiller dans les archives, taper aux portes, effectuer planques et filatures, et rapporter des preuves. Mon genre, vois-tu, ce serait plutôt Sherlock Holmes. D'un minuscule indice, je tire les plus lointaines conséquences.

— Et, en l'occurrence, l'indice, quel était-il?

— Les indices, pour moi, le plus souvent, ne sont que de langage; lapsus, mots d'esprit en rapport avec l'inconscient. Telle est, je crois pouvoir affirmer, ma méthode. Celle que je perfectionne, que je cultive.

— Et dans ce cas?

— À un moment, dans les propos de cette femme, il a été question d'un meurtre dont ils parlaient ensemble, ce mystérieux individu et elle, jour après jour, chaque fois qu'ils se voyaient. "Personne ne voulait croire à un

meurtre, disait-elle. Mais Lucien (c'était le nom qu'elle lui donnait) avait entendu le cri que j'avais entendu aussi. Il y avait cela entre nous. Un cri très long, comme une plainte. De douleur, d'effroi et d'absolue tristesse. Si bien que nous voulions boire pour l'oublier, pour le faire taire. Nous ne l'avions pas inventé. Et malgré l'ivresse, ce cri continuait de résonner, éperdu, dans nos têtes."

— Donc un meurtre, à présent. J'imagine qu'il a été signalé, qu'on a retrouvé un corps.

— Je n'en sais pas davantage. Je n'ai pas eu le temps de rechercher dans les archives de la presse locale. Il ne doit pas être difficile d'apprendre si, oui ou non, un meurtre a été commis. Mais l'important est que je les vois tous deux, se connaissant à peine, debout au comptoir d'un bistrot de la banlieue industrielle, près de la mer. Les goélands volent dans le ciel gris, un chalutier traverse l'estuaire, et ensemble ils parlent d'un cri qu'ils ont été seuls à entendre, le même jour, à la même heure, qu'ils rapportent à un crime mystérieux, dont on ne connaît ni la victime, ni les témoins, ni le coupable, qui n'existe sans doute que dans leur imagination maladive, mais peut-être pas, après tout, et qui les fait boire au-delà de l'ivresse. Ce soir-là, j'ai payé sa note et j'ai accompagné cette pauvre femme jusqu'à la porte de son immeuble; puis, quelques jours plus tard, j'ai appris son décès. La presse révélait que Madame Odette Lescadieu, 33 ans, avait été retrouvée morte, étranglée à son domicile de la rue de Bruxelles. La concierge avait remarqué que le courrier n'était pas retiré de sa boîte aux lettres. Elle était montée frapper à

sa porte, n'avait pas obtenu de réponse, et s'était rendue au commissariat le plus proche. Quand on avait découvert le corps, c'était un mercredi et le décès remontait à quatre jours. Ce qui signifiait qu'il avait eu lieu le dimanche, plus précisément entre seize et vingt heures. L'époux de la victime, Gérard Lescadieu, qui travaillait et habitait à l'autre bout de la France, du côté de Bordeaux, était interrogé au titre de témoin. Quelques jours plus tard, on apprenait qu'il avait été placé en garde à vue; puis, la garde à vue avait été levée sans qu'aucune charge ne soit retenue contre lui; et depuis, plus rien. Silence de la presse, exit Odette Lescadieu, on passait à autre chose, jusqu'à ce qu'un beau jour enfin, la police frappe à ma porte. On avait découvert mon nom dans son carnet d'adresses, et moi, de mon côté, je découvrais la capitaine Isabelle Fantoni qui était chargée de l'affaire.

4.

Prétendrais-je que la commissaire Fantoni avait pris chez moi ses habitudes? Ce serait exagéré. Disons qu'elle me fit en tout cinq ou six visites, dont une qui se prolongea un soir où je l'avais invitée à dîner, et où je lui proposai ensuite d'explorer le répertoire de Bill Evans.

Nous ne parlions pas de l'affaire. Elle se montrait intéressée par ce que je lui disais à propos de Viviane, qui avait son bureau d'architecte dans la banlieue de Genève et qui s'était spécialisée dans la construction des *tiny houses*. Mais je ne doutais pas qu'elle cherchait à s'imprégner aussi, sans me le dire, de l'atmosphère d'un

lieu où la malheureuse créature avait fait plusieurs apparitions, où elle s'était exprimée d'une manière incohérente mais qui pouvait n'en être pas moins révélatrice d'une certaine vérité qu'il nous restait à déchiffrer, comme un rébus. Et, au moment où je m'y attendais le moins, où, lovée sur un fauteuil, elle avait retiré ses chaussures, où j'avais servi des whisky et où je changeais précautionneusement le vinyle posé sur la platine (cette fois, l'arme fatale, le coup de grâce, Duke Ellington et John Coltrane ensemble dans *Sentimental Mood*), je n'en croyais pas mes oreilles, pourtant, oui, elle reprenait :

— Je trouve tout de même extraordinaire que vous ayez pu la laisser délirer ainsi, à haute voix, en même temps que vous faisiez travailler la petite, à deux pas de la mère; et, avec cela, entendre et retenir ce que celle-ci disait.

— Oh, vous savez, l'enfant travaillait si peu et si mal. Nous butions sur la notion de *Moderato cantabile*. Mais est-ce que vous douteriez de ma parole, madame l'inspectrice? Est-ce que, par hasard, vous me soupçonneriez de quelque chose?

— Bien sûr que non, croyez-le bien, sinon je ne serais pas ici.

— Alors quoi?

— Figurez-vous que je me suis renseignée sur vous, ou plutôt qu'on m'a renseignée sur vous sans que je demande rien. Et j'ai appris ainsi que vous faites un peu partie de la maison. Que vous avez travaillé pour les services de renseignement, et que très probablement vous avez gardé dans leurs rangs certains contacts.

— C'est donc cela?

— Or, comment se trouve-t-on à collaborer avec les Renseignements Généraux quand on a dix-huit ans et qu'on est étudiant au Conservatoire National de Musique, en classe de piano, je me demande un peu?

— En classe d'accompagnement, s'il vous plaît. Il n'a jamais été question de faire de moi un soliste. Juste un modeste accompagnateur. Ce que je suis toujours.

— Et ce qui vous donne l'occasion de voyager, de passer des frontières... J'entends bien, mais alors? Vous n'êtes pas obligé de me donner des noms. Juste une indication. Je suis curieuse.

— C'est relativement simple. Je partageais une chambre avec un autre étudiant de piano, lui en classe de soliste, qui venait de Hong Kong. Nous étions très amis.

— Et donc?

— Un jour, j'ai été convoqué par les RG. De façon officielle, dans leurs bureaux. J'étais impressionné, je me demandais quelle bêtise j'avais pu commettre. Mais je devais vite comprendre qu'il ne s'agissait pas de moi. Ce garçon, qui était mon ami, avait eu l'occasion d'effectuer un bref séjour à Pékin, partant de chez nous. Une visite très encadrée, dans le cadre d'un échange entre le CNSM de Paris et le conservatoire de Pékin.

— Je vois. Et la suite?

— Le voyage à Pékin s'était déroulé sans la moindre anicroche. Un grand auditorium. Des airs faciles et accrocheurs joués sur divers instruments. Des applaudissements mesurés. Des sourires et des coupes de soda pour les jeunes. Sauf qu'au moment de

rejoindre l'aéroport pour regagner la France, le garçon en question s'était trompé de métro, si bien qu'on l'avait attendu, qu'il était arrivé tout juste à temps pour attraper l'avion...

— Et ce trou dans le déroulement de la journée faisait problème!

— Vous avez compris. Près d'une heure de lacune dans son emploi du temps, qu'il ne parvenait pas à justifier vraiment. Des itinéraires fantaisistes, de prétendues attentes sur les quais. Qui éveillaient l'attention. Qui faisaient craindre le pire. Et voilà qu'on me demandait d'avoir l'œil sur lui. De le surveiller discrètement. Ce que j'ai accepté de faire. On est plutôt patriote dans la famille Lascar. On n'aime pas que les étudiants étrangers profitent des moyens que notre pays leur offre pour nous jouer de mauvais tours. Deux ans plus tard, sans haine, sans arme et sans violence, il était démasqué et arrêté. Quel rôle avais-je joué dans l'opération? Je suis trop modeste pour le dire. Puis, très vite, un échange de prisonniers a eu lieu. Il est rentré en Chine populaire et, depuis, il n'en est plus jamais sorti.

— Je comprends. Je vois. Et selon vous, j'en reviens à notre affaire, l'ami-fantôme de la pauvre Odette Lescadieu existerait bien?

— Tandis que, d'après vous, chère Isabelle — vous permettez que je vous appelle Isabelle, au point où nous en sommes? — le coupable ne serait autre que le déplorable mari.

— Retour d'un déplacement dans la Ruhr, au moment du crime, avec correspondance de train à Paris. Nous

recherchons le chauffeur de taxi qui aurait pu le transporter. Nous diffusons des photos. Nous finirons par trouver. Quelque chose d'assez similaire, voyez-vous, à votre histoire d'étudiant hong-kongais. Mais ce n'est pas tout, il se fait tard, il faut que je file.

5.

Les choses auraient pu en rester là. Quels moyens avais-je d'aller plus loin? Je n'y pensais plus. J'avais d'autres sujets de préoccupation. Viviane affirmait que je ne manquerais pas de trouver des élèves à Genève, et même des occasions d'accompagner au piano de belles cantatrices. La *tiny house* qu'elle avait fait construire pour elle était pleine de charme et de confort; nous y passions de merveilleux week-ends serrés l'un contre l'autre; tout ce que nous y faisons prenait des allures de jeu; mais je tenais à Pigalle et à la Cité Véron. Enfin, un jour qu'il pleuvait, je cherchais un restaurant pour déjeuner. C'était un dimanche. Plusieurs dans le quartier étaient fermés. J'en ai trouvé un ouvert, rue Blanche, que j'avais beaucoup fréquenté, quelques années auparavant, puis que j'avais délaissé pour prendre des habitudes ailleurs. Je l'évitais parce qu'il restait attaché, pour moi, à une histoire qui s'était terminée en queue de poisson. Mais, ce jour-là, j'ai été heureux de replonger dans son décor. C'était un décor désuet, composé d'authentiques nappes en tissus, à carreaux rouge et blanc, d'un porte-manteau sur pied, en bois contourné, de ronds de serviettes, de menus écrits à la craie sur une grande ardoise, d'une porte battante donnant accès à la

cuisine. Et je fus surpris de constater que, ni le patron, qui vous accueillait et prenait les commandes, ni la patronne qui tenait la caisse, n'avaient oublié mon visage et mon prénom.

— Oh, Monsieur Raymond, depuis le temps qu'on ne vous voyait plus. Non, non, je ne veux pas d'explications, pas d'excuses. Nous sommes en France, pays de la liberté. Asseyez-vous ici et dites-moi ce qui vous ferait plaisir.

J'avais de la chance, le plat du jour était un pot-au-feu, et avec cela comment ne pas boire de la bière? J'avais apporté le *Monk* de Laurent de Wilde que j'ai ouvert près de mon assiette et dans lequel j'ai fait mine de lire pour mieux prendre mon temps, et je songeais que je ne pourrais pas me remettre au travail sur certaines partitions difficiles en vue d'un programme intitulé *Le lied au temps d'Alban Berg*, commandé par un musée parisien, dans le cadre d'une exposition consacrée à Oscar Kokochka, avant d'avoir fait une petite sieste, quand le patron m'a apporté l'addition et qu'il a lancé:

— Vous donnez bien des cours de piano, Monsieur Raymond, je ne dis pas de bêtise? Alors, vous connaissiez peut-être l'enfant de cette dame qui s'est fait assassiner? Les journaux ont dit que la petite étudiait le piano.

J'ai tressailli. Comme sur le coup d'une décharge électrique. Soudain je me suis dit qu'il se passait quelque chose. Je ne savais pas quoi, un tremblement dans l'air, une lointaine déflagration. C'était comme si

la réalité faisait écho à un rêve, à un film ou un roman dont j'eusse été un personnage. Mon rôle était écrit, les mots m'étaient dictés. J'ai dit :

— C'était mon élève, en effet. Je ne veux pas croire que vous connaissiez la mère.

— Oh, très peu. Elle est venue déjeuner ici trois ou quatre fois peut-être, toujours seule. Elle paraissait gênée. Elle regardait à la dépense. Non, je me trompe, la dernière fois un homme l'accompagnait. Son mari, sans doute.

Mes oreilles tintaient. Je m'étais déjà levé, il a fallu que je me rasseie.

— Vous dites que l'avez vue ici avec son mari?

— Oui, le dimanche. Un dimanche comme celui-ci, où nous restons ouverts. Je ne lis pas les journaux, mais on m'a dit que c'était lui qui l'avait étranglée. Ici, ils paraissaient heureux. Un peu fatigués peut-être. On aurait cru les amoureux d'une chanson, l'homme et la femme qui viennent de se retrouver, qui ont passé la nuit puis la matinée au lit, vous voyez ce que je veux dire, et les voilà qui sortent dans le quartier, un peu après midi, parce qu'ils ont faim. Ils ne parlaient pas beaucoup. Mais l'homme, à un certain moment, a avancé sa main sur la table, le poing fermé, et la femme a tendu le bras pour poser sa main sur ce poing fermé, comme si l'homme avait eu besoin d'être protégé, d'être rassuré.

J'imaginai la chose. Tout s'était passé comme si l'homme, plutôt que d'être un homme, avait été un enfant à la fois triste et coléreux. Et comme s'il était entré dans le rôle de la femme, depuis toujours, de prendre en charge cette souffrance, de la panser.

Ils avaient fini de déjeuner. Pour dessert, ils avaient choisi des îles flottantes, les deux dernières que le patron pouvait leur proposer, servies dans des coupes en verre guilloché. Il y avait du soleil qui entrait dans la salle, et le patron me dit qu'ils étaient ce jour-là leurs derniers clients. Il ajoute qu'ils se sont attardés.

— Ils se regardaient sans rien dire. Bien sûr qu'ils n'étaient pas fâchés.

— Et vous n'avez pas trouvé utile de raconter cela à la police?

— J'ai lu la presse. J'ai cru comprendre que le type en question, dans les jours qui ont suivi, a été arrêté. Ce n'était pas le cas?

— Il a été mis en garde à vue, et ensuite, faute de preuve, il a été relâché.

— Vous voulez dire?...

— Que vous détenez peut-être une information de première importance. Je connais une capitaine de police judiciaire, aimable et compétente, qui sera très curieuse d'entendre cette histoire de votre bouche.

— Je veux bien lui redire ce que je vous ai dit. Ma femme peut témoigner aussi. Il n'y a pas de secret.

6.

Un quart d'heure plus tard, j'appelais Isabelle.

— Vous avez gagné, lui ai-je annoncé. C'est vous qui aviez raison.

— À propos de quoi, Raymond?

— Le mari d'Odette Lescadieu était bien avec elle à Paris, le dimanche qui a précédé son assassinat.

— Comment le savez-vous?

— Ils ont déjeuné ensemble dans un restaurant tout près de chez moi et de chez elle. Le patron et la patronne sont prêts à témoigner.

— Le nom, l'adresse?

— Restaurant La Tambouille, tenu par Roland Simon, au 79 rue Blanche.

— J'y suis dans moins d'une heure.

— Ah, je ne veux pas vous apprendre votre métier, Isabelle, mais puisque nous sommes un peu collègues... Pensez à emporter avec vous une photo de Gérard Lescadieu!

— De qui d'autre pensiez-vous que j'emporterais la photo? De vous peut-être?

J'ai ri. Elle a raccroché. Une heure plus tard, elle me rappelait:

— C'est vous qui aviez raison. Roland Simon est formel, la photo ne correspond pas. Le compagnon de ce dimanche n'était pas son mari. Et, bien sûr, vous en aviez l'idée.

— C'est vrai, je l'avoue. Mais nous avons besoin d'une preuve. Maintenant nous l'avons. Il ne reste plus qu'à retrouver l'autre homme...

— Nous n'avons plus besoin de le chercher, Raymond. Il s'est présenté hier à la police et il a avoué les deux meurtres. Je venais de recevoir sa photo. Ce sont donc deux photos, et pas une, que j'ai montré au patron du bistrot et à sa femme. Ni l'un ni l'autre n'ont hésité.

— Vous vous êtes donc moquée de moi, tout à l'heure.

— L'enquête était à peu près close. D'ailleurs, nous avions recoupé les informations, et l'emploi du temps de Gérard Lescadieu ne lui aurait en aucun cas permis d'être à Paris le dimanche midi. À la rigueur, le lundi matin. Mais une confirmation n'est jamais inutile, raison pour laquelle j'ai voulu rencontrer ces témoins. Et, avant de partir, je n'aurais pas hésité à partager avec vous l'information, cher monsieur, si vous vous étiez adressé à moi sur un ton plus modeste. Vous faisiez le malin.

— C'est vrai. J'ai des moments d'exaltation. Une manière d'ivresse. Chez les Grecs, on appelait cela *ubris*. Je suis impardonnable.

— Vous m'avez promis une soirée Sony Rollins. Vous vous chargez du saumon, n'oubliez pas le citron, j'apporte les gâteaux à la crème. Et peut-être serez-vous pardonné.

Il s'appelait Lucien Delorme. Il sortait d'un hôpital psychiatrique, il avait pris un autobus, il était arrivé à Blaye, sur le cours du Port, comme au bout d'un long voyage. L'unique bistrot louait aussi des chambres. Il en a loué une. Il en descendait à midi pour boire au comptoir de grands verres de vin rouge puis, quand les tables étaient mises pour le repas, il ne s'asseyait pas avec les autres, il sortait devant la mer.

Il marchait sous les cris des mouettes. Il ne connaissait personne, personne ne le connaissait. Sur la rive de l'estuaire, ce ne sont pas des plages mais des haies de roseaux, des hangars désaffectés, des blocs de béton, des appareils de levage, du métal rouillé.

Un jour, une femme a crié sans qu'on la voie. Puis, quand elle n'a plus crié, l'homme est sorti du hangar où le cri avait résonné.

Sur le chemin de la jetée, une autre femme s'était arrêtée au cri qu'elle avait entendu, qui l'avait pétrifiée. Et quand elle a vu venir le bonhomme vers elle, les mains dans les poches de son veston trop court, elle a eu peur. Mais elle n'a pas couru et elle n'a pas crié. Elle n'avait plus de jambes, plus de voix. Elle était pétrifiée de terreur. Il a marché vers elle et elle s'attendait à ce qu'il l'étrangle à son tour, mais celui-ci n'a pas sorti ses mains des poches. Il a hésité un instant. Il pouvait l'ignorer, passer son chemin. Mais non. Près d'elle, il a marqué un arrêt et il a dit :

— Venez !

Ils ont marché, côte à côte, sans rien se dire, sans se toucher. Elle tenait ses bras croisés, serrés sur son gilet à boutons de nacre, qui était trop léger et parce qu'elle avait froid. Elle en était là à l'acmé de son existence. Elle remplaçait Maria Callas dans l'air de *Casta diva*. Le soleil brillait, jaune comme un œuf, mais il ne réchauffait pas. Ils sont arrivés ainsi au Bistrot des Palourdes, qui était celui où l'homme avait loué une chambre et passé plusieurs nuits déjà ; mais ils ne sont pas montés comme on peut imaginer qu'ils avaient le désir de le faire, ou peut-être pas. À la place, ils se sont accoudés au comptoir, côte à côte, et ils ont bu.

— D'accord, me dit Viviane. Jusque là tout va bien. Le scénario semble clair. Mais ensuite, comment cet homme, le beau dimanche en question, a-t-il pu la retrouver à Paris ?

— On ne sait pas. Cela semble, en effet, impossible. Il n'avait pas de téléphone portable, il n'en a jamais eu.

— Je continue. Quand il n'a plus pu payer la chambre, il a dormi dans des hangars. Pendant plusieurs semaines, il vit comme un clochard. Puis, un beau dimanche, quelques jours après les vacances de Noël, on le retrouve à Paris, près d'elle. Et ils déjeunent au restaurant, où ils semblent amoureux comme des gamins ou, au contraire, comme des personnes déjà usées. Déjà détruites, au bout du rouleau, qui en ont trop vu. Et qui n'attendent plus rien, qui veulent que ça finisse. Lui-même ne sait pas expliquer. Une fois qu'il a avoué à la police un meurtre puis l'autre, il se tait, il dit qu'il ne se souvient plus.

— Pourtant, il faut bien qu'une explication existe.

— Je n'en vois qu'une. Il faut qu'il ait reçu de cette femme un message et de l'argent. Il a pris le train depuis Bordeaux. Il a payé son billet. Plus tard, quand on l'a fouillé, on a retrouvé le ticket dans la poche de sa veste, où il l'avait oublié et où il y avait aussi les miettes d'un sandwich qu'il avait acheté à la gare. Son complet n'était pas reluisant mais ce n'était pas non plus celui d'un clochard.

— Le message et l'argent ne pouvaient venir que d'elle, puisque c'est elle qu'il retrouve. Mais qui donc a pu servir de messager ou de messagère? Qui a pu jouer ce rôle d'intermédiaire, entre les deux?

— Nous ne disposons pas, là non plus, de plusieurs hypothèses. On a beau chercher, on a beau ne pas vouloir...

— On ne voit que l'enfant. Que l'élève malgracieuse.

— Quand elle a su que l'enfant retournerait sans elle auprès de son père, à l'occasion des fêtes de Noël, et quand elle a compris que ni son père ni surtout ses grands-parents ne consentiraient ensuite à ce qu'elle revienne vivre auprès d'elle, qu'elle serait seule désormais, qu'il n'y aurait même plus les leçons de piano, seulement le vin...

— Elle a voulu que son amant la rejoigne à Paris, quitte à ce qu'il la tue comme il avait tué l'autre femme. Car elle n'a jamais douté qu'il fût son assassin. Il fallait en finir.

— Elle a chargé l'enfant de porter à cet homme le message et l'argent. Et sans doute le veston aussi, et même un pantalon. L'enfant avait tout cela caché dans sa valise.

— Avant qu'elles se séparent, elle lui a dit comment échapper à la surveillance de ses grands-parents et où le trouver, lui, qui se tenait debout, chaque après-midi, pensait-elle encore, au comptoir du Bistrot des Palourdes. Et, en effet, même si là-bas il n'avait plus sa chambre, qu'il dormait dans des hangars, il fallait qu'il continue d'errer aux alentours, pour revenir s'accouder au comptoir chaque fois qu'il pouvait se payer un verre ou deux. Et c'est ainsi que l'enfant l'a trouvé, qu'elle a pu remplir la mission dont sa mère l'avait chargée.

— Peut-être, sans doute, n'avaient-ils jamais été amants avant cela, je veux dire du temps de Blaye, du temps du Bistrot des Palourdes et de l'avenue devant la mer.

— L'homme évitait de monter à sa chambre avec elle. Il ne voulait pas, il savait qu'il ne fallait pas le

faire, à aucun prix, mais cette fois, à Paris, le vin n'a plus suffi à le retenir. Quand on l'a découvert, le cadavre de la femme était nu, le lit était défait et son désordre ne laissait pas de doute. Car là, après qu'ils avaient fait l'amour, ou pendant qu'il le faisait, il l'a étranglée de ses propres mains.

La vie d'artiste

1.

J'étais devant *Parade de cirque* de Georges Seurat. Nous avions été invités à donner trois concerts aux États-Unis (Detroit, Cleveland, Pittsburgh) et, avant de regagner la France, je m'étais échappé du groupe pour aller voir le tableau qui est conservé au Metropolitan Museum of Art de New York. C'était la première fois que je me trouvais en sa présence, debout devant lui, et cette rencontre revêtait pour moi une importance particulière. Depuis bien des années, j'en gardais une reproduction glissée dans la boîte de mon violon comme d'autres violonistes gardent à cette place des photos de leur femme et leurs enfants. Je n'étais pas marié, je n'avais pas d'enfants, mais je reconnaissais, dans l'atmosphère douce et mystérieuse qui nimbe les personnages, dans le silence de l'œuvre, le *feeling* qui a présidé au choix de mon métier de musicien.

C'était un soir d'automne, il faisait déjà nuit, et pour la première fois, je me voyais admis à la classe d'orchestre du conservatoire de Nice. J'avais alors douze ans. J'étais à la fois le plus jeune et le plus inexpérimenté des participants, ce qui signifie que la gageure consistait pour moi à ne pas commettre de fausse note que le chef puisse entendre. J'étais placé au dernier rang des seconds violons, et je prenais soin de ne me signaler en aucune façon, de faire le moins de bruit possible. Mon archet ne touchait pas les cordes, je

tâchais tout au plus de tirer et pousser en même temps que les autres. Je me souviens que les cuivres et les bois jouaient la partie principale, ce qui m'a fait quelquefois penser que la partition que nous travaillions alors était celle de la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel, mais je n'en suis pas certain. Il faut dire que nous n'enchaînions pas plus de cinq ou six mesures sans que le chef nous interrompe, et inmanquablement ses claquements de baguette, ses éclats de voix, ses indications s'adressaient aux chefs de pupitres. Du rang où j'étais, je ne pouvais pas les voir mais je remarquais qu'ils n'hésitaient pas à lui répondre, et que ces réponses avaient le pouvoir de provoquer de part et d'autre des éclats de rire.

J'avais commencé l'étude du violon à l'âge de sept ans avec une dame qui donnait des leçons particulières, puis j'avais été admis au conservatoire quatre ans plus tard. Mon professeur, qui était premier violon à l'opéra, jugeait mes aptitudes excellentes; mes parents étaient fiers de le savoir, et ils ne cachaient pas l'espoir qu'ils nourrissaient pour mon avenir. En réalité, mes dons n'avaient rien d'exceptionnel et j'en étais conscient. Jamais je ne me suis imaginé capable de faire une carrière de soliste. Je mesurais, en outre, l'incalculable quantité de travail qu'implique une telle ambition, et j'étais d'un naturel plutôt rêveur. Mais jusqu'à présent, je m'étais toujours trouvé seul, mon violon à la main, devant mes partitions, tandis que, ce soir-là, je me voyais admis à l'intérieur d'un groupe d'instrumentistes dont les compétences dépassaient de beaucoup les

miennes, invité à les écouter, à les suivre, à les accompagner bien plutôt qu'à faire preuve de mon propre talent. Et soudain, dans ce groupe, je me suis senti heureux.

Ce qui est certain, c'est que nous jouions alors de la musique française. Celle-ci était trop souvent arrêtée, répétée, disséquée, commentée pour dessiner des phrases, mais je n'en étais que plus sensible à la sonorité des instruments. La musique que j'entendais, et dont je me souviens, était à coup sûr fort éloignée de celle imaginée par le compositeur, mais j'y trouvais un charme qu'aucune autre n'a jamais surpassée dans mon esprit. Un charme rêveur comme je l'étais moi-même, plein d'une simplicité quasi enfantine, marqué d'une tendre nostalgie. Pour une raison difficile à expliquer, elle me fit songer à une fête foraine dont le moment s'achève, dont les lumières s'éteignent, dont la musique, ou ce qu'il reste de musique, est entendu de loin. Et je m'y sentis si bien transporté, si à mon aise, que je décidai sur le champ que pourrais devenir, moi aussi, un musicien d'orchestre. Or, c'est ce charme exact que je devais retrouver, trois ans plus tard, dans le tableau de Georges Seurat découvert par hasard. Entre temps, j'avais beaucoup travaillé mon violon, si bien que mon professeur jugea opportun de me présenter au concours d'entrée du conservatoire national supérieur de Lyon. Quatre ou cinq de mes condisciples se présentaient chaque année à ce concours. La plupart jouissaient, parmi notre petite communauté, d'une réputation bien supérieure à la mienne, mais bien peu étaient reçus,

tandis que je le fus du premier coup. Dès lors, mon destin était tracé. Je mènerai la vie d'artiste. Et voilà que je retrouvais à présent, dans sa forme originale, le tableau dont j'avais fait secrètement mon emblème.

Il était moins grand que je ne me l'étais représenté, à peine un mètre et demi sur un mètre. Mais je reconnaissais la figure androgyne dressée au beau milieu d'une baraque foraine que quelques lampions à peine éclairent dans la nuit. Sa mince silhouette partage la largeur en deux parties égales. Toute de noir vêtue, elle semble nous regarder. Son visage est-il couvert d'un voile? On hésite à le dire. Il serait inexplicable. Mais sa face apparaît comme une lune pleine dont on cherche en vain à discerner les traits. Elle est juchée sur une petite estrade, et domine ainsi les badauds dont les têtes et les épaules dessinent une frise amusante tout au bas du tableau. Elle porte un capuchon pointu, une veste longue serrée à la taille et des collants qui lui arrivent aux genoux. Elle est munie d'un trombone dont elle ne semble pas jouer, encore qu'elle en garde l'embouchure aux lèvres, mais si elle en a joué, l'instant d'avant, elle le tient à présent abaissée devant elle et devant son public.

Trois autres musiciens apparaissent au second plan, à gauche de la figure principale selon notre point de vue. Eux aussi regardent droit devant, figés, avec des airs absents, comme s'ils ne voyaient rien. Deux petits et un grand. Ils portent des costumes sombres et des chapeaux melons qui donnent à leur allure un caractère funèbre. Une autre figure contrebalance cet effet, celle d'un bel

homme bombant le torse, aux cheveux roux et la moustache en guidon, qui se pavane, l'œil sévère, une badine sous le bras, à droite de la scène, au niveau du public, dans un cadre rectangulaire de clarté verdâtre. Il se tient devant nous dans un profil parfait, et son regard passe largement au-dessus d'un enfant vêtu lui aussi avec soin, qui montre un large nœud de cravate bleu, une houppette dressée sur le front et qui lève vers lui un regard intrigué et qui peut être son fils.

2.

Et comme je me trouvais devant *Parade*, je me suis souvenu des deux jumelles. Je me suis dit qu'elles auraient pu figurer sur cette estrade, elles aussi, parmi les autres personnages. Qu'elles auraient bien fait dans le tableau.

Qui étaient les deux jumelles? Impossible de ne pas les connaître quand on avait fréquenté le conservatoire de Nice. Celui-ci était encore logé à la villa Paradiso. Elles avaient six ans lorsque j'en avais douze et elles étaient élèves de la classe de danse. Je crains de n'avoir jamais pris le temps de m'entretenir avec elles, autrement qu'une fois ou deux, dans un couloir, pour leur indiquer le numéro d'une salle quand elles étaient perdues, mais je les apercevais souvent, et surtout j'entendais parler d'elles par ma mère qui, à l'exemple des autres mères, s'intéressait de près à leur histoire. Car ces fillettes n'étaient jamais accompagnées ni attendues que par leur père, et comme celui-ci était un homme de haute taille et de forte carrure, à l'air sérieux et aux yeux

bleus qui lui faisaient un regard innocent, et comme les fillettes étaient invitées à tous les anniversaires, et comme le soir, dans les maisons où il venait les chercher, il ne manquait pas de recueillir certains conseils concernant leur éducation — “Je les couche très tôt et je leur raconte une histoire, mais le matin, pour leur faire avaler quelque chose avant de partir à l'école, je n'en viens pas à bout”, ou encore “Il me semble qu'elles bégayaient, quand elles parlent entre elles, je ne les comprends pas toujours” —, il ne fallut pas plus d'un an ou deux pour que l'on sache tous leurs secrets.

Vincent Schifano (c'était son nom) s'était marié tard à une femme beaucoup plus jeune que lui. Quelques mois après leur mariage, elle avait accouché de ces deux enfants, et à peine plus tard elle avait disparu. Et depuis, elle n'avait jamais plus donné de nouvelles. Où était-elle cachée? Était-elle partie avec un autre homme? Et cet autre homme, l'avait-elle connue avant son mariage? On était trop poli pour poser ces questions. Monsieur Schifano aurait été bien en peine d'y répondre. Mais cela n'empêchait pas de murmurer entre soi quand le trio était parti.

Elles s'appelaient Clémence et Aglaé. Monsieur Schifano les élevait donc seul. Il y mettait tout son cœur, toute son intelligence, mais sans doute la crainte ne le quittait-elle pas qu'en grandissant celles-ci ne se dévergondent comme avait fait leur mère. Or, comme elles ne ressemblaient pas du tout à leur père (qui était

très beau, on l'aura compris), il fallait supputer qu'elles ressemblaient à celle-ci. Ce qui voulait dire qu'à travers elles, Monsieur Schifano gardait de l'absente une image obsédante contre laquelle il devait se prévenir. Il était entrepreneur de peinture, il conduisait une voiture imposante et son adresse était dans une résidence luxueuse de Gairaut. Les fillettes, quant à elles, étaient gauches, sans grâce, habillées avec des vêtements qui les vieillissaient et qu'une femme n'aurait pas choisis. Les autres mères leur voulaient du bien, raison pour laquelle elles étaient invitées à tous les anniversaires.

Quand je suis parti à Lyon, des témoignages concordants indiquaient que la danse classique ne leur convenait pas. Qu'elles s'y montraient inaptes, indifférentes. Leur professeur ne voulait pas les garder. Leur père insistait. Il disait qu'il voulait pour elles "le meilleur", et "le meilleur", selon lui, ne pouvait être que la danse classique. Il gagnait une année après l'autre. De mon côté, mes parents avaient loué pour moi une chambre de bonne près de l'église Saint-Bruno des Chartreux. Ils me manquaient. Le soir, je descendais à une cabine téléphonique, au coin de la rue, pour les appeler. Je demandais des nouvelles de tout le monde. Je voulais qu'ils me racontent leurs sorties, leurs repas, l'école de ma petite sœur. Puis, pour que la conversation ne se termine pas, je demandais des nouvelles des fillettes. Nous nous moquions un peu. C'était pour rire.

Les années sont passées. Désormais, je disposais d'un téléphone mobile, un Nokia. La communication

avec mes parents était plus facile. Et ainsi, j'appris un jour qu'elles avaient quitté le conservatoire et qu'elles s'étaient converties à la danse moderne. Des mères amies avaient conseillé à Monsieur Schifano un club de la rue Cassini – oui, oui, je le voyais très bien, nous n'habitons pas loin, dans la vieille ville. Et d'après les mêmes mères, qui avaient leurs entrées dans ce club, les fillettes s'en trouvaient bien. Elles y réussissaient à merveille. Désormais, elles s'habillaient comme des jeunes filles à la mode. Elles tenaient les premiers rôles, elles entraînaient les autres. C'était le bonheur.

Puis, vint pour elles, et toujours pour elles deux, l'époque des résidences d'artistes. Elles étaient passées de la danse moderne à la danse contemporaine. Elles commencèrent à voyager. Naples, Londres, Paris, Hambourg. Elles participèrent à différents spectacles. Elles attiraient l'œil de chorégraphes en pointe. Les amies du conservatoire tenaient la chronique de leur ascension. Elles continuaient de répondre gentiment à toutes les invitations. Et ainsi, un beau jour, elles se trouvèrent à danser *Parade*.

Elles avaient dix-neuf ans. C'étaient désormais les plus belles filles du monde. Impossible de distinguer l'une de l'autre, ce qui ajoutait à leur charme.

3.

Quand je repense à la répétition d'orchestre qui, dans mon enfance, m'a marqué d'un charme si profond, je suis frappé par le contraste entre la position de recul dans laquelle je me tiens, caché derrière les autres, et le

thème un peu lointain des attractions de foire. Comme devait me le confirmer le tableau de Seurat découvert quelques années plus tard, la rêverie m'ouvrait à l'univers des saltimbanques, qui est celui du spectacle dans ce qu'il a de plus élémentaire et peut-être de plus vrai. Je lisais Apollinaire. Je découvrais aussi l'œuvre de Picasso à travers des cartes postales en couleur et d'autres reproductions qui illustraient prioritairement les périodes bleue et rose. On sait qu'à partir du moment où ils se rencontrent, à Montmartre, et jusqu'à la mort du poète en 1918 (et même au-delà), les deux hommes sont très liés. Or, le thème des saltimbanques court de l'un à l'autre, du peintre vers le poète, avec une figure très précise qui se retrouve chez les deux: celle de l'*Acrobate à la boule* que Picasso peint en 1905, qu'Apollinaire ne peut pas ignorer et qu'il fait réapparaître dans un poème des *Calligrammes*.

Le poème s'intitule *Un fantôme des nuées*. Il évoque le spectacle donné dans la rue par un petit groupe de saltimbanques, une veille de Quatorze juillet. Les badauds sont nombreux, qui les entourent. Il est question d'abord de poids qu'on soulève, puis d'un vieil homme qui joue de l'orgue de Barbarie pour accompagner sa chanson. Puis, on ne sait pas trop (l'un "*avait l'air d'un voyou*"). Les saltimbanques attendent qu'on jette des sous sur leur tapis. Enfin, "*quand il fut clair que personne ne donnerait plus rien / On se décida à commencer la séance*". Et c'est seulement alors qu'a lieu l'apparition. Le poème dit:

*De dessous l'orgue sortit un tout petit saltimbanque
habillé de rose pulmonaire*

Avec de la fourrure aux poignets et aux chevilles

Il poussait des cris brefs

Et saluait en écartant gentiment les avant-bras

Mains ouvertes

Une jambe en arrière prête à la gèneflexion

Il salua ainsi aux quatre points cardinaux

Et quand il marcha sur une boule

*Son corps mince devint une musique si délicate que
nul parmi les spectateurs n'y fut insensible*

Un petit esprit sans aucune humanité

Pensa chacun

Et cette musique des formes

Détruisit celle de l'orgue mécanique

Que moulait l'homme au visage couvert d'ancêtres

Que faut-il comprendre? La leçon est simple. Elle tient en quelques mots. Que, lorsqu'on est un enfant (fille ou garçon, le poème ne le précise pas), qu'on n'a rien appris (ou presque) que ce que peut son corps, et que la famille entière a besoin de quelques sous pour manger, on peut encore se montrer, soi. S'exhiber en silence (ou presque). Se donner en spectacle en se tenant en équilibre sur une boule instable comme le monde qui roule sous nos pieds. Faire aux yeux de tous l'offrande de son propre corps presque nu. L'offrande de soi(e). Pour ma part, j'étais bien loin d'un tel courage. D'une telle vertu. J'étais muni d'un violon, j'avais appris à jouer du violon, j'avais découvert dans quelques

partitions les œuvres des plus grands maîtres, et je me cachais derrière les autres comme je savais que je resterais caché le reste de ma vie. Mais le petit saltimbanque à la boule devait rester pour moi un emblème. Celui de la vie d'artiste, que les jumelles ont défendu et illustré à leur manière.

4.

La Parade de cirque date de 1888. En 1891, le peintre ajoutera à son catalogue *Le Cirque*, un tableau plus grand, plus lumineux, célèbre pour l'amazone dressée sur son cheval blanc lancé au galop, et qui paraît voler. Il est alors âgé de trente-sept ans, c'est l'année de sa mort. En 1917, est créé au Théâtre du Châtelet, à Paris, le ballet en un acte intitulé *Parade*. Il est inspiré par l'œuvre de Seurat et a été imaginé par Jean Cocteau pour être dansé par les Ballets russes que dirige Serge de Diaghilev. Cocteau commande la musique à Éric Satie, la scénographie (décors, costumes et rideau scène) sera de Pablo Picasso, quant à la chorégraphie, elle est conçue par Leonide Massine, chorégraphe attitré des Ballets russes. Un siècle plus tard, un jeune directeur de compagnie choisit de rendre hommage aux Ballets russes, dont il déclare qu'ils ont été la première compagnie de l'histoire de la danse contemporaine. Il reprend donc *Parade* dont il garde la musique de Satie et la chorégraphie originale. Il s'appelle Adrien Bartel, il est flamand. Il a connu les jumelles aux *Performing Arts Research and Training Studios* de Bruxelles, dirigés par Anne Teresa De Keersmaecker, auprès de qui les jeunes femmes ont suivi une partie de leur

formation. Il s'est souvenu d'elles. Il leur confie, à l'une le rôle du Manager français, à l'autre celui de la Petite Fille américaine. Cette reprise remporte un vif succès. Le spectacle sera donné dix-huit fois, en Europe, en Corée du Sud, en Russie et au Japon. Désormais, leur carrière est lancée.

Parade les occupe deux années, à la suite desquelles elles sont engagées, toujours ensemble, par l'*Austrian Ballet* de Melbourne. Et quatre années s'écouleront alors, sans qu'au parle beaucoup d'elles, avant que le mal du pays les fasse revenir en France. Mais voilà qu'à Nice, une surprise les attend. Leur père n'est pas là pour les accueillir à l'aéroport. Il est remplacé par un homme qui se déclare concierge de la résidence de Gairaut. Il est chargé de leur remettre les clés de leur appartement. En route sur la Promenade des Anglais, il leur explique que leur père est absent pour quelques jours, qu'elles n'ont pas à s'inquiéter, que tout va bien, qu'il les appellera sans faute ce soir pour leur dire où il est et pour quelle raison.

Les jeunes femmes n'en demandent pas davantage. Passé la porte, elles trouvent l'appartement comme elles l'avaient laissé, toujours aussi bien tenu. Elles prennent une douche, défont leurs valises, appellent des amies — celles du conservatoire, car, à partir de ce moment, le contact est rétabli, on suivra d'heure en heure la nouvelle aventure. Elles descendent même à pied jusqu'au supermarché le plus proche, où elles avaient leurs habitudes, pour acheter du vin, du camembert, des

croquettes de poisson et des brocolis surgelés, des glaces et même des guimauves. Elles dînent, la fenêtre grande ouverte sur le balcon. Elles mettent de la musique. Elles sèchent la bouteille de vin. Et vers vingt-et-une heure enfin, leur père les appelle. Et c'est alors qu'il leur raconte.

Il y avait sept ans maintenant que leur mère avait repris contact avec lui. Elle lui avait écrit. Oui, c'était bien avant qu'elles partent pour l'Australie, et bien avant *Parade*. Il n'avait pas voulu leur en parler. Il avait voulu les protéger de l'inconstance de cette femme. Lui-même, d'abord, n'avait pas su quoi penser, il se montrait prudent, limitait ses réponses à quelques lignes, tandis que la fugitive lui écrivait des pages entières. Ce qu'elle lui écrivait? Peu importe. Elles n'avaient pas besoin de le savoir. Ce n'était pas leur affaire. Le fait est qu'avec le temps, ils s'étaient beaucoup rapprochés. Oui, ils s'étaient revus. Il n'avait pas voulu la recevoir ici, mais ils s'étaient revus ailleurs. Plusieurs fois. Et, à présent, ils avaient décidé de reprendre la vie commune. De se donner une nouvelle chance. Non, pas à Nice. À Nice, c'eût été impossible. Puis, pour diverses raisons, ils avaient fini par choisir Sète, dans l'Hérault. Un petit port de pêche, un endroit tranquille. Ils avaient acheté un restaurant sur les quais. Ils avaient décidé de tout reprendre à zéro, dans un nouveau métier. Pour l'heure, le restaurant était en travaux, mais aussitôt que ces travaux seraient terminés, que tout serait en place, ils seraient ravis de les recevoir.

Après cela, les jumelles sont allées à Sète et elles sont revenues à Nice. Plusieurs fois. Il fallait bien qu'elles s'habituent. Elles résistaient. Elles ont dansé à Londres et Dublin sur une chorégraphie de Sidi Larbi Cherkaoui. Elles ont dansé à Lyon (les Nuits de Fourvière) sur une chorégraphie de Philippe Decouflé. Il y a eu un Noël où ils se sont retrouvés tous les quatre au restaurant. Le restaurant était fermé. Ils ont mangé des huîtres et bu du vin blanc. À minuit, à l'heure de la messe, ils étaient un peu ivres, et ils ont marché sur les quais en se tenant par le bras et en chantant la chanson des sœurs jumelles dans *Les Demoiselles de Rochefort*. Aujourd'hui, elles ont ouvert un cours de danse à Sète. Quand Clémence est au restaurant, occupée à aider ses parents, Aglaé est au cours de danse. Et quand Aglaé est au restaurant, c'est Clémence qui anime le cours de danse. Toute l'année, elles préparent le spectacle de fin d'année. Elles sont heureuses.

Table

Arsène et Elvire, 3
Un père venu d'Amérique, 68
La faute d'Alexandre Loujine, 126
Le maître de piano, 143
La mercière de Clermont-Ferrand, 190
Meurtre à Saorge, 214
Les fleurs sont livrées le matin, 243
L'élève malgracieuse, 264
La vie d'artiste, 293

Les 5 volumes de la série Nice-Nord
sont accessibles sur le site
Nice-Nord.fr